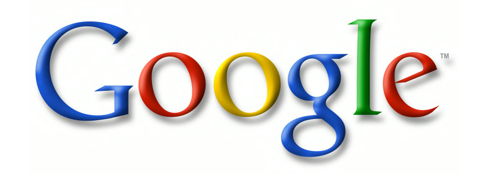
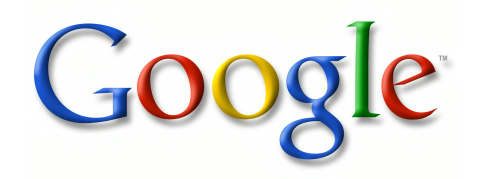








LETTRES
DE MADAME
DU MONTIER,

LETTRES
DE MADAME
DU MONTIER

Recueillies par Madame LE PRINCE DE BEAUMONT.

TOME PREMIER.



A LYON

Chez PIERRE BRUYSET PONTHUS, rue Saint Dominique, près du cloître des RR. PP. Jacobins.

M. DCC. LXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



A MADAME

LA MARQUISE

DE ROSAN,

Présidente à Mortier au Parlement de Grenoble.

MADAME,

SOuffrez que je vous donne, en vous offrant cet Ouvrage, un témoignage public du respectueux attachement que j'ai

conservé pour vous, malgré le long espace de temps qui nous a séparées. Ce n'est pourtant point absolument un tribut que je paie à l'amitié ; la justice m'y engageroit, quand bien même vous ne m'auriez pas permis de me parer, par rapport à vous, d'un sentiment plus tendre. Je n'ai jamais connu de mere qui eût plus de rapports que vous avec la respectable Dame dont j'offre les lettres au public. On m'a trouvé quelques talents pour l'éducation, & je dois reconnoître publiquement, que c'est à vos conversations & à votre

exemple, que j'en dois une partie. Associée par vous aux soins assidus que vous rendiez à vos enfants, j'ai toujours admiré la sagacité avec laquelle vous saviez distinguer les différentes nuances de leur caractere, l'équité qui détruisoit toute idée de partialité, le talent d'exciter l'émulation, de faire aimer l'étude, d'inculquer les grands principes de religion, d'honneur. Ceux qui ont l'avantage de vous connoître ne m'accuseront point d'exagération s'ils jettent les yeux sur la conduite de votre respectable Fille. Madame de Mirebelle sera

toujours une preuve complette de la perfection de vos talents, & je suis presque persuadée qu'elle nous retracera un jour tout l'héroïsme des vertus de la Marquise D... Je l'ai prévu dès ses premieres années; à quatorze ans, on pouvoit bien lui appliquer cette expression Angloise, elle portoit, une tête mûre sur des épaules vertes. *La confiance dont elle m'honoroit me met en état d'assurer que tout se préparoit alors pour compléter la ressemblance entre elle & la Marquise à laquelle je la compare. Quelle crainte de Dieu!*

Quelle innocence de mœurs ! Quel attachement pour vous ! Quelle soumission à vos lumieres ! Quelle docilité à suivre vos conseils ! Qu'elle méritoit bien le nom de Minerve que nous lui donnâmes alors ! Il faut que sa modestie me pardonne cet écart, qui n'a pour but, que l'éloge de celle qui réunissoit pour elle les titres de mere, de Gouvernante & d'amie. Il faut aussi qu'elle & vous, Madame, me pardonniez les souhaits sinceres que je réitere pour que vous puissiez rendre parfaite la ressemblance qui vous attire cet hommage, puisque

ce ſouhait a ſa ſource dans le reſpectueux attachement avec lequel je ſuis,

MADAME,

Votre très-humble & obéiſſante ſervante,

MARIE LE PRINCE DE BEAUMONT.

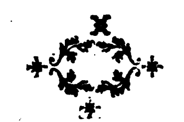
AVERTISSEMENT.

Mademoiselle du Montier, *d'une famille très-ancienne, mais qui avoit peu de bien, étoit l'aînée de douze Enfants. Elevée sous les yeux d'une Mere éclairée & vertueuse, elle conçut par ses soins, qu'une fille de son rang sans fortune, n'avoit d'autre parti à prendre que la retraite, & elle s'y destinoit autant par goût que par nécessité : Sa Mere prévoyant qu'elle ne pouvoit laisser à sa Fille d'autre héritage que la vertu, n'épargna rien pour lui en inspirer une solide, & elle eut lieu de s'applaudir de ses soins. A dix-huit ans Mademoiselle* du Montier *possédoit une sagesse & une prudence qui s'acquiérent à peine par l'expérience*

que donnent le commerce du monde & les années. Ignorée de tout le monde, les vertus de cette aimable Fille sembloient destinées à faire l'admiration de sa seule famille; mais la Providence en avoit disposé autrement. Mr. du Montier *faisoit sa résidence dans une petite maison, dont il faisoit cultiver les environs sous ses yeux; elle étoit située à trois lieues de Sens, & proche d'un petit village, où il n'y avoit qu'un méchant cabaret. Comme il prenoit le frais sous quelques arbres, il fut témoin de l'accident qui arriva au Marquis de ***, avec lequel il avoit servi étant jeune; la chaise de ce dernier ayant versé, il s'étoit démis le pied en voulant sauter à terre, & ayant reconnu son ancien camarade, il accepta volon-*

tiers un lit qui lui fut offert de fort bonne grace par Mr. du Montier *; il fut obligé de rester quinze jours chez cet ami ; pendant ce temps, il fut charmé des vertus de Mademoiselle* du Montier, *& résolut de réparer à son égard l'injustice de la fortune, en lui donnant la main. Comme il possédoit de grands biens, & qu'il étoit maître de ses actions, il ne s'agissoit que d'obtenir le consentement du Pere de la Demoiselle, car la Mere étoit à Rouen à la poursuite d'un procès. Mr.* du Montier *consentit volontiers à un Mariage si fort au dessus de ses espérances ; & comme le Marquis avoit en Savoie des affaires qui demandoient sa présence, il hâta son union & son départ. La jeune Marquise, privée de la consolation*

d'embrasser sa Mere, & transplantée, pour ainsi dire, dans un monde qui lui étoit absolument inconnu, éprouva les plus vives alarmes : elle crut ne pouvoir trouver de secours contre les périls dont elle se croyoit environnée, que dans les conseils de sa Mere ; & celle-ci se fit un devoir & un plaisir de guider ses pas. Ce fut par sa docilité à suivre les avis de cette digne Maîtresse, que cette jeune Dame parvint à faire les délices de son Epoux, & de tous ceux qui la connurent.





PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

MOn Dieu ! que votre Madame DU MONTIER est dévote, me disoit une personne qui avoit jeté les yeux sur les lettres qui venoient de m'être remises, & que je n'ai fait que copier. Ne pourriez-vous pas retrancher quelque chose des sermons qu'elle fait à toute sa famille ? A coup sûr cela ennuyera. Vous copiez trop strictement ; jettez par-ci, par-là, quelques incidents de votre composition pour remplacer cette morale austere qui n'est plus de mode.

Quoiqu'il n'y ait rien de plus commun que ces sortes de discours, j'avoue que mes oreilles ne s'y font point, & que l'étonnement qu'ils me causent, est toujours nouveau. Que des chrétiens abandonnent la pratique d'une morale sévere, toujours en contradiction avec leurs penchants ; il y a

déjà de quoi s'étonner : cependant quand on rentre au fond de son cœur & qu'on y trouve cette horrible dépravation qui nous fixe à la terre, & nous aveugle sur les choses du ciel, on a la clef de la conduite des hommes, quelque incompréhensible qu'elle soit. Ils savent qu'ils doivent mourir, ils ignorent quand, ils sont sûrs que cette poignée de jours sera suivie d'une éternité heureuse ou malheureuse, selon qu'ils auront bien ou mal vécu ; & toutes ces certitudes n'influent en rien, ou du moins fort peu, sur leur conduite. Effets déplorables de l'horrible maladie que nous avons contractée en Adam ! J'ai trop ressenti vos atteintes pour être surprise de ce que vous opérez chez les autres. Mais voici ce que je ne conçois point du tout. C'est qu'on cherche à donner de la force à des penchants déjà trop puissants ; qu'on ait une véritable horreur pour tout ce qui pourroit les affoiblir ; qu'on parvienne à se justifier cet éloignement des remedes à de si grands maux, & que de très-bonne

foi, on accuse d'excès, les personnes qui essaient de dissiper ces épaisses ténebres. Si des libertins, des gens qui ont secoué le joug de la foi, se révoltoient contre un ouvrage propre à réveiller l'esprit de l'Evangile, cela seroit dans l'ordre : mais que des gens dont les mœurs sont assez pures pour ne pas souhaiter que la morale de l'Evangile fût adoucie; que ces gens, dis-je, viennent me dire, cela est trop dévot, celà ne convient point aux personnes du monde : oh! encore une fois, cela me passe. La foi est-elle donc entiérement éteinte chez ceux-ci comme chez les autres? Les gens du monde ne veulent point entendre parler de Dieu; ils se persuadent qu'on peut aller au Ciel sans avoir cette piété qui les effraie; donc il faut se garder de leur ouvrir les yeux & de leur offrir des exemples capables de les désabuser. Quel pitoyable raisonnement! Je soutiens au contraire, qu'il faut dans ces temps malheureux, multiplier les écrits semblables à ceux-ci. On ne les lira pas,

me répondra-t-on. Vous vous trompez; on les lira tout en pestant contre l'auteur; l'inutilité, l'ennui, ont besoin de remedes, & assurent des lecteurs à ceux qui écrivent des faits. On se persuadera que ceux qui vont suivre, sont enfants de mon imagination, & delà, on prétendra que j'eusse dû les rendre moins graves : mais s'ils sont réels, aurois-je dû les changer? Qui pourroit dire qu'ils ne le sont pas? Peut-être n'y a-t-il de moi que le déplacement des lieux & des noms pour ne point commettre ceux que ces lettres intéressent, & qui sont pleins de vie. Quoi qu'il en soit, je me ferois un scrupule d'en retrancher une syllabe, & je ne pourrois le faire sans blesser la vraisemblance. Il n'y a que trois partis à prendre pour des personnes accablées de maux qui se succédent sans interruption. Il faut, ou qu'elles se pendent, ou qu'elles tombent dans la folie, ou qu'elles deviennent des saintes. Une vertu médiocre est insuffisante en de pareils cas, & on auroit raison de regarder ces lettres comme une fiction

mal digérée, si la Marquise & sa Mere avoient conservé leur raison & leur vie au milieu de tant de coups si terribles & si redoublés, sans le secours tout-puissant d'une foi très-vive. d'ailleurs, je prie mes lecteurs de faire une réflexion. D'abord, on a extrêmement goûté les premieres lettres de Madame DU MONTIER & de sa fille. Elles ont été traduites dans plusieurs langues, & réimprimées en françois à Londres, à Geneve, à Lyon, en Hollande. Secondement, on a beaucoup souhaité d'en voir la suite. Ne devoit-on pas deviner quelle seroit cette suite ? Des personnes qui ont commencé par une vertu si pure, devoient aller jusqu'à l'héroïsme de la vertu; cela est dans la nature des choses. On n'est point surpris qu'un artiste acquiere de nouveaux degrés d'habileté par l'exercice journalier de sa profession ; c'est en forgeant qu'on devient forgeron, dit le vulgaire; & c'est en faisant le bien qu'on devient vertueux, & héros chrétien. Mais, est-il possible qu'on parvienne à ce degré

de vertu, qui émouſſe tellement les peines, qu'on parvient à les aimer ? Eh pourquoi ! l'amour de Dieu ne feroit-il pas les mêmes prod ges qu'opere l'amour profane ? Un amant trouve tout facile pour plaire à l'objet de ſon amour ; on en eſt tellement convaincu, qu'on ne s'étonne point des folies, des témérités, des ſacrifices que ſa paſſion lui fait faire, & on ſe récrie à l'abſurde ſur les moindres violences qu'on ſe fait pour plaire au ſeul objet qui mérite notre amour. Quel aveuglement ! J'eſſaierois inutilement de le diſſiper, & je n'ai qu'un ſeul moyen de prouver la poſſibilité du bonheur dans les états les plus pénibles. Que ceux qui le nient s'attachent à imiter la mere & la fille, dont je leur préſente l'hiſtoire, & je les aſſure qu'une heureuſe expérience les convaincra de la vérité que je leur annonce. Juſqu'à l'épreuve perſonne ne ſera en droit de me donner le démenti, & j'ai oui dire qu'une ſeule affirmation, faite d'après l'expérience, valoit cent négatives de gens qui ne parlent que d'après leur imagination.

LETTRES



LETTRES
DE MADAME
DU MONTIER,
ET DE
LA MARQUISE DE***
SA FILLE.

LETTRE
*DE LA MARQUISE DE***,*
A SA MERE.

MA CHERE MERE,

QUE ne m'eſt-il poſſible de vous découvrir mes alarmes & mes craintes ? vous frémiriez ſans doute, ſi vous pouviez connoître la

terrible ſituation où je me trouve. Elevée ſous vos yeux dans les douceurs d'une vie paiſible & innocente, je connoiſſois à peine de nom le monde, au milieu duquel les ordres de mon Pere viennent de me tranſporter tout-à-coup. Obligée de remplir tout à la fois les devoirs de Chrétienne, d'Epouſe, de femme du monde, tout m'effraie, m'arrête & me laiſſe dans une irréſolution d'autant plus cruelle, que je n'oſe rien accorder à l'un de ces devoirs ſans craindre de manquer à ce que je dois aux autres. Je m'étois flattée d'acquérir ſous vos yeux cette Science rare, qui nous met en état de concilier des devoirs ſi oppoſés. La ſituation de notre fortune, ma jeuneſſe, me faiſoient enviſager le moment d'un établiſſement comme fort incertain, ou du moins comme fort éloigné : j'eſpérois que mon Pere auroit plus d'égard, dans cet établiſſement, à mon goût, qu'au deſir naturel qu'ont tous les hommes de s'agrandir : eſpérance vaine ! une fortune que je n'avois pas lieu d'attendre, l'a déterminé : il a fallu diſpoſer de ma main & de mon cœur en faveur d'un homme que j'ai à peine vû, dont je ne connois ni le

caractere, ni les vices, ni les vertus; d'un homme enfin, dont le haut rang me met au milieu du monde que je déteste, & dont je ne puis conserver le cœur, qu'en me prêtant au goût qui l'y attache. Faut-il me livrer à ce monde que Jesus-Christ me déclare être son ennemi? Faut-il en y vivant être toujours en contradiction avec lui? Faut-il en m'en séparant absolument, aliéner le cœur d'un Epoux qui m'adore? Tout est danger, écueil & contrainte. Je serois rassurée, si je pouvois me flatter de vous avoir pour Pilote sur une mer si agitée; mais je sais trop que je ne dois point l'espérer: vos infirmités, ce que vous devez à mon Pere & à votre famille, tout m'annonce que vous ne pouvez me donner que des conseils trop rares pour mes besoins. Ne me les refusez pas, ma chere Mere, dictez-moi le chemin dans lequel je dois marcher. Si j'en crois les apparences, mon Epoux, sans être exempt de bien des défauts, a un fond excellent: l'orgueil de son rang, l'éclat de ses richesses, la séduction des compagnies, obscurcissent chez lui mille bonnes qualités, sans avoir eu la force de les détruire

Apprenez-moi la conduite que je dois tenir, pour réveiller ces heureuses dispositions qui ne sont qu'assoupies. J'attends votre réponse avec une impatience égale à mes besoins ; ne la différez pas, je vous conjure. Votre religion, votre tendresse pour moi, vous en sollicitent, autant que ma confiance pour la meilleure de toutes les Meres.

Je suis, &c.



REPONSE

A LA PRECEDENTE.

MA CHERE FILLE,

VOs alarmes calment mes craintes ; elles me rassurent contre les dangers effectifs de votre nouvelle situation : que serois-je devenue si ma chere fille, éblouie d'une fortune brillante, n'avoit envisagé que les dehors de son état ? Etat séduisant pour une personne de son âge ! J'aurois pleuré sa perte ; mais aujourd'hui je n'ai que des actions de graces à rendre au

Seigneur. C'eft lui qui, vous ôtant le fatal bandeau qui couvre les yeux des Enfants du fiecle, vous montre le péril, le vuide de ces honneurs paffagers, de ces plaifirs frivoles, de ces richeffes trompeufes. Mais, ma chere Enfant, il ne faut pas écouter vos craintes jufqu'au découragement : la main toute puiffante qui vous enleve à votre état de médiocrité, pour vous donner en fpectacle aux hommes, faura vous garantir des écueils qui environnent la mer fur laquelle vous commencez à voguer. Vous êtes dans l'ordre de la Providence, quoi de plus confolant pour vous ! Souvenez-vous de cette grande Reine dont vous lifiez l'Hiftoire avec admiration, l'incomparable Efther : comme elle, Dieu vous deftine à faire connoître fon nom ; à le faire refpecter chez le monde, fon plus cruel ennemi : puiffiez-vous, comme elle, dire au Seigneur : *Vous favez que j'ai regardé avec horreur la pompe qui m'environne*. Je l'efpere, ma chere Enfant, & puifque mes confeils vous paroiffent néceffaires, je me ferai toujours un plaifir de vous les donner ; & je prierai le Tout-puiffant de vous parler par ma bouche.

Je ne prétends point vous dissimuler qu'il est plus difficile d'opérer son salut au milieu du monde, que dans la retraite à laquelle vous sembliez destinée; mais gardez-vous de croire qu'il y ait de l'impossibilité. Les *Henris*, les *Louis*, les *Edouards*, nous apprennent qu'il n'est point de condition, où l'on ne puisse aimer, craindre & servir le Seigneur : il ne faut pour cela que remplir les devoirs de son état, & il est des graces proportionnées à l'étendue de ces devoirs, que Dieu ne refuse jamais à ceux qui l'invoquent avec confiance & humilité. Votre premier soin doit être de gagner le cœur de votre Epoux, ou si vous voulez, de le conserver : ébloui par quelques frivoles attraits, cet Epoux, dites-vous, vous adore; si sa tendresse pour vous n'a que ce fondement, bientôt l'habitude de vous voir pourroit l'affoiblir & même la détruire : mais il est d'autres charmes sur lesquels le temps n'a aucun pouvoir, & ce sont ceux de l'ame, qu'elle possede toujours lorsqu'elle est vertueuse. Etudiez le caractere, les goûts, les défauts de votre Epoux, pour vous conformer à sa volonté dans toutes les choses

qui sont compatibles avec l'obéissance que vous devez au Seigneur. Vous n'aurez point de peine à suivre ce conseil si vous aimez le Marquis, & j'espere que bientôt votre inclination sera sur cet article d'accord avec votre devoir : vous êtes née reconnoissante ; votre Epoux a tout fait pour vous ; il vous a sacrifié les grands biens & les autres avantages qu'il pouvoit espérer d'un mariage plus assorti du côté de la fortune ; quoi de plus propre à faire naître chez vous les sentiments d'une tendresse solide ? Je vous ai dit que votre obéissance pour lui ne devoit être bornée que par celle que vous devez au Seigneur : j'espere que vous trouverez peu d'occasions où vous ayiez besoin de vous souvenir de ces bornes ; mais le moyen de vous y arrêter sans aliéner son affection, c'est de lui prouver journellement, & dans les plus petites choses, que vous n'avez point de plus grande satisfaction que celle de lui obéir. Il est à chaque instant des occasions de sacrifier vos goûts à ceux de votre Epoux dans les choses indifférentes ; cette complaisance acquiert insensiblement à une Epouse le droit d'être écoutée dans

les choſes eſſentielles, parce qu'alors ſon mari, accoutumé à ſa docilité, ſuppoſe qu'elle doit avoir de grandes raiſons pour s'écarter de la route ordinaire : il examine ces raiſons, & lors même qu'elles ne lui paroiſſent pas convainçantes, s'il n'eſt pas le plus déraiſonnable de tous les hommes, il ſaiſit avec joie cette occaſion de rendre complaiſance pour complaiſance. Quand vous ſerez dans la néceſſité de penſer ou d'agir autrement que votre Epoux, ne heurtez jamais de front ſon goût : paroiſſez céder d'abord à ce qu'il ſouhaite : enſuite remontrez-lui avec douceur, que ce parti, quoique bon, paroît ſujet à quelques inconvénients ; ſuggérez-lui quelque autre moyen de ſe ſatisfaire : faites en ſorte, s'il eſt poſſible, de faire naître chez lui ces expédients, enſorte qu'il croie ſuivre ſa volonté dans le temps qu'il ſera dirigé par la vôtre. Que ſi ces moyens ſont inutiles, employez les prieres, les larmes, les careſſes : j'oſe vous promettre, ma chere Fille, que cette conduite vous réuſſira toujours. C'eſt ici le point le plus eſſentiel, & celui qui eſt le plus négligé par la plupart des femmes :

accoutumées aux ſoins, aux complaiſances, aux empreſſements d'un homme, tant qu'il n'eſt qu'amant, elles ſe perſuadent que la qualité d'Epoux ne diminuera rien de ces attentions ſi flatteuſes pour l'amour propre : elles ignorent que le moment du mariage eſt celui où le regne des hommes commence, & où le nôtre finit : pour ſe conſerver une ſouveraineté qu'elles ont ſouvent pouſſée juſqu'au Deſpotiſme, elles affectent dans les commencements de leur union, de n'avoir pour regle de leurs actions que leurs fantaiſies, leurs caprices, dont elles veulent que leurs Epoux ſoient les eſclaves : un reſte d'amour ſoutient un pauvre mari ; mais imperceptiblement ſon cœur ſe rebute ; il cede quelque temps dans des bagatelles par habitude, bienſéance, amour de la paix ; mais bientôt dégoûté d'un commerce dont il fait tous les frais, il ſaiſit la premiere occaſion de quelque importance, pour faire voir qu'il eſt le maître, & qu'il prétend jouir de ſes prérogatives. Ma chere Fille ne réduira point le Marquis à ces extrêmités; ſon ambition ſatisfaite du titre de compagne, ne la portera jamais à vou-

loir uſurper celui de Maîtreſſe contre l'ordre de la Providence, qui nous deſtine à obéir. Mais je ne m'apperçois pas que cette Lettre paſſe les bornes ordinaires; je crois m'entretenir avec ma chere Enfant, cette douce erreur ne me laiſſe pas la liberté d'être auſſi conciſe que le demanderoient peut-être ſes occupations; lorſqu'elles vous laiſſeront quelques moments, employez-les à m'écrire, & comptez toujours ſur le cœur de la plus tendre de toutes les Meres.



LETTRE

*DE LA MARQUISE DE****

A SA MERE.

MA CHERE MERE,

VOTRE Lettre m'a rendu toute ma tranquillité. Il me ſembloit en la liſant, que Dieu m'aſſuroit par votre bouche, qu'il ne permettroit pas que je fuſſe tentée au-delà de mes forces. Multipliez-moi de pareils ſecours, ma bonne Mere, & ne craignez point de rendre vos Lettres trop longues; mon

occupation chérie sera de les lire, & mon plus grand soin d'en profiter. Nous sommes actuellement à l'une des maisons de Campagne du Marquis ; il n'a point voulu que je parusse à Chambery dans un état négligé, & l'on travaille de tous côtés à me faire un équipage digne de lui. Je profite de cette solitude pour étudier son caractere : chaque instant me confirme ce que je vous en ai déjà marqué. Le Marquis est absolument exempt de défauts du côté du cœur ; tendre & compatissant, nul indigent ne l'approche sans ressentir les effets de sa libéralité ; droit & sincere, il abhorre jusqu'à l'apparence du mensonge ; sans être prodigue j'ai conçu par ses discours qu'il se fait honneur de son bien, & que sa table & sa maison sont toujours ouvertes aux personnes de mérite. Malgré toutes ces bonnes qualités, il avoue qu'il n'est point aimé, & que la seule bienséance oblige ses voisins à entretenir quelque commerce avec lui : il est même brouillé avec sa famille depuis quelques années ; & tous ses parents, sans en excepter la Marquise sa Mere, ne le voient qu'une fois par an. Quoi-

qu'il m'ait appris toutes ces choses ; je n'ai pas osé lui marquer ma curiosité, & je me suis contentée de lui témoigner combien je souhaiterois le voir en bonne intelligence avec la Marquise, qui est, dit-il, une femme respectable, mais dont le caractere est incompatible avec le sien. Je suis vif, a-t-il ajouté, ma Mere est emportée, nous ne sommes jamais mieux ensemble, que lorsque nous ne nous voyons point. Je n'avois pas besoin de cet aveu, pour découvrir la raison qui les éloigne l'un de l'autre. Le naturel du Marquis l'emporte à chaque moment dans des excès de colere, où il ne ménage plus rien. Sans en avoir été l'objet, j'en ai déjà été témoin plusieurs fois ; je me suis contentée d'abord d'éviter sa présence, lorsqu'il étoit dans cette situation, & il a paru me savoir gré de cette attention. Depuis ma derniere lettre, je me suis déterminée à faire quelques efforts, pour le corriger ; & quoiqu'à son âge la chose paroisse difficile, je n'en désespere plus aujourd'hui. J'avois remarqué que sa colere étoit plus ou moins violente, selon qu'il étoit plus ou moins contredit dans ces moments. C'est un torrent

qui ne ravage tout, me suis-je dit à moi-même, que parce qu'il trouve des obstacles ; il faut lui laisser un champ libre. J'eus bientôt occasion d'agir. Parmi les femmes qu'il m'a données, j'en ai d'abord distingué une qui paroît digne d'un meilleur sort ; le Marquis qui s'est apperçu de mon inclination pour cette femme, & qui convient qu'elle la mérite, ne la nomme plus que ma favorite : il la chargea devant moi de quelques commissions, qu'elle exécuta à la lettre ; cependant il prétendit le lendemain, qu'elle avoit agi autrement qu'il n'auroit souhaité ; il le lui dit avec modération ; mais cette femme ayant voulu lui prouver qu'il avoit tort, il entra dans une espece de fureur : un laquais à qui je demandai de quoi il étoit question, m'ayant mis au fait, je me rendis à la chambre du Marquis ; je tremblois de toutes mes forces, mais elles manquerent m'abandonner totalement, lorsque j'eus envisagé mon Epoux. Ha ! ma chere Mere, est-il possible que les passions nous défigurent à un tel point ? Les yeux du Marquis étoient étincellants ; sa poitrine oppressée lui fournissoit à peine quelques

ſons qu'il ne pouvoit articuler ; il chanceloit & mordoit de colere la pomme de ſa canne. Je priai le Seigneur de me fortifier ; & ſans vouloir écouter cette femme, je lui dis avec hauteur qu'elle eût à ſortir de ma préſence & du logis, puiſqu'elle étoit aſſez hardie pour tenir tête à ſon maître ; j'exagerai enſuite au Marquis le tort de cette femme ; je l'exhortai même à ne pas ſouffrir que telles gens oſaſſent le contredire : à meſure que je hauſſois la voix, mon Epoux devenoit plus tranquille ; il reprit aſſez de force pour me rapporter ce qui avoit donné lieu à ſon emportement, & m'ayant demandé ſi je n'avois pas été témoin des ordres qu'il avoit donnés à cette femme, je lui répondis en l'embraſſant qu'il ne ſe pouvoit pas faire qu'elle n'eût tort ; & comme j'inſiſtois à demander ſa ſortie, il vint à plaider ſa cauſe. Nous dinâmes tranquillement ; & comme le Marquis revenu à ſon ſang froid, ſe ſouvint que j'avois éludé ſa queſtion ſur le ſujet de la diſpute, il me pria de lui dire nettement ce que j'en penſois : je me fis beaucoup prier, & ce ne fut qu'après des inſtances réitérées, que je lui fis connoître

qu'il avoit tort ; je lui rappellai les sujets pour lesquels il s'étoit fâché depuis que nous étions en Savoie, & il convint que c'étoit toujours pour des bagatelles. Il n'est pas possible de vous exprimer la confusion qui se peignit alors sur le visage de mon Epoux, & sa douleur d'avoir maltraité mal à propos cette pauvre femme ; il la pria d'oublier ce qui s'étoit passé, & fut fort triste le reste du jour. Le soir il m'appella dans son Cabinet, & me dit qu'il avoit fait de sérieuses réflexions sur toutes les fautes que sa vivacité lui avoit fait commettre ; qu'il connoissoit parfaitement combien il lui importoit de se corriger de ce défaut ; mais qu'il étoit effrayé des efforts qu'il faudroit faire pour détruire une habitude à laquelle il avoit laissé prendre de fortes racines ; qu'il espéroit pourtant en venir à bout, pourvu que je voulusse l'aider dans cette entreprise. Je l'encourageai beaucoup à exécuter de si louables résolutions ; & depuis ce temps-là, ayant eu deux fois occasion de se mettre en colere, je l'ai regardé fixement ; il ne s'en est pas plutôt apperçu, que me quittant brusquement, il est descendu dans le Jardin ;

un vieux Valet-de-chambre, que mon Epoux garde depuis quinze ans, & qui connoît parfaitement son caractere, se trouva par hazard dans mon appartement, la premiere fois que j'eus occasion de marquer par un coup d'œil à son maître, qu'il étoit en danger de violer ses bonnes résolutions; nos mouvements ne lui échapperent pas, & comme il sait que le Marquis n'a de terrible que le premier mouvement, il comprit qu'il ne s'étoit dérobé à nos yeux, que pour avoir le temps de se calmer. Je n'en avois pas jugé de même, & je craignois d'avoir déplu à mon Epoux; dans l'incertitude de ce qu'il penseroit de mon coup d'œil, j'étois demeurée interdite, tremblante; ce fidéle domestique connut mes craintes, & n'écoutant que son affection, se jeta à mes pieds en pleurant de joie: rassurez-vous, Madame, me dit-il, je réponds de mon Maître; non seulement il ne vous saura pas mauvais gré de votre action, mais j'oserois prédire que vous le corrigerez. S'il peut cesser de se livrer à ses emportemens, c'est un homme parfait: nous vous aurons l'obligation du bonheur du meilleur Seigneur

qu'il y ait au monde ; car il m'a dit vingt fois que cette malheureuse passion empoisonnoit toute sa félicité. Je fus un peu rassurée à ce discours, & mêlai mes larmes à celles de cet homme, que je ne puis m'empêcher de respecter ; car son affection pour son Maître le tire de la classe de ceux de son état. J'attendis tranquillement le retour du Marquis ; il rentra un quart-d'heure après avec un visage serein, & m'ayant embrassée, il se félicita de sa victoire. Il en a toujours usé de même depuis ce moment ; rien n'égale sa joie, & j'espere tout pour l'avenir. Mais, ma chere Mere, n'ai-je point à craindre, au moment que mon Epoux travaille à se corriger de ses défauts, d'en contracter quelques-uns, dont jusqu'à ce jour je m'étois préservée par vos sages conseils ? Je suis effrayée des sommes qu'on emploie pour mes ajustements ; il me semble que Dieu me demandera compte d'un argent qui pourroit soulager tant de misérables : que sais-je même, si mon cœur ne s'attachera point à ces pompes du monde, auxquelles j'ai renoncé dans le Baptême ? Dictez-moi la conduite que je dois tenir dans cette

occaſion ; la crainte de déplaire au Marquis, qui ſouhaite paſſionnément de me voir parée, m'a empêché de lui découvrir mes ſentiments ſur cet article ; mais puis-je en conſcience continuer à garder le ſilence ? Raſſurez-moi, dictez-moi comment je dois agir en cette occaſion. Le Chevalier d'*Arcis*, qui m'a remis votre lettre, m'aſſure que votre ſanté eſt parfaite, auſſi-bien que celle de mon Pere & de toute la famille ; cela m'aide à ſupporter votre abſence ; je n'ai que ce ſujet de chagrin : le Marquis, qui commence à m'être bien cher, ne me laiſſe rien à deſirer. Je vous aſſure que les motifs de reconnoiſſance dont vous me parliez dans votre lettre, ne me ſont point néceſſaires pour faire naître chez moi l'amour que je lui dois ; & je n'aurois jamais cru mon cœur ſuſceptible de ſentiments auſſi vifs. Les miens pour vous ne peuvent recevoir d'augmentation, puiſqu'ils ont toujours égalé vos bontés.

Je ſuis, &c.

REPONSE A LA PRECEDENTE.

COurage ! ma chere Enfant : continuez comme vous avez commencé ; bientôt, par vos soins, notre cher Marquis se trouvera métamorphosé en un nouvel homme. Vous avez trouvé le moyen d'apprivoiser ses passions, bientôt vous les dompterez : il n'y a rien qui ne cede à la douceur, & c'est avec raison que la Sagesse éternelle nous dit que les pacifiques posséderont la terre ; empire d'autant plus flatteur, qu'on le tient de l'aveu de tous les hommes. Les conquérants font des esclaves qui ne leur obéissent que par contrainte, & qui secouent le joug aussi-tôt qu'ils espérent le faire impunément. La douceur nous assure une domination plus solide, puisqu'elle nous assujettit par choix ceux avec lesquels nous vivons. J'approuve votre complaisance pour votre Epoux, par rapport à l'ajustement ; vous n'avez point encore acquis le droit de lui faire préférer vos goûts aux siens : un jour viendra, & j'espere que ce jour viendra bientôt, où cet

Epoux, désabusé par vos soins des maximes du siecle, se prêtera là-dessus à vos justes desirs. En attendant, voici des regles auxquelles vous devez tâcher de vous fixer : ne vous habillez jamais d'une maniere indécente, & que la modestie la plus exacte ne puisse être blessée dans vos ajustements. En second lieu, n'ayez jamais d'autre intention en vous parant, que celle de plaire à votre Epoux : en observant ces deux regles, vous devez être tranquille. Je me divertis quelquefois en me représentant la fatigue que vous causera la toilette ; être trois heures devant un miroir entre les mains d'une femme de chambre, ma chere fille trouvera cette tâche excédente ; c'est pourtant ordinairement l'occupation favorite des personnes du siecle ; si vous voulez la trouver moins pénible, faites-vous faire une lecture utile tout le temps que durera cette corvée ; par-là vous tromperez l'ennui, & vous profiterez d'un tems toujours précieux à votre âge, par la nécessité où l'on est de s'instruire. Adieu, ma chere Enfant : je t'embrasse mille fois, ainsi que le Marquis ; s'il continue, j'ai peur qu'il ne te dispute la premiere place dans mon cœur.



MA CHERE MERE,

JE respire à la fin : seule dans mon Cabinet, je me délasse en vous entretenant de l'horrible fatigue que je soutiens depuis quinze jours. Est-ce donc là ce monde, l'objet des desirs & des vœux de tant de personnes ? Changer l'ordre de la Nature, se coucher quand le Soleil se leve, se lever quand il se couche ; passer six heures à table, pour satisfaire à des besoins d'une demi heure ; se clouer sur un tapis verd pour déranger en une nuit les affaires d'une année ; y éprouver successivement la crainte & l'espérance, la joie ou le désespoir ; soutenir une conversation de trois heures, où l'on emploie un jargon vuide de sens ; voilà, ma chere Mere, les agréables occupations auxquelles je me suis livrée sans relâche depuis votre derniere Lettre. Je craignois de manquer de modération dans l'usage de ce que l'on appelle les plaisirs : j'appréhende aujourd'hui de manquer de patience. Est-ce donc là des amusements faits pour des Etres qui pensent ?

& faudra-t-il paſſer la plus grande partie de ma vie, ſans me ſervir de ma raiſon ? Car, ne faut-il pas y renoncer abſolument, pour s'aſſujettir à de pareils uſages ? Combien de fois me ſuis-je rappellée ces heureux moments, où mon Pere, environné de ſa nombreuſe famille, nous entretenoit des merveilles de la nature ; nous faiſoit obſerver dans les grands événements que l'Hiſtoire préſente à nos yeux, les cauſes de la puiſſance ou de la décadence des plus grands Empires ; où il nous permettoit de le regarder comme un ami, de lui faire des queſtions ; de joindre nos réflexions aux ſiennes ; là, les heures paſſoient comme des inſtants ; ici, les inſtants paroiſſent des heures : il faut pourtant m'accoutumer à ce genre de vie ; le goût de mon Epoux doit régler le mien. Les premieres heures que je paſſai dans la maiſon de Madame la Comteſſe de *Menthon*, où nous avions été deſcendre en arrivant à Chambery, je fus hors d'état de rien remarquer. Les yeux d'une nombreuſe compagnie, qui s'étoit aſſemblée pour me recevoir, étoient fixés ſur moi. Je ſentois confuſément qu'il me

manquoit cet air aisé que je remarquois dans toutes ces Dames..... Mais le Marquis me surprend à cet endroit de ma Lettre ; il se défie, dit-il, de l'habileté de mon pinceau pour vous tracer une Scene où je jouois sans doute un pénible & ridicule personnage ; il m'ôte la plume & veut continuer mon récit.....



LE MARQUIS.

NOn, Madame, ce n'est point de l'habileté de notre aimable enfant que je me défie, mais je crains sa modestie ; elle ne lui permettroit pas de vous apprendre la quantité de Rivaux qu'elle me donna dans cette premiere visite, où elle se comporta de maniere à mériter l'admiration de tout le monde. Elle étoit belle comme un Ange, & je vous jure qu'elle obscurcissoit la parure la plus brillante que j'eusse pû imaginer : son air modeste n'avoit rien d'embarrassé ; elle trembloit pourtant, & lorsque nous descendîmes de Carrosse, elle me serra la main jusqu'à me la démettre presque,

en me priant de ne la point abandonner d'un moment, & de l'avertir par mes regards de ce qu'elle pourroit faire contre les usages. Tous les yeux de la compagnie se fixerent sur elle, comme elle vous l'a déjà dit, mais elle n'a pas ajouté qu'ils parurent satisfaits, & qu'elle dut voir dans mes yeux, qu'elle consultoit à chaque moment, que j'étois content de l'impression qu'elle avoit fait au premier moment. Madame de *Menthon* & son aimable Fille l'ayant fait asseoir entre elles, & toute la compagnie s'étant placée, votre charmante Fille acheva la conquête de tous les cœurs, par la maniere sage & prudente avec laquelle elle se comporta : cet étourdissement qu'elle prétend avoir éprouvé, dut être bien imperceptible, puisqu'il ne fut remarqué de personne, pas même de moi. Je ne pouvois suffire à recevoir les compliments qu'on m'adressoit de tous côtés ; & pour en connoître le prix, il faut, Madame, que je vous peigne en deux mots le caractere de nos Savoyards : ils ignorent l'art de parler contre leur pensée, & leur bouche n'est jamais que l'interprete des sentiments de leur cœur ; les

Dames conviennent de bonne foi de la beauté de celles qui leur ſont ſupérieures, & elles ne s'occupent point à leur trouver des défauts imaginaires, qui puiſſent effacer leurs perfections réelles. Jugez par-là combien je devois être charmé des louanges qu'on donnoit à mon choix. Mon Epouſe continue de les mériter de plus en plus. Je n'avois pas beſoin de lire ſa lettre pour connoître que je ne dois qu'à ſa complaiſance l'égalité d'eſprit qu'elle a fait paroître dans un tourbillon d'occupations ſi fort éloignées de ſon goût ; je lui en ſais un gré infini, & je viens de calmer ſes craintes pour l'avenir. Sa venue a occaſionné les fêtes tumultueuſes qui l'ont ſi fort fatiguée ; des divertiſſements plus raiſonnables leur vont ſuccéder. J'avoue qu'il faudra toujours donner quelque choſe au goût du plus grand nombre ; mais j'attends ce ſacrifice de ſa raiſon & de vos conſeils. On ne peut rien ajouter à la ſageſſe de ceux que vous lui donnez dans vos précédentes Lettres, & je puis vous aſſurer que leur lecture auroit augmenté mon reſpectueux attachement pour vous, ſi ce ſentiment n'eût point été chez moi à ſon

dernier période dès l'inſtant où je ſuis devenu l'époux de votre charmante Fille. Je la laiſſe achever ſa lettre.

Avouez, ma chere mere, qu'il ne tiendroit qu'à moi de devenir vaine; mais je connois clairement ſur quoi ſont fondées les louanges que me prodigue mon Epoux: ſon amour pour moi eſt le microſcope à travers duquel il conſidere mes bonnes qualités; peut-il ne les pas exagérer? Je ferai mes efforts pour devenir telle que je parois à ſes yeux; &, comme il vous l'écrit, vos conſeils peuvent ſeuls me faire acquérir cette ſcience du monde, aſſortie avec ce qu'exigent de moi mes devoirs & le bon ſens. Je me trouve à merveille du ſecret que vous m'avez appris pour tromper l'ennui que me donne la toilette; une de mes femmes me lit pendant ce temps l'Hiſtoire Romaine de *Laurent Echard*: le Marquis veut être préſent à cette lecture, nous l'interrompons ſouvent par nos réflexions: l'heureux moment où vous pourrois y joindre les vôtres n'arrivera-t-il jamais?

J'oubliois de vous marquer que le Marquis m'a prié fort ſérieuſement de m'appliquer au jeu; & depuis que je vois le monde, je conçois la néceſſité

de cette application, puisque le jeu occupe la plus grande partie du temps que l'on donne à la société; mais, malgré cette nécessité, je n'aurai jamais du goût pour un amusement si frivole, & la seule obéissance que je dois au Marquis peut me porter à en prendre quelques leçons. Je suis, &c.



REPONSE

A LA PRECEDENTE.

MA CHERE FILLE,

JE n'ai pas de peine à concevoir la fatigue qu'a dû vous causer le nouveau genre de vie auquel vous avez été assujettie depuis quelque temps; &, quoi qu'en dise le Marquis, vous avez dû ressentir quelque embarras au moment de votre premiere visite; je suis charmée que vous vous en soyez tirée avec avantage. Vous me dites en réfléchissant sur tout ce que vous éprouvez depuis quinze jours: est-ce donc là ce monde, l'objet des desirs & des voeux de tant de personnes? Pas tout à fait, ma chere enfant; vous n'avez encore vu que

l'écorce du monde, passez-moi ce terme. Il peut faire, tel qu'il vous a paru, l'objet des vœux d'une jeune personne, qui n'imagine rien au dessus des plaisirs d'une vie bruyante & tumultueuse : il peut encore être l'idole de ces personnes en qui l'on soupçonne une ame, sans avoir jamais pu s'assurer par aucun signe extérieur qu'elles en aient une ; mais il n'inspira jamais que du dégoût, je ne dis pas aux gens pénétrés de l'esprit du Christianisme, mais à ceux qui ont un peu de bon sens. N'allez pas conclure de ceci, qu'il faille ranger dans la classe des esprits puériles, toutes les personnes qui se prêtent au frivole ; non, ma Fille, il y a beaucoup de sagesse à se mettre à propos au niveau des insensés : ils composent la multitude, & il faut donner quelque chose à leur foiblesse. Heureux quand on n'a dans le monde, qu'à se soutenir contre le mépris qu'il inspire. Je ne veux point vous dévoiler par avance ce monde criminel que vous ne connoîtrez que trop tôt ; c'est contre celui-là qu'il faut garder toute votre indignation. Le Portrait que le Marquis me fait de vos Savoyards m'enchante, & parmi des gens d'un si charmant caractere, il n'est

pas possible que vous ne trouviez un grand nombre de personnes qui se prêtent par raison aux usages les plus frivoles; vous devez faire vos efforts pour lier avec celles-là un commerce plus intime; mais il ne faut pas que cela diminue les égards que vous devez avoir pour les goûts, les fantaisies, les sottises des autres, quand vous pourrez vous y prêter sans crime, & qu'il ne vous en coûtera que de l'ennui. Au milieu d'un cercle de Dames, il faudra faire l'analyse d'une nouvelle coëffure, à la bonne heure; raisonnez-en aussi sérieusement que les autres; écoutez d'un air complaisant, l'ennuyeux détail des affaires domestiques de celle-là, les gentillesses des enfants de celle-ci, le récit de la maladie d'une autre, & qu'elles puissent être persuadées en finissant leur récit, que vous vous en êtes amusée. La plupart de ces pauvres femmes sont incapables de soutenir une autre conversation; n'y auroit-il pas de la cruauté à les priver du plaisir de parler des choses qui sont à leur portée? J'insiste beaucoup, ma chere enfant, sur la néçessité de se prêter aux foiblesses des autres, parce qu'il n'y a rien selon moi de plus à charge à la société, & de plus ridi-

cuſe, qu'une femme qui veut mettre tout le monde à ſon ton, ſur-tout ſi elle eſt jeune. J'aimerois mieux mille fois eſſuyer tout le frivole d'une converſation où l'on ne s'entend pas, & où l'on parle, comme vous dites, un jargon vuide de ſens, que de me trouver vis-à-vis de ces beaux eſprits, occupés à me faire remarquer leur ſupériorité ſur moi, & ſur tout ce qui les environne. Adieu, ma chere Enfant, il eſt temps que je réponde au Marquis.



MADAME DU MONTIER

*AU MARQUIS DE ****

MONSIEUR,

JE ne ſuis pas peu ſurpriſe de voir notre chere enfant ſe tirer avec ſuccès de ſa premiere aventure; car il faut l'avouer, l'entrée dans le monde, en eſt une fort embarraſſante pour une jeune perſonne élevée dans la ſolitude; mais quel progrès ne fait-on pas, quand on a le bonheur d'avoir un maître tel que vous? Cette politeſſe aiſée, qui

ſait diſtinguer au premier coup d'œil une perſonne qui a de la naiſſance & de l'éducation, peut-on ne pas l'acquérir, en vivant avec l'homme du monde, qui la connoît, & qui la pratique le mieux? J'eſpere que ma Fille ſe perfectionnera chaque jour en marchant ſur vos traces, & quoique vos exemples ſoient ſuffiſants pour la rendre telle qu'elle le doit, je ne lui refuſerai pas mes conſeils, puiſque vous me paroiſſez le ſouhaiter. Je ſuis, &c.



† LETTRE

*DE LA MARQUISE DE ****

JE n'eus jamais tant de beſoin de me rappeller la ſoumiſſion que je dois aux ordres du ciel; il exige de moi le plus grand ſacrifice. Votre derniere Lettre avoit déterminé le Marquis à m'accorder la ſatisfaction après laquelle je ſoupire depuis ſi long-temps. Avec quelle ardeur ne travaillois-je pas aux

† Nota. *Entre les dernieres Lettres de Mad.* du Montier & *de la Marquiſe*, & *celle-ci, il y a une année d'interruption.*

préparatifs d'un voyage qui devoit me remettre encore une fois dans les bras de la meilleure de toutes les Meres ; mon Epoux sembloit partager mon impatience : pouvions-nous prévoir l'obstacle invincible que la Providence alloit opposer à nos desseins ? Le Comte C. l'un des principaux Seigneurs que le Roi de Sardaigne ait choisi pour accompagner sa nouvelle épouse, avoit toujours eu pour moi les attentions les plus marquées. Comme il est depuis long-temps ami de mon Epoux, je n'attribuois l'excès de ses soins, qu'à son attachement pour le Marquis : ce cher Epoux m'avoit prié de traiter son ami avec distinction, &, comme je lui ai reconnu beaucoup de mérite, j'obéissois sans répugnance, & sans avoir le moindre soupçon des peines que je me préparois : mais pourquoi vous tenir plus long-temps en suspens ? Ce Comte que je croyois plein d'honneur & de probité, n'est qu'un perfide ; il trahit la confiance de son ami, il ose espérer de m'associer à sa perfidie ; il m'ôte jusqu'aux moyens de le fuir, & de me délivrer pour jamais de son odieuse présence. Ce qui rend mon état plus affreux, c'est qu'en apparence il ne m'a

donné aucun ſujet de me plaindre de lui, & qu'au contraire, mon Epoux croit lui devoir beaucoup, puiſque c'eſt par ſon moyen que je viens d'être nommée Dame d'honneur de la Princeſſe de *Lorraine*, aujourd'hui notre Reine, que je dois ſuivre à Turin. C'eſt dans cette occaſion, ma chere Mere, où j'ai beſoin de vos conſeils. Je vais vous détailler l'événement qui m'a fait connoître la paſſion du Comte, & je me conformerai abſolument aux avis que vous me donnerez. Dans les derniers jours du carnaval, l'on donna un bal à l'Hôtel de Ville. Mon Epoux fit une partie de Maſque avec le Comte & une Dame à laquelle ſon ami rend des ſoins depuis long-temps. Je ne ſais par quelle fantaiſie cette Dame, qui eſt de ma taille, voulut, un quart-d'heure avant que de partir, changer d'habit avec moi. Je ne voulus point lui refuſer ce plaiſir; & au moment que nous allions monter en carroſſe, je fis cet échange, ſans que perſonne s'en apperçût. Le grand nombre d'étrangers que le paſſage de la Reine attiroit à Chambery, mit beaucoup de confuſion dans le bal; je perdis ma compagnie, & fatiguée de chercher inutilement, je m'aſſis auprès

d'un maſque que je n'avois garde de reconnoître pour le Comte, puiſqu'il avoit auſſi changé d'habit. Je ne ſais s'il me prit pour ſa maîtreſſe, ou s'il feignit ſeulement de le croire pour avoir occaſion de me découvrir ſes ſentiments: quoi qu'il en ſoit, s'étant approché de mon oreille, il me dit: ceſſez, Madame, de m'accuſer d'ingratitude à votre égard, je ſais tout ce que vous valez, & que ne donnerois-je pas pour vous être fidele? mais la même fatalité qui vous force à m'aimer malgré mon inconſtance, m'attache à la Marquiſe. Je connois ſa vertu, & je ne me promets d'autre eſpoir que celui de l'adorer en ſilence; elle ignorera éternellement les ſentiments qu'elle m'inſpire; mais je ſens qu'il ne ſeroit pas en mon pouvoir de rompre mes chaînes, quelque accablantes qu'elles ſoient. Plaignez-moi, Madame, & ſouffrez que je demeure votre ami, puiſqu'il ne m'eſt plus poſſible d'être votre amant. J'étois demeurée ſi interdite aux diſcours du Comte, dont j'avois reconnu la voix, que je fus fort long-temps ſans avoir la force de lui répondre. Je ne ſavois ſi je devois fuir, ou ſi je devois profiter de ſon erreur pour lui ouvrir les yeux

ſur l'indignité d'une paſſion qui lui faiſoit violer les plus ſacrés devoirs. Pendant que je balançois ſur le parti que je devois prendre, mon Epoux me joignit avec la maîtreſſe du Comte qui s'étoit démaſquée. Le Marquis badina beaucoup de l'erreur où l'avoit jeté notre métamorphoſe; il me força d'ôter mon maſque, & d'entrer dans une ſalle où il m'avoit fait préparer des rafraîchiſſements; je l'y ſuivis ſans ſavoir ce que je faiſois. Le Comte paroiſſoit confondu; & ſi mon Epoux eût été moins occupé du ſoin d'écarter la foule, il ſe ſeroit apperçu qu'il ſe paſſoit en nous quelque choſe d'extraordinaire. Heureuſement pour moi la confuſion augmenta tellement, que la maîtreſſe du Comte propoſa de ſe retirer. Je ſouhaitois fort d'être ſeule pour examiner la conduite que je devois tenir; mais il ne fut pas poſſible de me déterminer à rien: je trouvois un égal danger à me taire, ou à faire connoître au Marquis les ſentiments de ſon ami; votre lettre vint terminer mon embarras. Mon Epoux me promit qu'auſſitôt après le départ de la Reine il me procureroit le plaiſir de vous revoir. Il ne m'étoit pas difficile d'éviter juſqu'à ce moment de

me trouver ſeule avec le Comte, & j'eſpérois de prendre avec vous les meſures les plus convenables en une rencontre ſi fâcheuſe. Cette penſée me tranquilliſa un peu : je le fus entiérement le lendemain, lorſque le Marquis m'annonça que le Comte ayant été nommé Grand-Maître de la maiſon de la Reine, étoit parti en poſte pour Turin, où il avoit été mandé par le Roi. Mais je n'eus pas long-temps ſujet de me réjouir ; ſix jours après mon Epoux me préſenta une lettre du Comte, dans laquelle il lui annonçoit que ſa Majeſté me faiſoit l'honneur de me choiſir pour une des Dames d'honneur de la Reine. Mon Epoux applaudiſſoit à l'amitié de ſon ami qui m'avoit procuré cet avantage ; que ne pouvoit-il pénétrer ſes motifs ? il auroit partagé ma haine pour lui. Cette nouvelle m'avoit accablée : le Marquis attribua mon chagrin au peu de goût que j'ai pour le monde, & me rappellant ce que je dois à mon fils, il me conjura de vaincre mes répugnances, & de ne pas perdre cette occaſion d'avancer ma famille qui peut devenir nombreuſe ; car je me crois au troiſieme mois d'une ſeconde groſſeſſe. Quelle violence ne me ſuis-je point fait, & quel ſupplice n'ai-je

pas souffert pour lui taire la trahison de son ami ! Jusqu'à ce moment j'avois essayé de le justifier dans mon esprit, en me représentant, que je ne devois qu'au hazard la connoissance de ses sentiments ; je me flattois qu'il profiteroit du secours de l'absence, pour détruire une passion qui n'étoit soutenue d'aucun espoir, comme il l'avouoit lui-même : sa conduite me désabuse ; il a moins cherché à obliger son ami qu'à se procurer de nouvelles occasions de l'outrager. Je soupçonne quelquefois qu'il avoit engagé sa Maîtresse à changer d'habit avec moi pour pouvoir me faire l'aveu de ses sentiments, sans que je pusse m'en plaindre ; car étoi-til naturel de choisir l'occasion d'un bal pour lui parler d'une pareille affaire ? Mais en ce cas, quelle auroit été la cause de la confusion qu'il éprouva lorsqu'il connut son erreur ? Je m'y perds, ma chere Mere, éclairez-moi, conduisez-moi : vous aurez la bonté de me faire une réponse particuliere à celle-ci, & il vous plaira y en joindre une autre que je ferai voir au Marquis, à moins que vous ne jugiez qu'il ne soit plus nécessaire de l'instruire des dispositions de son ami : ce dernier parti me mettroit

bien à mon aiſe ; puiſque ſelon toutes apparences cette connoiſſance romproit mon voyage de Turin, & tout commerce avec le Comte.

Si quelque choſe pouvoit me conſoler dans la cruelle ſituation où je me trouve, ce ſeroit les ſentiments de mon Epoux à votre égard. Sa vénération pour vous, ſon amitié pour mon pere, & ſa tendreſſe pour moi, lui donnent des ſentiments de Pere pour toute notre famille. Il demande ma ſœur avec empreſſement, & ſe charge de ſon établiſſement. La pauvre enfant perdra ſans doute beaucoup en s'éloignant de vous ; mais, ma chere mere, elle ſera ma conſolation. La néceſſité de lui répéter vos ſages inſtructions, me les rappellera à moi-même, ſi j'étois aſſez malheureuſe pour les oublier.

J'attends votre réponſe, & comme il ne ſeroit pas poſſible que ma ſœur pût être ici avant notre départ, ſi vous m'accordez la grace que je vous demande, je ferai partir la femme de chambre de laquelle je vous ai ſouvent parlé, & aux ſoins de laquelle je puis la confier. Adieu, ma chere mere. Que je vais ſouffrir en attendant votre réponſe !



REPONSE

A LA PRECEDENTE.

JE partage, ma chere enfant, le chagrin que vous cause la situation pénible dans laquelle vous vous trouvez; mais je suis tranquille sur les suites de cette aventure. Depuis votre mariage, je vous vois entre les mains de la Providence, elle dispose tout pour votre bien; abandonnez-vous sans réserve à ses divines dispositions, sans essayer de les changer & de les accommoder à vos petites vues. Elle saura vous conduire au but par les voies qui paroissent vous en éloigner davantage.

Vous auriez fait une grande faute d'instruire votre mari des dispositions du Comte : il n'est presque point d'occasion où l'on puisse prendre un pareil parti. Je sais que le Marquis n'auroit aucun sujet apparent de se plaindre de son ami, mais cela jetteroit entre eux des semences de division, qui pourroient avoir avec le temps, les suites les plus terribles. La vraie vertu craint les

éclats, & il eſt d'autres moyens de contenir le Comte dans de juſtes bornes. Je ſuis perſuadée que les changements d'habits étoient de ſa façon : il a pénétré la difficulté de vous rendre ſenſible, & la maniere dont il s'y eſt pris, me découvre toute la grandeur du péril où vous êtes expoſée. Cet homme connoît le cœur humain, le vôtre particuliérement, & le tour qu'il a pris pour vous déclarer ſes ſentiments, prouve moins l'eſtime qu'il fait de votre vertu, que l'eſpérance où il eſt de l'apprivoiſer. Ne craignez point qu'il vous renouvelle l'aveu de ſa paſſion; il ſait que ce ſeroit gâter ſes affaires. Il lui ſuffit que vous ſoyez inſtruite de ſon amour, & que vous puiſſiez attribuer à ce motif toutes ſes actions. Il n'en fera aucune qui puiſſe être capable de vous effaroucher, & il ne tiendra point à lui que vous ne croyez que ſon reſpect pour vous a étouffé tout autre ſentiment dans ſon cœur; c'eſt qu'il lui importe de gagner votre eſtime, votre confiance, & peu à peu votre cœur. Je vous avoue, ma chere enfant, qu'il ne pouvoit mieux s'y prendre. Vous avez d'abord conçu contre lui l'indignation la plus vive, & vous vous ſoutiendrez dans ce ſenti-

ment autant de temps que vous le croirez coupable : la plus légere récidive vous y fortifieroit ; mais s'il peut vous convaincre qu'il est la victime de son respect pour vous : s'il vous prouve la violence de sa passion, par celle qu'il se fera pour l'empêcher de paroître, vous cesserez de le haïr, & l'indignation fera place à la pitié : dans cette dangereuse situation, il fera parler ses bienfaits ; son emploi lui donnera à chaque instant l'occasion de vous rendre de nouveaux services : & que ne peut point la reconnoissance sur un cœur fait comme le vôtre ? Voilà, ma chere Marquise, quelles sont les vues du Comte ; mais il est aisé d'échapper au danger, quand on connoît la marche de son ennemi. Je ne vous parle point du recours continuel que vous devez avoir au Seigneur ; c'est lui seul qui peut vous guider dans une pareille rencontre ; mais je vais vous dicter en deux mots la conduite extérieure que vous devez tenir à l'égard du Comte. Evitez avec soin d'avoir pour lui une attention plus marquée que pour toutes les autres personnes que vous voyez ; mais évitez davantage les précautions extraordinaires. Il connoît votre vertu, & il prendroit ces précautions comme

des preuves de la défiance où vous seriez de vos forces à son égard. Que votre tranquillité le persuade de votre indifférence, du peu de cas que vous avez fait de sa déclaration, & du peu de danger que vous trouvez à le voir. Continuez à le convaincre, non par vos discours, mais par vos actions, de votre attachement pour vos devoirs, & de la solidité de votre vertu. En un mot, pendant qu'extérieurement vous prendrez toutes les précautions convenables pour ne rien faire qui puisse nourrir sa passion, comportez-vous de maniere à lui laisser croire que vous n'avez regardé son aveu que comme une badinerie qui vous a fait trop peu d'impression pour que vous puissiez vous en souvenir. Soyez sûre, ma chere fille, qu'une pareille conduite le déconcertera, le guérira peut-être par le dépit, & par le peu d'espoir de réussir.

Vous allez donc être exposée sur le grand théatre de la Cour : vous allez habiter ce pays où regne la duplicité, la fourberie, la trahison, l'ambition, l'envie, la jalousie : je vous en félicite, ma chere fille. Ce pays n'est dangereux que pour ceux qui y entrent le bandeau sur les yeux. Graces au Ciel, les vôtres sont ouverts ; vous y portez le

ſang froid néceſſaire pour juger ſainement du ſpectacle, & je ne doute pas, que vous n'en ſortiez pénétrée de mépris pour ce qu'on appelle plaiſirs, grandeurs, dignités. Vous allez voir le monde dans ſon éclat, dans ſon triomphe: que vous le trouverez petit & indigne d'occuper, d'amuſer même une ame raiſonnable! Je me fais une joie ſenſible de votre ſurpriſe à la vue des étranges ſcenes qui vont ſe paſſer à vos yeux, & dont je vous prie de me faire part. Votre Pere eſt au comble de ſa joie de vous ſavoir dans le poſte brillant où vous venez d'être nommée; il écrit au Marquis, & en lui faiſant ſon compliment, il le remercie de ſa bonne volonté pour votre ſœur, dont il lui abandonne la fortune. Je vous charge de ſa conduite, elle a plus de raiſon qu'on n'en a d'ordinaire à quatorze ans, & j'eſpere qu'à l'aide de vos leçons j'aurai d'elle toute la ſatisfaction poſſible. C'eſt un témoin de vos actions qui vous engagera à continuer de les faire de maniere, que vous n'ayez jamais à en rougir ni devant Dieu, ni devant les hommes. Je laiſſe à votre prudence le temps & la maniere de ſon départ. Je vous embraſſe mille fois.



LETTRE
DE LA MARQUISE***
A MADAME DU MONTIER.

MA CHERE MERE,

J'Avois dessein de vous écrire avant mon départ de *Chambery*; mais depuis l'arrivée de la Reine, il ne m'a pas été possible de disposer d'une heure. Cette Princesse a pour moi mille bontés, & n'a pas voulu que je la quittasse un moment. La princesse de Lorraine, aujourd'hui Reine de Sardaigne, est grande & bien faite; sans être belle elle est extrêmement aimable. Un air de bonté répandu sur toute sa personne, lui gagne le cœur de ceux qui l'approchent. Elle paroît oublier son rang avec les personnes qu'elle admet à l'honneur de sa confidence, & déjà je suis avec elle avec une aisance, qui diminue de beaucoup le chagrin que me cause l'élévation à un poste qui me fait mille jaloufes. Cette bonne

Princesse a le cœur sur les levres; mais elle paroît gênée de l'air grave des Dames qui lui ont été données, & s'accommode mieux de mon air naturel; elle me fait là-dessus de petites confidences, qui m'annoncent que j'aurai bientôt sa confiance, & je tâcherai de m'en servir de maniere à ne point recevoir de reproches.

Nous partîmes jeudi dernier par un assez beau temps pour la saison. Nous couchâmes dans un village appellé *Aiguebelle*; il fit le soir une petite pluie, & les gens du pays nous assurerent qu'il neigeoit sur les montagnes. Pour arriver à St. Michel, nous passâmes par des chemins que je trouvois horribles, & que l'on m'assuroit être magnifiques en comparaison de ceux qui devoient suivre. Mais ce qui me surprit fut de voir que la plupart des gens de la campagne avoient une grosseur à la gorge, qu'ils appellent *Goître*. Chez quelques-uns, cette éminence est grosse comme la tête d'un enfant. L'on dit que cette infirmité est causée par les mauvaises eaux qu'ils boivent; ils n'en paroissent point incommodés, & mon mari m'assure que c'est un agrément. Depuis *St. Jean de Morienne* jusqu'à

St. Michel, l'on ne voit rien que des montagnes couvertes de neige, & l'on est obligé, pour garantir sa vue, de porter des verres sur les yeux. Le soir, la Reine me dit, en me serrant la main, ha! ma chere, les vilaines gens, le vilain pays! Mais ce fût bien pis le troisieme jour de notre voyage. Nous étions dans des chemins étroits, bordés de précipices & de Cyprès; il faisoit un froid si cuisant, que malgré nos boules dont on changeoit l'eau à tous les villages, nous mourions de froid. Il fallut monter une montagne pavée, faite en pain de sucre, qui étoit environnée de précipices; la Reine trembloit de toutes ses forces, & je n'étois pas fort assurée. Un faux pas de nos chevaux, ou plutôt de nos mulets, nous eût envoyés à l'autre monde. Nous avions pour nous récréer la vue, une riviere dont les eaux font un bruit épouvantable, & sont noires comme de l'encre, parce qu'elles entraînent des ardoises pulvérisées, à ce que me dit le Marquis. Au milieu de ces horreurs, nous admirâmes une cascade naturelle de plus de deux cents pieds de hauteur, dont nous fûmes mouillés; car il en faut passer fort proche:

elle geloit en partie en tombant, ce qui produisoit mille figures, qui pénétrées des rayons du soleil, paroissoient peintes des couleurs les plus vives. Nous arrivâmes à *Lanebourg*, village situé au pied du Mont *Cénis*, transies de froid. Je ne puis vous exprimer la compassion dont je fus saisie à la vue de ces pauvres gens, ensevelis sous un habit & des bonnets de bure; ils ont à peine la figure de créatures raisonnables. La Reine voulut qu'on les laissât approcher; elle les interrogea avec bonté, & comme elle examinoit leurs grandes robes liées d'une grosse ceinture au dessus de la gorge, *c'est l'habit de la froid*, lui dit une de ces femmes. Et comment pouvez-vous supporter ce froid, lui demanda la Reine? Sauf votre respect, lui dit cette femme, nous vivons dans nos étables avec nos bêtes. La Reine leur fit distribuer de l'argent; je vuidai mes poches & celles du Marquis, qui se divertissoit à me voir courir de maison en maison. Ha! ma chere mere, quelle pauvreté! quelle misere! Je n'oublierai jamais ce spectacle, & il me rendra bien douloureuses les profusions qui se font dans nos maisons. On peut

dire avec vérité que ces miſérables ſe nourriroient avec délices, des miettes qui tombent de nos tables. Les petits enfants couchés dans le fumier avec les brebis, ne ſe diſtinguoient qu'à peine. Je n'avois plus rien, je défis mes jupes de deſſous, & mes femmes de chambre en firent autant, pour envelopper pluſieurs de ces miſérables, dont les haillons couvroient à peine la nudité. Quelqu'un de la ſuite de la Reine m'ayant vu chargée de tous ces jupons de deſſous, en fit appercevoir cette Princeſſe, & comme elle eſt bonne, elle me dit de promettre de ſa part une robe pour chaque enfant du village, ce qui excita mille cris de joie, & lui attira autant de bénédictions. Quelle volupté, ma chere mere, d'adoucir à ſi peu de frais la miſere de ces pauvres créatures! Si les riches pouvoient concevoir celle que j'éprouvois dans ce moment, leur amour propre les engageroit à ſupprimer toutes leurs folles dépenſes; que dis-je, ils ſe priveroient de leur néceſſaire, pour jouir du plaiſir que leur procureroient la joie, le tranſport, la reconnoiſſance des pauvres qu'ils aſſiſteroient.

Le lendemain dimanche étoit notre

grande

grande journée; il falloit paſſer le Mont-*Cénis*, dont je ne puis prononcer le nom ſans frémir. Repréſentez-vous une montagne dont on n'apperçoit point le ſommet, & qui paroît preſque droite en quelques endroits. Elle eſt toute couverte d'une neige, dans l'épaiſſeur de laquelle les voyageurs trouvent ſouvent leur tombeau. Un chemin fort étroit conduit au haut de la montagne; des croix plantées d'eſpace en eſpace indiquent cette route périlleuſe, dont on ne pourroit s'écarter ſans riſquer de tomber dans des précipices que la neige couvre. Ces croix marquent auſſi les endroits où l'on a trouvé de pauvres voyageurs morts de froid; & nos guides, pour nous raſſurer, avoient ſoin de nous en faire l'hiſtoire. Nous étions portés par des hommes, dans des eſpeces de chaiſes de bois, &, comme on ne peut aller deux de front, il n'y a pas moyen de tromper la frayeur & l'ennui par la converſation. Le Marquis alloit devant moi, & j'étois ſuivie du Comte, que nous avions trouvé à *Lanebourg*, & qui n'avoit rien épargné pour me procurer les commodités néceſſaires dans cette pénible route. Elle me parut bien longue, auſſi-bien

que la plaine. Nous nous réchauffâmes dans un hôpital qui eſt au milieu, & où l'on eſt obligé de garder les paſſants quand ils ſont ſurpris de l'orage; car quand il fait un certain vent, il amene tout-à-coup dans la montagne une ſi grande quantité de neige, qu'on riſque d'y reſter enſeveli. Nous nous réchauffâmes encore un moment dans un cabaret qu'on nomme *la Grande Croix*, & qui eſt à l'extrêmité de la plaine; je croyois toucher à la fin de mes peines, mais le plus difficile reſtoit à paſſer. Je ne trouve point de terme pour vous exprimer l'horreur de cette deſcente. Le ſoleil s'y faiſoit ſentir avec une ardeur étonnante, & mes femmes qui n'avoient point de maſques, en eurent le viſage tout pelé. Ce ſoleil fond la neige tout le jour, & comme elle gele pendant la nuit, on marche ſur un miroir, dans un ſentier qui ſouvent n'a pas quatre pieds de large; à droite vous avez ſur la tête des rochers que je ſerois tentée de croire plus vieux que le monde; ils paroiſſent ſuſpendus, & prêts à vous écraſer à chaque inſtant; à gauche ce ſont des précipices qu'on ne peut enviſager ſans frémir. Les torrents qui du haut

des rochers se précipitent dans les abymes, font un si terrible bruit, qu'on ne peut s'entendre parler. Mes porteurs avoient beau me rassurer, en me disant qu'il n'y avoit aucun danger, je me croyois à ma derniere heure, & me recommandois à Dieu de tout mon cœur. Ces hommes couroient sur cette glace avec une intrépidité qui augmentoit ma crainte ; ils tomboient fort souvent sur le derriere, mais ils sont faits à cet accident, & celui qui est devant, semble averti à point nommé de la chûte de son camarade, car il pose la chaise si à propos, qu'il n'arrive aucun accident. Croiriez-vous, ma chere Mere, qu'au milieu de ces rochers, de ces torrents, de ces précipices, on trouve un village habité par des créatures humaines ? Nous nous arrêtâmes un moment dans ce lieu qu'on appelle *la Ferriere*. La Reine me dit, si cela dure encore quelque temps, je mourrai avant d'arriver.

Enfin, nous sortîmes de ce terrible lieu, & arrivés au pied du mont, dans un endroit qu'on nomme la *Novalaise*, nous trouvâmes le plus beau pays du monde. C'étoit un printemps qui faisoit oublier l'hiver affreux qu'on

venoit d'éprouver. Il ne se passa rien de remarquable jusqu'à la rencontre du Roi. La Reine voulut fléchir un genou & lui baiser la main : mais il l'en empêcha & l'embrassa. On servit des rafraîchissements, & la Reine dit au Roi, que la premiere grace qu'elle lui demandoit, étoit l'assurance de ne plus repasser par le chemin qu'elle venoit de faire. Le Roi le lui promit en riant. Ce Prince a la conversation fort amusante, & il sait se dépouiller à propos de sa grandeur. Enfin, nous venons d'arriver à Turin, &, malgré ma fatigue, je n'ai pu m'empêcher d'admirer cette ville où l'on entre par une allée droite, bordée de grands arbres, qui a plus de six milles d'Italie, & qui est terminée d'un côté par la ville, de l'autre par le château.

Je ne vous parle point de la cérémonie du mariage, & des fêtes à cette occasion. Je suis encore éblouie de toutes ces magnificences, qui peuvent ne me paroître telles que parce que je n'ai jamais rien vu, & qui vous intéresseroient peu. J'obéis, comme vous le voyez, fort exactement aux ordres de mon Pere, qui vouloit un détail circonstancié de mon voyage. Je suivrai

les vôtres par rapport à ce que vous me mandez dans votre derniere. J'attends la petite avec impatience : mon Dieu ! que je la plains d'avoir à faire une si terrible route ! Malgré l'horreur qu'elle m'a inspirée, je ne balancerois pourtant pas à me mettre en chemin tout à l'heure, s'il ne s'agissoit que de cela pour vous assurer de bouche que je suis, &c.





REPONSE

A LA PRECEDENTE.

JE vous félicite, ma Fille, d'être enfin ſortie de vos torrents, de vos montagnes, de vos précipices. Votre Lettre m'a fait ſouvenir d'*Annibal*, qui fraya, dit-on, ces terribles routes. Vous n'auriez pas été propre, je crois, à ſuivre ce grand homme, & l'on peut, ſans vous faire injuſtice, vous accuſer d'être un peu poltronne. Votre pauvre Reine frémiſſoit auſſi-bien que vous, à la vue de ces précipices. Ils ne lui traçoient pas mal l'image de ceux auxquels elle va être expoſée ſur le trône. Oui, ma chere enfant, l'on court moins de riſque en deſcendant le Mont-*Cénis*, qu'en vivant au milieu de la Cour & des Courtiſans. Que cela ne vous décourage point; je vous le diſois au commencement de votre mariage, il y a des graces pour toutes les ſituations: vous l'éprouverez, ſi vous continuez à mettre en Dieu toute votre confiance, & que vous puiſſiez lui

dire avec le Prophete : *Je n'ai point détourné mes yeux des montagnes céleſtes, d'où je dois attendre mon ſecours.* Enfin, ma chere enfant, vous voici dans l'occaſion d'apprécier au juſte les honneurs, les grandeurs & les richeſſes. Je ſuis sûre, que votre dégoût pour tous ces faux biens augmentera de beaucoup ; mais il ne faut le laiſſer paroître que dans les occaſions où l'on voudroit vous perſuader de les préférer aux biens céleſtes. Du reſte, ſouvenez-vous que, chargée ſeulement du ſoin de votre ſalut, vous ne répondrez pas de celui des autres ; gémiſſez ſur leurs déſordres, mais ſi bas, que perſonne ne puiſſe en être témoin.

La confiance de la Reine vous honore ; mais elle vous prépare peut-être bien des peines. La jalouſie de vos concurrentes va leur ouvrir les yeux ſur votre conduite ; & avec quel plaiſir n'exerceroient-elles pas leur malignité, ſi vous leur en donniez la plus légere occaſion ? Que l'amitié de la Reine ne ſerve qu'à vous rendre plus humble. Si cette Princeſſe vous demande vos conſeils, inſpirez-lui un eſprit de tranquillité, qui l'éloigne des cabales, des intrigues ; que toute occupée du ſoin de

plaire à ſon Epoux, elle lui laiſſe gouverner abſolument ſon Royaume, & ne ſe ſerve du pouvoir que cette conduite lui acquerra ſur ſon eſprit, que pour procurer le bien de ſes ſujets. Inſpirez-lui ſur-tout une vraie tendreſſe pour le Prince de *Piémont*, & les autres Enfants de ſon Epoux. Adieu, ma chere : toute occupée du départ de votre Sœur, je ſuis forcée d'abréger ma lettre. Cette petite perſonne ne ſe poſſede pas de joie, d'être ſur le point de vous joindre. Je ſuis perſuadée, que le plaiſir de voir le monde a autant de part que ſon amitié pour vous, au contentement qu'elle éprouve. Cet enfant m'effraie quelquefois; ſans qu'on puiſſe dire qu'on lui découvre encore un vice, elle eſt d'une vivacité, d'une pétulance, qui décide un tempérament tout de feu; mais je me repoſe abſolument ſur vous, du ſoin de tirer parti de ſon caractere. Adieu de nouveau, ma très-chere.



LETTRE
*DE LA MARQUISE DE****
A MADAME DU MONTIER.

MA CHERE MERE,

JE viens de recevoir une lettre de ma sœur, datée de *St. Jean de Morienne*; elle supporte à merveille les fatigues du voyage, & passera demain le Mont-*Cénis*, par le plus beau temps du monde; elle trouvera au pied de cette montagne le vieux valet de chambre du Marquis, qui aura soin d'elle & lui fera donner les plus habiles porteurs, ainsi vous devez être tranquille sur cet article.

Nous sommes ici dans un tourbillon qui ne nous permet pas un instant de réflexion. Je ne puis pourtant m'empêcher d'en faire quelques-unes à la dérobée, sur les mouvements qu'on se donne pour plaire à la nouvelle Reine. Vingt femmes que je connois à peine, m'accablent de caresses, de louanges, de confidences même, parce que cette

Princeſſe m'honore de ſes bontés. Il m'eût été facile d'être la dupe de ces fauſſes femelles; mais graces aux ſoins qu'elles ſe donnent pour s'entrenuire, je les vois ſans maſque. Je ſens un penchant pour vous dont je ne ſuis pas la maîtreſſe, me diſoit l'une d'elles il y a quelques jours; ainſi je veux en amie vous inſtruire du caractere de mille femmes à qui vous riſqueriez beaucoup d'accorder votre amitié; & tout de ſuite elle entame une hiſtoire où elle a ſoin de me faire ſentir, que celles qu'elle déchire ont tenu des diſcours déſobligeants de moi. J'ai beau lui dire, que je mépriſe ces ſortes de choſes, & que je ne ſuis pas curieuſe des actions d'autrui, rien ne peut arrêter ſa langue, & je crois qu'elle parleroit encore, ſi l'une de celles qu'elle venoit de peindre, n'eût interrompu notre tête à tête. Elles ſe firent mille careſſes, & cette derniere étant reſtée maîtreſſe du champ de bataille, peignit à ſon tour ſon amie, avec un pinceau trempé dans le fiel. Quoiqu'il ne me ſoit point permis d'impoſer ſilence à ces femmes, qui ſont bien au-deſſus de moi, je vous avoue, ma chere Mere, que je me fais une vraie peine d'écouter tant de médiſances; j'ai beau

paroître diſtraite, ennuyée, glacée, ces femmes livrées au plaiſir de déchirer leurs rivales, ne ſoupçonnent pas le chagrin qu'elles me cauſent. Ne pourrois-je pas, ſans manquer à ce que je leur dois, leur dire une fois pour toutes que je ſuis chrétienne, & que la charité ne me permet pas d'écouter ces ſortes de diſcours? Mais ce n'eſt pas ſeulement ſur cet article que mes oreilles ſont à la torture; la pureté des mœurs n'eſt pas mieux traitée dans ce pays, que la charité. Une femme vertueuſe, diſoit il y a quelques jours un vieux libertin, eſt une femme qui, reſpectant les bienſéances, ne s'eſt jamais affichée, mais a ſu ſi bien ménager ſes affaires, que le public n'en ait jamais été informé; ſauvez le ſcandale, vous ſauvez le crime. J'avoue que cela eſt pénible, ajoutoit-il; il faut bien débuter, ſe gêner extrêmement les premieres années qu'on paroît dans le monde, ſe faire une réputation à l'abri de laquelle on puiſſe ſe dédommager dans la ſuite de la contrainte qu'on s'étoit impoſée.

Je n'ai rien à vous mander du Comte: La diſſipation que cauſent les fêtes qui ſe ſuccédent les unes aux autres, les devoirs qu'exige la place qu'il occupe, ne

lui permettent pas de me voir ſouvent ; & quand il peut ſe dérober quelques inſtants, il ſe comporte de maniere à ne me donner aucun ſujet de plainte. J'admire la juſteſſe avec laquelle vous avez prévu ſa marche ; mais je ſuis trop bien inſtruite pour en être la dupe. Je ne puis actuellement achever ma lettre, le Marquis me fait dire qu'il m'amene compagnie......

En vérité, ma chere Mere, il eſt des uſages bien ſinguliers dans ce pays. Vous ne vous douteriez jamais du ſujet pour lequel on m'a fait quitter ma lettre ; c'eſt pour me donner un amant dans les formes, qui, ſous le nom de *Sigisbé*, doit s'attacher à ſuivre mes pas, & me ſervir plus aſſidument qu'un valet de chambre. Cet honnête homme doit porter mes livrées ; me mener au ſpectacle ; avoir ſoin que j'y ſois bien à mon aiſe ; & le Marquis, il n'en eſt pas queſtion. On eſt ſcandaliſé de nous voir enſemble ; nous donnons un mauvais exemple, qu'on eſt bien éloigné de ſuivre à la vérité ; mais on ne ſauroit prendre, dit-on, trop de ſoin, pour empêcher que de pareils travers ne s'introduiſent dans la ſociété, où un mari ne doit ſe trouver avec ſa femme que la nuit. J'ai

d'abord pris tout cela pour badinage, mais l'on m'a dit très-positivement, qu'il n'y avoit point de Dame qui n'eût un *Sigisbé*, & le Marquis voyant mon embarras à faire ce ridicule choix, a eu la bonté de nommer le Comte, pour faire auprès de moi ce beau personnage. Je vous avoue que mon sang s'est glacé dans mes veines à cette proposition; je ne sais si je n'aurois pas fait quelque sottise pour me tirer d'embarras, mais le Comte a eu la générosité de refuser ce poste, sous prétexte qu'il est engagé. Dans le moment qu'il prononçoit ces paroles, il m'a jeté un regard qui m'a trop instruite du motif de son refus, pour qu'il pût rien avoir de choquant pour moi. Le Marquis en se plaignant d'avoir manqué son coup, m'a dit qu'il s'en rapportoit donc à moi pour un choix si important, & qu'il me prioit de présenter un ruban à celui que je choisirois pour mon Chevalier. J'ai détaché le ruban de mon bouquet, & m'étant levée en riant, je l'ai attaché au chapeau du Marquis, en disant que j'étois engagée aussi, & que j'aurois, comme le Comte, le privilege de rester fidelle à mon gré. J'ai soutenu la plaisanterie, & les choses en sont de-

meurées là, parce qu'on s'est attaché à faire la guerre au Comte sur son engagement secret; cela lui a donné lieu d'exposer ses sentiments ave une énergie qui m'a convaincue qu'il est bien éloigné de sa guérison. Que seroit-ce s'il s'étoit prêté à la folie du Marquis, & qu'il m'eût mise dans la nécessité de le voir & de l'entendre à chaque moment. Mais admirez ma situation; je cherche des motifs à son refus, qui diminuent le prix du sacrifice qu'il m'a fait; je ne veux rien lui devoir, & j'ai un vrai dépit d'être forcée de lui savoir gré de ce qu'il vient de faire. Mon Dieu, que j'étois heureuse à Chambery! & que les personnes qui toutes entieres à leurs devoirs ne sont point assujetties à la contrainte que j'éprouve, doivent chérir leur sort!





REPONSE
DE MADAME DU MONTIER
A LA MARQUISE.

POur le coup, ma chere Fille, vous allez trouver ma morale bien relâchée; je décide pour le *Sigisbé*, & peu s'en est fallu que de concert avec votre Epoux, je n'aie nommé le Comte. N'allez pourtant pas me condamner sur l'apparence, & vous imaginer que je vous conseille d'accepter un amant: ces deux animaux sont d'une espece toute différente, & de mémoire d'homme, il n'est point arrivé que le premier soit devenu le favori de la Dame à laquelle il se dévoue: aussi le mari le plus jaloux, voit-il d'un œil tranquille les assiduités du *Sigisbé*, & seroit montré au doigt s'il s'en formalisoit. Le Chevalier de *Matha* n'étoit pas mieux instruit que vous de ces us & coutumes; il se trouva par hazard avec l'Epoux de la Dame dont il portoit les livrées, & cet Epoux ayant commencé

ſon diſcours par ces mots; *puiſque vous êtes l'amant de ma femme*, fut interrompu par le Chevalier, qui jura ſes grands Dieux, que c'étoit une calomnie. Tant pis pour vous, repliqua le mari piqué, il ne me convient pas de vanter ma femme, mais je puis dire ſans vanité, qu'il en eſt peu à la Cour, qui méritent mieux qu'elle les ſoins d'un honnête homme, & que vous pourriez faire un plus mauvais choix. Ho! Monſieur, reprit le Chevalier, ne vous fâchez pas, je ſerai l'amant de votre Epouſe puiſque vous le trouvez bon; il ne ſera pas dit que nous nous brouillons pour cela. Vous êtes dans le cas du Chevalier, ma chere Fille, & comme lui vous devez accepter un *Sigisbé*, & dire au Marquis, *il ne ſera pas dit que nous nous brouillons pour cela.*

Je ſuis un peu plus embarraſſée à décider l'autre cas ſur lequel vous m'avez conſultée. La bienſéance ne vous permet pas d'impoſer ſilence à des perſonnes au deſſus de vous, mais rien n'empêche qu'en leur préſence, vous ne faſſiez tomber adroitement le diſcours ſur la médiſance, & alors vous pouvez, tout à votre aiſe, exprimer l'horreur que vous ayez pour ce vice. Con-

tinuez toujours à laiſſer voir par votre air diſtrait & ennuyé, le peu de plaiſir que vous cauſe le récit des actions d'autrui, & peu à peu l'on entendra ce langage muet. Vous n'avez encore rien vu par rapport à l'hypocriſie qui regne à Turin; la religion eſt un maſque dont on eſſaie de couvrir les actions les plus criminelles. Votre Pere a fait quelque ſéjour en ce pays-là & connoît parfaitement les Piémontois : quelle différence de ces mœurs à celles de vos bons Savoyards : auſſi y a-t-il une vraie antipathie entre ces deux nations, qui ſont ſous une même domination; & les hautes montagnes qui les ſéparent, les éloignent moins que la contrariété des ſentiments. La petite, qui doit être actuellement auprès de vous, m'a écrit de la Novalaiſe; elle me paroît, ne vous déplaiſe, plus courageuſe que vous, & ſe loue beaucoup des attentions de ſon conducteur. Je ne vous recommande point cet enfant; perſuadée qu'elle eſt entre vos mains comme dans les miennes, je ſuis tranquille. Je viens de recevoir une lettre de Nancy, dont vous pourrez faire votre cour à la Reine. Mr. *de la Galiſiere* en a pris poſſeſſion pour le Roi de Pologne; l'égliſe

retentissoit des sanglots du peuple, & le *Te Deum* qui fut chanté en musique fut à peine entendu. Ceux qui ont prêté le serment de fidélité, & qui ne pouvoient eux-mêmes retenir leur larmes, ont pris leur texte sur cette affliction générale, & on dit à la *Galisiere*, que la douleur de ce peuple en perdant ses Princes, étoit un sûr garant de leur attachement pour leurs Maîtres, dont ils donneroient toujours des preuves à S. M. le Roi de Pologne, actuellement Duc de Lorraine & de Bar. Ce Prince est tout propre à les consoler. J'eus l'honneur de le saluer à Meudon dans mon dernier voyage; je n'ai jamais vu d'homme plus populaire. Ses Domestiques le regardent comme leur Pere, & il les traite comme ses enfants, ne dédaignant pas d'entrer dans les plus petits détails sur ce qui les regarde, avec un air de bonté qui lui gagne les cœurs. Si les Grands vouloient s'abaisser à propos, ils se feroient adorer de leurs inférieurs; & le respect qui est fondé sur l'amour, est bien flatteur & bien solide. Vous l'avez éprouvé, ma chere enfant, & vous l'éprouverez chaque jour davantage, si vous continuez à vous souvenir que rien dans la réalité

ne vous diſtingue de vos inférieurs : ils ſont hommes comme vous, & peuvent accorder extérieurement quelque choſe à votre rang ; mais ils ſavent s'en dédommager & vous remettre à votre place naturelle, ſi vous ne faites vos efforts pour les ſurpaſſer en vertus ; ſurtout en humanité & en humilité. Votre ſœur, avant ſon départ, a reçu ſur ce ſujet une excellente leçon : la petite perſonne eſt haute, & ſe donna des airs vis-à-vis quelques-unes de ſes compagnes ; l'une d'elles lui dit avec aigreur, vous avez raiſon, Mademoiſelle, de vous en faire à croire, nous ſerons toujours vos très-humbles ſervantes ; car le moyen d'imaginer qu'il ſe caſſe des chaiſes de poſte pour faire entrer des Marquis dans notre famille. Je fus charmée de cette aventure, & fis un préſent à celle qui avoit ſi bien humilié l'orgueil de la petite. Le lendemain ſon Pere vint me demander excuſe de ſa groſſiéreté & m'amena cet enfant qui n'a que douze ans, & qui me dit en pleurant qu'elle étoit bien fâchée d'avoir mal parlé. Elle ajouta avec une effuſion de cœur qui me charma, ce n'eſt pas que je ſois fâchée de voir la Marquiſe une grande

Dame ; elle ſeroit devenue Reine que j'en ſerois contente, car elle eſt bien bonne, & n'a jamais été fiere. La nature s'exprimoit dans cette pauvre enfant ; ſi elle eût été plus raiſonnable, elle n'auroit eu garde de tenir ce diſcours ; mais aſſurément elle auroit penſé ce qu'elle a dit. Adieu, ma chere, ne dites rien de ceci à votre Sœur, elle ſe tiendroit ſur ſes gardes, & je ſouhaite que vous la voyez *innaturalibus*.



LETTRE

*DE LA MARQUISE DE****

A MADAME DU MONTIER.

MA CHERE MERE,

JE ſuis toute glorieuſe de me trouver en quelque conformité avec le célebre *Voiture*. Mon Pere me demande la deſcription de Turin ; on l'avoit chargé de celle du Valentin, & il ne put jamais décider ſi la Cour devoit aller avant le Perron, ou le Perron avant la Cour. Je ſuis préciſément dans le

même cas ; & l'on me permettra de m'en tirer à peu près comme lui ; point de détail, & que mon pere ſe contente que je lui rappelle en général, qu'on voit ici preſque autant de palais que de maiſons ; que les Egliſes y ſont ſuperbes ; qu'elles ſervent de théatre aux Dames pour étaler leur parure, de lieux de rendez-vous aux amants, & de retraite aux aſſaſſins. Ce que je vous écris eſt exactement vrai. J'accompagnai la Reine aux Carmélites il y a deux jours, & je vis ſur les marches de leur Egliſe une eſpece de tente, d'où ſortit un ſpectre couvert de haillons, qui vint ſe jeter aux pieds de la Reine. Cette Princeſſe, quoiqu'elle eût été prévenue, fut ſaiſie de frayeur ; jugez de la mienne à la vue de cet homme, qui porte ſes crimes écrits ſur ſon viſage, ſi je puis me ſervir de ce terme. Le métier de cet honnête homme eſt d'aſſaſſiner ceux dont on a envie de ſe défaire ; & comme cette envie prend aſſez naturellement aux Piémontois qui croient avoir ſujet de ſe plaindre de quelqu'un, ce miſérable ne manque pas d'occupation. On aſſure qu'il ne fait pas difficulté de quitter ſon aſyle pour prêter ſon miniſtere à ceux

qui l'exigent, & c'eſt celui qui eſt le le plus accrédité dans la ville pour ces ſortes de crimes. La Reine eut horreur de ce monſtre, & me dit qu'elle croiroit faire un crime en s'intéreſſant pour lui. Eſt-il poſſible que la religion puiſſe ſervir de prétexte à l'impunité d'un tel homme, & qu'à ſon ombre, il puiſſe continuer à vivre dans le crime ? On m'en fait un ici de mes ſentiments ſur cet article, & j'ai ſcandaliſé une vieille Dame Piémontoiſe, qui ſouffriroit plus aiſément de voir attaquer nos myſteres les plus ſacrés, que la franchiſe des Autels. J'avois dit qu'il falloit arracher ce miſérable de l'aſyle qu'il profane : elle me demanda ſi j'aurois la force de le livrer à la juſtice, en cas qu'il fût en mon pouvoir de le faire : j'aurois cru pouvoir répondre oui ſans difficulté ; cependant lorſque je me repréſentai ce malheureux en ma diſpoſition, il me ſembla que mon horreur pour lui diminuoit, pour faire place à la compaſſion. Je ne ſerois pas fâchée qu'il fût puni, mais j'aurois beaucoup de répugnance à le livrer moi-même au châtiment qu'il mérite. Expliquez-moi, s'il vous plaît, ma chere Mere, d'où naiſſent en moi ces ſentiments contra-

dictoires, qui se trouverent ceux de toute la compagnie à qui je les communiquai. Le premier blesse-t-il l'humanité? Le second est-il une foiblesse & est-il contraire à la justice?

Mais je me suis arrêtée trop longtemps sur un sujet si désagréable, & je dois vous rendre compte d'un concert dont nous fûmes régalés dans cette église. La musique me parut excellente & fut exécutée par les plus belles voix du monde; mais le lieu me parut peu propre à un tel divertissement, qui occasionna bien des irrévérences. La maison du Seigneur doit être une maison de priere, & l'on y applaudissoit tout haut, & d'une façon bruyante à la beauté du spectacle, & à la mélodie des voix, sans qu'aucun de ceux qui étoient présents, parût se douter qu'ils ne devoient être rassemblés dans ce lieu que pour adorer l'Etre Suprême. Je m'efforçai vainement de le faire, on me montroit au doigt, & l'on affectoit de me parler à chaque instant: heureusement pour moi le Comte se mit de la partie, & comme il est celui de tous les hommes que je crains le moins de mortifier, je lui dis de maniere à être entendue, que je venois à l'église

pour prier Dieu, & qu'ainſi je le priois de me laiſſer tranquille. Le Marquis n'a pu s'empêcher de rougir en m'entendant parler ainſi : il m'a dit au retour de la fête, que je paſſerois pour ridicule ; mais enfin je l'ai fait convenir que j'avois raiſon. Le ſoir du même jour, la Baronne de R..... a voulu badiner de ce qu'elle appelle bigoterie : la Reine, qui pour de bonnes raiſons ne l'aime point, a ſaiſi cette occaſion de la mortifier, en applaudiſſant à ma conduite. Vous ne ſauriez croire quel effet cela a produit, rien n'étoit aujourd'hui plus édifiant que nos Dames à l'égliſe, & la Reine n'a pu s'empêcher de plaiſanter avec moi de la métamorphoſe.

La petite a eu l'honneur de ſaluer la Reine ce matin : cette Princeſſe lui a fait beaucoup d'amitiés, & a voulu la préſenter au Roi. Je vous avoue que j'ai été ſurpriſe du ſang froid que cet enfant a conſervé dans cette occaſion : la Cour ſemble être ſon pays natal, & elle n'a rien de cet air emprunté dont je n'ai pu me défaire tout-à-fait. Du reſte elle ſe comporte fort bien, mais je ne puis m'empêcher de trembler pour elle : elle aime le monde, elle paroît faite pour lui plaire ; que de dangers !

Je

Je mets tout en usage pour gagner sa confiance ; & je crois que j'y réussis ; mais cela ne m'empêche pas de l'étudier beaucoup, pour la mettre hors d'état de me tromper, si elle vouloit l'entreprendre. Mon Epoux l'aime au-delà de tout ce que je puis vous exprimer, & lui répete un peu trop souvent, ce me semble, qu'il veut faire sa fortune. La pauvre enfant n'a pas besoin, je crois, qu'on lui fasse naître ces idées, & elle se comporte ici comme comptant s'y fixer. Je devine ses dispositions ; car je le répete : je n'ai point à me plaindre de sa conduite, mais le naturel perce aisément à son âge. Nous devons aller aujourd'hui à la Comédie françoise pour la premiere fois ; l'on joue une tragédie qu'on dit être fort touchante. Mon Epoux se fait une fête de nous examiner, & m'assure que je ne pourrai retenir mes larmes ; j'ai peine à croire que l'illusion du Spectacle puisse opérer jusqu'à ce point. . . . . . .



REPONSE

A LA PRECEDENTE.

VOus avez raiſon, ma chere fille, d'être ſcandaliſée de l'étrange abus qui regne en Italie, au ſujet de la franchiſe des Autels; & n'en déplaiſe à votre Dame Piémontoiſe, ſi cela dépendoit de moi, il n'y auroit point de retraite qui pût dérober à la juſtice un monſtre tel que celui que vous me dépeignez dans votre lettre. Il faut un miracle pour convertir un tel homme, &, comme vous l'avez remarqué, on ne peut, en lui conſervant la vie, que lui donner occaſion de multiplier ſes crimes; ajoutez qu'on devient en quelque façon complice de tous les maux qu'il continue de faire. Cependant, malgré toutes ces raiſons, je ne ſais ſi je pourrois réſiſter à la tentation de ſauver un criminel, ſi ſon ſort étoit entre mes mains. L'humanité ſe révolte, lorſqu'on ſe repréſente l'état affreux d'un miſérable prêt à recevoir le châtiment de ſon crime; & l'on eſpere toujours pour

lui quelque heureux retour à la vertu. Je suis pourtant persuadée que c'est une foiblesse ; mais comme c'est la mienne, & celle de tous les honnêtes gens, il faut que j'essaie de la justifier par un exemple.

Je me trouvai l'année passée à la campagne, avec un bon Religieux qui a plus de quatre-vingts ans ; & voici ce qu'il me raconta.

Il fut mandé, il y a quarante ans, pour disposer à la mort un voleur de grand chemin. On l'enferma avec le patient dans une petite chapelle ; & pendant qu'il faisoit tous ses efforts pour l'exciter au repentir de son crime, il s'apperçut que cet homme étoit distrait, & l'écoutoit à peine. Mon cher ami, lui dit-il, pensez-vous que dans quelques heures il faudra paroître devant Dieu ; & qui peut vous distraire d'une affaire pour vous de si grande importance ? Vous avez raison, mon Pere, lui dit le patient, mais je ne puis m'ôter de l'esprit, qu'il ne tiendroit qu'à vous de me sauver la vie ; & une telle pensée est bien capable de me donner des distractions. Comment m'y prendrois-je pour vous sauver la vie, répondit le Religieux, & quand cela seroit en

mon pouvoir, pourrois-je hazarder de le faire, & de vous donner par-là occasion d'accumuler vos crimes? S'il n'y a que cela qui vous arrête, répondit le patient, vous pouvez compter sur ma parole; j'ai vu le supplice de trop près pour m'y exposer de nouveau. Le Religieux fit ce que nous eussions fait vous & moi en pareille occasion, il se laissa attendrir, & il ne fut plus question que de savoir comment il faudroit s'y prendre. La chapelle où ils étoient n'étoit éclairée que par une fenêtre, qui étoit proche du toit & élevée de plus de quinze pieds. Vous n'avez, dit le criminel, qu'à mettre votre chaise sur l'autel que nous pouvons transporter au pied du mur, vous monterez sur la chaise, & moi sur vos épaules, d'où je pourrai gagner le toit. Le Religieux se prêta à cette manœuvre, & resta ensuite tranquillement sur la chaise, après avoir remis à sa place l'autel qui étoit portatif. Au bout de trois heures, le bourreau qui s'impatientoit frappa à la porte, & demanda au Religieux ce qu'étoit devenu le criminel. Il faut que ce soit un Ange, répondit froidement le Religieux, car, foi de Prêtre, il est sorti par cette fenêtre. Le bourreau qui

perdoit à ce compte, après avoir demandé au Religieux s'il se moquoit de lui, courut avertir les Juges. Ils se transporterent à la chapelle, où notre homme assis, leur montrant la fenêtre, les assura en conscience que le patient s'étoit envolé par-là, & que peu s'en étoit fallu, qu'il ne se recommandât à lui, le prenant pour un Ange; qu'au surplus, si c'étoit un criminel, ce qu'il ne comprenoit pas après ce qu'il lui avoit vu faire, il n'étoit pas fait pour en être le gardien. Les Magistrats ne purent conserver leur gravité vis-à-vis du sang froid de ce bon homme, & ayant souhaité un bon voyage au patient, se retirerent. Vingt ans après, ce Religieux passant par les Ardennes, se trouva égaré dans le temps que le jour finissoit; une façon de paysan l'ayant examiné fort attentivement, lui demanda où il vouloit aller, & l'assura que la route qu'il alloit prendre étoit fort dangereuse; il ajouta que s'il vouloit le suivre, il le meneroit dans une ferme qui n'étoit pas fort éloignée, où il pourroit passer tranquillement la nuit. Le Religieux se trouva fort embarrassé. La curiosité avec laquelle cet homme l'avoit regardé lui donnoit des

ſoupçons ; mais conſidérant que s'il avoit quelque mauvais deſſein, il ne lui ſeroit pas poſſible d'échapper de ſes mains, il le ſuivit en tremblant. Sa peur ne fut pas de longue durée, il apperçut la ferme dont le payſan lui avoit parlé, & cet homme qui en étoit le maître, dit, en entrant, à ſa femme, de tuer un chapon avec les meilleurs poulets de la baſſe-cour, & de bien régaler ſon hôte. Pendant qu'on préparoit le ſouper, le payſan rentra ſuivi de huit enfants, à qui il dit : mes enfants, remerciez ce bon Religieux, ſans lui vous ne ſeriez pas au monde, ni moi non plus, il m'a ſauvé la vie. Le Religieux ſe rappella alors les traits de cet homme, & reconnut le voleur duquel il avoit favoriſé l'évaſion. Il fut accablé des careſſes & des actions de graces de la famille ; & lorſqu'il fut ſeul avec cet homme, il lui demanda par quel hazard il ſe trouvoit ſi bien établi. Je vous ai tenu parole, lui dit le voleur, &, déterminé à vivre en honnête homme, je vins en demandant l'aumône juſqu'à ce lieu, qui eſt celui de ma naiſſance ; j'entrai au ſervice du maître de cette ferme, & ayant gagné les bonnes graces de mon

maître par ma fidélité & mon attachement, il me fit épouser sa fille qui étoit unique. Dieu a béni les efforts que j'ai faits pour être homme de bien: j'ai amassé quelque chose; vous pouvez disposer de moi & de tout ce qui m'appartient, & je mourrai content à présent que je vous ai vu, & que je puis vous prouver ma reconnoissance. Le Religieux lui dit, qu'il étoit trop payé du service qu'il lui avoit rendu, puisqu'il faisoit un si bon usage de la vie qu'il lui avoit conservée. Il ne voulut rien accepter de ce qu'on lui offroit; mais il ne put jamais refuser au paysan de rester quelques jours chez lui, où il fut traité comme un Prince: ensuite ce bon homme le força de se servir au moins d'un de ses chevaux pour achever sa route, & ne voulut point le quitter qu'il ne fût sorti des chemins dangereux qui sont en grand nombre dans ces quartiers.

Voilà, ma chere fille, un exemple propre à justifier notre foiblesse; mais on pourroit en citer vingt autres qui prouvent que le Gibet perd rarement sa proie, & qu'il est fort rare que ces sortes de gens se corrigent.

J'ai fait souvent la même réflexion

que vous, au sujet des fêtes qui se donnent dans les églises. Rien n'est plus propre à élever le cœur à Dieu, que la musique; mais tel est le sort des meilleurs usages qui ont quelques rapports aux plaisirs des sens, on oublie la fin pour laquelle ils ont été institués, & on s'y arrête pour le seul plaisir d'en jouir. Au reste, je ne saurois blâmer votre conduite en cette occasion; vous êtes chrétienne, & vous ne devez jamais rougir de le paroître aux yeux des mondains.

Je ne suis point surprise de ce que vous me mandez de votre sœur: elle a le cœur haut, & a toujours pensé qu'elle pouvoit prétendre à tout depuis votre mariage; mais d'ailleurs elle a un assez bon caractère, & j'espere que vous pourrez même tirer parti de ce défaut, qu'on appelle dans le monde grandeur d'ame, & qui n'est réellement qu'un vrai orgueil. Je me serois bien gardée de l'exposer de mon propre mouvement aux dangers du grand monde, mais ma grande dévotion est l'abandon à la providence; je croirois faire un crime de m'opposer à ses dispositions, & je vous répete qu'elle nous donne les graces de l'état auquel

elle nous destine. Je respecte donc ses ordres ; c'est elle qui a disposé le cœur de votre époux en faveur de cet enfant ; ne nous mêlons point de ce qu'il voudra faire en sa faveur, & attachons-nous seulement à la prémunir contre les dangers de l'état où Dieu l'appelle. Tel fait son salut à la Cour, qui se seroit perdu dans la solitude d'un cloître, s'il s'y fût confiné sans vocation.

Vous présumez trop de votre philosophie, lorsque vous vous promettez de résister à l'attendrissement que produit la représentation d'une bonne tragédie ; j'ai ri plusieurs fois de ma sottise, mais tout en riant je pleurois d'aussi bon cœur qu'un autre. Votre histoire sera la mienne ; vous pleurerez, ma chere fille, sauf à rire de votre foiblesse à votre retour. J'ai pensé plusieurs fois à l'usage qu'on pourroit faire du théatre pour la correction des mœurs, & certainement, il pourroit devenir un ressort puissant pour nous porter à la vertu ; mais malheureusement les Auteurs semblent avoir oublié cette belle fin du poëme Dramatique. Je ne veux pas vous en dire davantage sur cet article, de peur de vous prévenir, & je veux avoir votre sentiment avant de vous exposer le mien.

LETTRE

DE LA MARQUISE DE***

À MADAME DU MONTIER.

MA CHERE MERE,

VOus me pardonnerez sans doute mon silence, lorsque vous saurez l'étrange accident qui l'a occasionné.

Le jour que je devois aller à la comédie, je me trouvai fort incommodée ; & l'on craignoit même que je ne me fusse blessée. Le Médecin me défendit de sortir ; & comme le Marquis s'étoit engagé à conduire dans notre loge la Baronne de R***, il fut contraint de me laisser seule, & pria le Comte de me tenir compagnie. Celui-ci, après m'avoir regardé de façon à me faire sentir le prix du sacrifice qu'il m'alloit faire, a dit au Marquis qu'il croyoit que j'avois besoin de repos, & qu'il feroit mieux de me laisser en liberté d'en prendre. J'ai fort insisté pour que mon époux suivît ce conseil, & je

Comte l'a accompagné au ſpectacle. J'avois été couchée tout le jour, & me ſentant beaucoup mieux, je me ſuis levée ſur les onze heures du ſoir, * me faiſant un plaiſir de ſurprendre le Marquis à ſon retour. Madame de R*** étoit engagée après la comédie, ainſi je ſavois qu'il devoit revenir auſſi-tôt qu'elle ſeroit finie. Le Comte qui devoit auſſi ſouper avec Madame de R*** trouva le ſecret de ſe débarraſſer de cette partie, ſous prétexte de tenir compagnie à mon époux. Ils ſortirent après la grande piece, parce que le Marquis étoit inquiet. Les domeſtiques qui ne les attendoient pas ſitôt, ne ſe trouverent point à la porte, enſorte qu'ils revinrent ſeuls. A cent pas de notre hôtel ils furent attaqués par ſept hommes maſqués, qu'ils prirent d'abord pour des voleurs; mais l'un d'eux ayant crié au Comte qu'il pouvoit ſe retirer, & qu'on n'en vouloit qu'au Marquis, ils connurent que c'étoient des aſſaſſins. Je ne puis, ma chere Mere, m'empêcher de rendre juſtice au Comte. Loin de penſer à ſa sûreté dans un combat ſi inégal, il ne parut ſonger qu'au

* *La comédie ne commence à Turin qu'à la fin du jour, ce qui fait qu'elle finit fort tard.*

ſalut du Marquis ; ce qu'il fit d'autant plus efficacement, que les aſſaſſins ſembloient craindre de le bleſſer. Mon époux d'un autre côté étoit réſolu de vendre chérement ſa vie. L'endroit étoit écarté, & ils ne devoient pas eſpérer du ſecours : enſorte qu'ils ſe battirent en déſeſpérés, & ils mirent à terre trois de leurs aſſaſſins ; les autres, ou bleſſés ou intimidés, prirent la fuite. Le Comte & mon époux étant arrivés à l'hôtel, envoyerent des domeſtiques pour faire enlever les corps ; & le Marquis ayant appris que j'étois levée, défendit qu'on me parlât de cette aventure, & monta avec ſon ami à mon appartement. Je trouvai mon époux changé, & je craignis de lui avoir déplu en me levant. Il me raſſura ; mais il me pria inſtamment de me recoucher, en diſant qu'ils ſouperoient auprès de mon lit. Il ſe préparoit à ſortir de ma chambre avec ſon ami, pour me laiſſer la liberté de me déshabiller, & il comptoit employer ce temps à prendre les meſures convenables ſur les ſuites de leur accident. J'étois dans un fauteuil, & je me levai comme ils ſortoient. Ma tabatiere tomba, le Comte s'approcha précipitamment pour

me la donner, & dans l'instant qu'il me la présente, il chancelle & tombe à mes pieds. Je n'avois qu'une de mes femmes dans ma chambre, elle courut au Comte aussi-bien que le Marquis, qui déboutonna l'habit de son ami, pour lui donner de l'air: jugez de ma frayeur; la chemise du Comte étoit toute sanglante. Il avoit été blessé, &, dans la chaleur du combat, il n'avoit point senti sa blessure. La redingote dont il étoit enveloppé, parce qu'il faisoit froid, nous avoit empêché d'appercevoir qu'il perdoit son sang; &, comme il nous le dit ensuite, il attribuoit sa foiblesse à l'émotion que lui avoit causé le combat. Mon époux, à l'aide de cette femme de chambre, porta le Comte sur mon lit, & me dit de ne me point effrayer, parce qu'il savoit la cause de cet accident. J'avois manqué casser ma sonnette à force de sonner; tous les domestiques accoururent. On coucha le Comte dans mon lit, sans que la connoissance lui revînt; mais un Chirurgien qui arriva bientôt, ayant visité sa blessure, nous assura qu'elle ne pouvoit être dangereuse. Mon époux alors fut obligé de m'avouer ce qui lui étoit arrivé: mais il me ca-

des drogues propres à chasser le venin, qui lui causerent des douleurs incroyables. Je ne pus fermer l'œil, & je ne commençai à être tranquille que lorsqu'on leva le premier appareil : alors les Chirurgiens répondirent de la vie du malade, & mon époux fut en état de s'informer de la situation des trois assassins qui étoient demeurés sur le carreau. Ces misérables avoient été transportés à l'hôtel, mais comme ils étoient sans vie, on ne put tirer aucune lumiere sur une aventure si fâcheuse. Je n'ai pu jusqu'au moment que je vous écris, me procurer un instant de tranquillité ; le Marquis a des ennemis, & il sera difficile qu'il échappe long-temps à leur trahison. Si j'en étois crue, nous abandonnerions tout à l'heure une ville qui a pensé nous devenir si funeste ; j'ai laissé entrevoir mes desirs au Marquis ; mais il se moque de mes craintes, & prétend, avant qu'il soit peu, découvrir ceux qui ont mis en œuvre ses assassins. Adieu, ma chere Mere, priez le Seigneur qu'il proportionne ma force aux coups que la providence me destine.

P. S. J'oubliois de vous marquer,

que le Marquis a été enchanté du bon cœur de la petite. Il lui raconta lui-même son accident, & quand elle sut qu'il devoit la vie à la valeur du Comte, elle se leva avec transport, & fut baiser les mains du malade. Ce premier mouvement nous a fait à tous un fort grand plaisir, & mon époux sur-tout, dit qu'il ne l'oubliera de sa vie. Elle veut elle-même être la garde du Comte, & ne le quitte qu'au moment où la bienséance l'ordonne.







REPONSE

A LA PRECEDENTE.

MA CHERE ENFANT,

J'Ai frémi à la lecture de votre lettre, & , ſans chercher à vous alarmer ſur les ſuites de l'aſſaſſinat qui a penſé vous ravir votre époux, je vous exhorte à ne négliger aucune des précautions que la prudence vous dictera pour l'avenir. Il eſt hors de doute que le Marquis a des ennemis, & ils pourroient bien prendre des meſures plus sûres pour ſe défaire de lui ; le poiſon par exemple. Que votre époux pouſſe la circonſpection ſur ce point, auſſi loin qu'elle peut aller ; qu'il ne mange que dans des maiſons sûres, & que dans les lieux publics il ne prenne aucun rafraîchiſſement. Mais, ma chere, après avoir fait tout ce qui dépendra de vous, jettez-vous entre les bras de la providence : elle vous a ménagé un ſecours inespéré dans la perſonne du Comte, qui naturelle-

ment ne devoit pas accompagner votre époux, le soir qu'il fut attaqué. Cette circonstance me rassure. Dieu veille à la conduite du Marquis, quel mortel seroit assez puissant pour lui nuire ? Je ne saurois vous blâmer d'avoir laissé voir au Comte toute votre reconnoissance; je vous exhorte même à continuer de la lui témoigner : il n'en peut tirer que des conséquences désespérantes pour son amour, puisque votre gratitude est fondée sur celui que vous avez pour votre époux. C'est peut-être le seul moyen d'étouffer la passion de ce pauvre Comte, que je plains & que j'aime actuellement de tout mon cœur. Votre Pere écrit au Marquis pour le féliciter d'avoir échappé à ce danger; il y a quelques lignes de ma main, & je vous prie de lui réitérer de ma part, la priere que je lui fais de ne rien négliger pour sa conservation.

REPONSE
*DE LA MARQUISE DE ****
A MADAME DU MONTIER.

MA CHERE MERE,

NOus n'avons plus qu'à rendre graces à Dieu, & je me hâte de vous écrire, pour vous tirer de l'inquiétude où vous devez être. Le lendemain du jour que je reçus votre lettre, un Eccléſiaſtique vint demander à parler à mon époux; & l'ayant tiré en particulier, le pria de le ſuivre chez un homme qui ſe mouroit, & qui avoit quelque choſe d'important à lui dire. Mon époux m'ayant fait part de ce qui ſe paſſoit, auſſi-bien qu'au Comte, nous fûmes tous d'avis qu'il ſuivît cet Eccléſiaſtique, que nous connoiſſions pour un fort honnête homme. Nous commencions pourtant à nous inquiéter, car le Marquis fut près de deux heures abſent. Il me parut fort changé lorſqu'il rentra, & voici ce

qu'il nous raconta à ſon retour. Le malade chez lequel on l'avoit conduit, n'avoit plus que quelques heures à vivre ; mais malgré le changement qu'une mort prochaine avoit fait ſur ſon viſage, mon époux ne l'eut pas plutôt enviſagé, qu'il le reconnut. Ce garçon avoit été quelques années chez le Comte, & ſervoit actuellement Madame D... C'étoit une veuve riche & belle ; le Marquis l'avoit aimée pendant pluſieurs années, & ils avoient vécu enſemble dans la plus étroite familiarité, du vivant même de ſon époux, qui étoit mort dans le temps où le Marquis étoit abſent. Cette Dame qui n'avoit jamais douté qu'il ne l'épouſât ſi elle ſe trouvoit libre, ſe hâta de lui apprendre ſon veuvage ; & le Marquis trouva ſa lettre à Chambery quelques jours après notre mariage. Déterminé à m'être fidele, il fit une réponſe qui en apprenant à cette Dame qu'il avoit diſpoſé de ſon cœur comme de ſa main, la jeta dans le déſeſpoir. Elle ſe flatta pourtant que le Marquis ne la reverroit pas impunément. Elle étoit d'un rang qui exigeoit des ménagements, & mon époux n'auroit pu rompre avec elle absolument, ſans

nuire à sa réputation. Il continua donc à la voir quelquefois : mais quoiqu'il évitât avec soin de se trouver seul avec elle, elle sut en faire naître les occasions. Elle employa tour-à-tour les larmes, les prieres & les reproches; & convaincue qu'elle avoit perdu le Marquis sans retour, son amour méprisé se changea en fureur, & elle résolut de se venger. Son valet de chambre fut choisi pour exécuter l'attentat qu'elle méditoit; & quoique ce misérable ne fût pas novice dans ces sortes de crimes, il ne pût se résoudre à tremper ses mains dans le sang du Comte qu'il avoit servi, & dont il n'avoit jamais eu sujet de se plaindre. Ce fut lui qui cria au Comte de se retirer, & qui ordonna aux scélérats qui l'accompagnoient de ménager son ancien maître. Ce fut sans doute ce qui sauva la vie au Marquis, à qui ce malheureux qui venoit de se réconcilier avec Dieu, demanda mille pardons du crime dont il s'étoit rendu coupable à son égard; & en lui nommant son ennemie, il l'avertit de se précautionner contre sa rage, puisqu'elle avoit juré sa perte. Mon époux consola ce pauvre moribond, qui pa-

roiſſoit pénétré de regret ; & lui ayant juré qu'il ne feroit jamais un mauvais uſage de ce qu'il venoit de lui dire, il le pria de ſouffrir qu'on le mît par écrit ; à quoi le malade conſentit. Il ſigna ſa dépoſition, auſſi-bien que l'Eccléſiaſtique qui étoit préſent, & le Marquis revint au logis muni de cette piece. Son deſſein étoit d'obliger ſon ennemie à la ſigner auſſi, en la menaçant d'informer le Roi de ſon crime, ſi elle le refuſoit. Il ſe perſuadoit avec raiſon, qu'elle n'oſeroit à l'avenir rien entreprendre contre ſa perſonne, ſachant bien qu'on la rendroit reſponſable de ce qui pourroit arriver. Pendant qu'il nous expliquoit ſes intentions, il reçut un billet de cette malheureuſe. Elle avoit appris la viſite qu'il avoit rendu à ſon complice ; & n'eſpérant pas que le Marquis fût aſſez généreux pour lui pardonner, elle s'étoit livrée au déſeſpoir. Son billet finiſſoit par ces mots : *Je vous ai dérobé votre victime, & le poiſon que je prends en ce moment, me mettra en peu d'heures hors d'état de redouter votre vengeance.* Je frémis en liſant ces lignes, &, touchée de compaſſion pour l'ame de cette miſérable, je conjurai le Marquis de me permet-

tre de voler à ſon ſecours. Il ne s'oppoſa point à ma réſolution; mais craignant pour moi la fureur d'une rivale, il voulut m'accompagner. Nous trouvâmes cette femme couchée ſur un lit de repos, les yeux égarés, & le déſeſpoir peint ſur ſon viſage. Elle fit un grand cri lorſqu'elle m'apperçut. Venez-vous, me dit-elle, inſulter aux derniers moments d'une malheureuſe, dont vous avez cauſé la perte? eh bien, Madame, contemplez votre ouvrage, & vivez tranquille avec un ingrat dont les jours n'euſſent jamais été en sûreté, ſi je n'euſſe terminé les miens. Ha! ma chere mere, qui pourroit vous exprimer les combats que j'éprouvai dans cet inſtant! Ma pitié fit place à l'indignation, & je fus tentée d'abandonner cette furie à ſon mauvais ſort; mais Dieu me donna dans ce moment une force dont je ſuis ſurpriſe. Je m'aſſis auprès de cette femme, & lui ayant pris les mains que je ſerrai dans les miennes: non, Madame, lui dis-je, ce n'eſt point une rivale qui vient inſulter à votre état; c'eſt une amie qui vient vous conjurer d'avoir pitié de votre ame; c'eſt le Marquis, qui, oubliant vos fureurs,
vient

vient vous assurer du plus profond secret sur ce qui s'est passé. Les moments sont précieux; songez à conserver vos jours, & à reparer par une conduite digne de vous, les désordres qu'une passion malheureuse vous a fait commettre. Cette femme s'étant mise sur son séant: & joignant les mains, me dit, quoi, Madame, c'est vous qui vous intéressez à ma vie? Je connois actuellement toute l'horreur de mon crime; laissez moi mourir pour l'expier. Puis se tournant vers mon époux; je ne connoissois pas ma rivale, lui dit-elle, lorsque j'ai prétendu lui ravir votre cœur; vivez pour elle, & pardonnez-moi; mon repentir égale ma faute. Je l'interrompis. Depuis votre lettre je m'étois précautionnée de toutes sortes de contrepoisons, & je les avois sur moi: je la pressai de prendre celui qui lui étoit convenable; elle s'y détermina. Le secours fut assez prompt pour lui rendre la vie, mais elle a souffert pendant deux jours des douleurs inexplicables. Je ne l'ai abandonnée que pendant le temps où elle a été entre les mains d'un Ecclésiastique qu'elle avoit appellé, & qui paroissoit fort édifié de son repentir. Il n'est

pas en mon pouvoir de vous exprimer sa reconnoissance à mon égard. Hier je fus à mon ordinaire passer l'après dînée avec elle ; elle me parut rêveuse, & me pria de la laisser seule, en m'assurant que je n'avois plus rien à craindre de ses fureurs. Ce matin j'ai reçu une lettre, dont les caracteres effacés par ses larmes sont à peine visibles. Elle y déplore ses égarements dans des termes capables d'attendrir les cœurs les plus barbares. Si le sage Ecclésiastique qui la guide n'eût modéré les effets de son repentir, elle auroit publié ses crimes, & se seroit exposée aux châtiments qu'ils méritent. Elle est partie pour les expier dans une retraite austere. Le plus grand sacrifice, dit-elle, qu'elle fait au Seigneur, est de s'éloigner de moi ; mais elle ajoute qu'elle n'est pas digne de jouir de ma vue, & qu'elle sent trop combien la sienne doit m'inspirer d'horreur. Enfin, ma chere Mere, cette pauvre femme nous a laissés pénétrés de la plus vive compassion à son égard. Quelles réflexions cette aventure m'a-t-elle donné occasion de faire ! Cette femme n'étoit point née cruelle ; son cœur n'étoit que tendre ; & pour s'être livrée à son pen-

chant, elle eſt tombée dans un abyme, d'où elle ne pouvoit ſortir ſans un miracle de la miſéricorde divine. J'aurois mille choſes à vous dire ſur cet article, mais cette lettre eſt déjà trop longue, & il faut vous dire un mot du Comte, dont la ſanté eſt preſque entiérement rétablie, & qui ſeroit retourné chez lui ſi mon époux le lui avoit permis; il l'en a preſſé pluſieurs fois: mais je ſens qu'il n'eſt pas fâché d'être violenté ſur cet article. Que ne me laiſſe-t-il la liberté de l'eſtimer tout à mon aiſe; mais, ma chere Mere, il ne m'eſt pas poſſible de m'y méprendre; ſa paſſion perce à travers la violence qu'il ſe fait pour me la cacher. Je le plains ſincérement; & quoiqu'il m'ait donné des preuves non équivoques de ſon attachement pour mon époux, je vous avoue, que je ne puis ſans quelque crainte, voir les progrès d'une paſſion ſi dangereuſe. Elle avoit changé les inclinations de la Dame dont je viens de vous parler; ne pourroit-elle point à la fin altérer la probité de ce pauvre Comte? mon Dieu! détournez les malheurs que je crains peut-être ſans fondement. Qu'eſt-ce donc que le bonheur en ce monde?

Tout paroît ſeconder mes deſirs : j'excite l'envie des femmes avec leſquelles je vis ; elles citent mon ſort comme un modele de celui qu'elles ſouhaitent pour elles-mêmes. Que ne pénétrent-elles dans mon cœur ? que ne peuvent-elles voir les inquiétudes dont il eſt déchiré ? A toutes ces inquiétudes il s'en joint une autre, que je vous tairois volontiers, ſi je croyois le pouvoir. La petite eſt méconnoiſſable ; depuis l'accident arrivé à mon époux, elle a perdu ſa gaieté ; rêveuſe, inquiete, je la careſſe & la queſtionne en vain ; elle rejette ſa ſituation ſur le danger de ſon frere, qu'elle a toujours, dit-elle, devant les yeux ; mais ſans connoître la cauſe de ce changement, ſans la ſoupçonner même, je conçois qu'elle n'eſt pas ſincere. Je penſerois volontiers qu'elle a quelque inclination ; mais depuis le temps où elle a changé de caractere, pour ainſi dire, nous ne voyons perſonne. Le Marquis étant obligé ſouvent de faire ſa cour, nous avons été des heures entieres dans la chambre du Comte, ſans dire un mot. Il me regarde & ſoupire : je baiſſe les yeux & je gémis ſur ſa ſituation. Ma ſœur qui paroît

toute occupée de ſon ouvrage, nous examine pourtant curieuſement, & ſoupire à ſon tour. Peut-être démêlerai-je enfin la cauſe de ſa triſteſſe, ſur laquelle je vous prie de me dire votre ſentiment.

Je ſuis, &c.



REPONSE

DE MADAME DU MONTIER.

JE vous l'avois bien dit, ma chere Enfant, Dieu veille ſur les jours du Marquis, & vous devez vous abandonner ſans réſerve aux ſoins de ce Pere vigilant & tendre. J'ai frémi à l'endroit de votre lettre, où vous m'avez peint le combat que vous avez été obligée de ſoutenir contre la nature, au ſujet de votre ennemie. Dieu a béni la violence que vous vous êtes faite; & c'eſt une grande conſolation pour vous de penſer que vous êtes l'inſtrument dont Dieu s'eſt voulu ſervir, pour la faire rentrer en elle-même. Je crois comme vous que cette femme

avoit l'ame plus foible que méchante. Mais ne vous y trompez pas, ma chere Enfant; cette molesse d'ame, si je puis m'exprimer ainsi, est la plus mauvaise de toutes les dispositions. Je ne me suis jamais effrayée des passions d'une personne raisonnable & courageuse : ses combats sont grands à la vérité, mais pour peu qu'elle ait de religion, elle parvient à la victoire. Celle qui a un caractere facile au contraire, est susceptible de toutes sortes d'impressions. Une violente passion en l'élevant au dessus de sa propre foiblesse, la rendra coupable des plus grands excès, si l'intérêt de sa passion l'exige; sa raison alors lui montre vainement le précipice, elle manque de courage pour résister au torrent, & le suit. Je vous fais cette remarque, pour vous rassurer par rapport au Comte; vous n'avez rien à craindre de lui par rapport à votre époux, & vous n'avez de précaution à prendre que du côté de votre cœur, encore vous exhortai-je à ne pas outrer ces précautions. Vous craignez Dieu, vous aimez votre époux, voilà deux barrieres qui sont d'autant plus difficiles à franchir, que cet époux n'est ni inconstant ni jaloux.

Je vous avertis d'ailleurs que vous en auriez une troisieme, qui ne vous donneroit pas moins de difficultés à surmonter. Vous avez une rivale d'autant plus à craindre, que l'amour la rendra clairvoyante sur vos sentiments.

J'ai deviné le mot de l'énigme, ma chere Fille: votre sœur aime le Comte; son attention à vous examiner l'un & l'autre, en est une preuve. Je dis plus, & suis sûre qu'elle a pénétré les sentiments du Comte à votre égard; je n'assurerois pas qu'elle connût les siens pour lui; son innocence les lui laissera peut-être ignorer encore long-temps, & il n'est pas à propos de lui ouvrir les yeux à ce sujet. Ce qui m'étonne, c'est que cet enfant ait pu prendre du goût pour un homme d'un âge si disproportionné au sien. La connoissance du service qu'il a rendu à votre époux, ce qu'elle lui aura vu souffrir, aura remué ses passions; & dans cet état, qu'il est aisé à un jeune cœur de se laisser surprendre! Attachez-vous, ma chere Fille, à lui faire comprendre combien il importe de veiller sur les mouvements de son cœur; faites-lui sentir qu'on ne peut se rendre maîtresse de

ces mouvements, que par la grace du Seigneur, & engagez-la à la demander sans cesse. J'espere que bientôt le Comte sera de retour chez lui ; elle le verra moins souvent, & peut-être que l'absence, la dissipation, la légéreté naturelle à son âge, effaceront ces impressions qui ne peuvent encore être fort grandes. Adieu, ma chere Enfant, confiez-vous au Seigneur ; lui seul sait tirer notre bien des choses qui nous paroissent les plus contraires.



LETTRE
*DE LA MARQUISE DE ****
A MADAME DU MONTIER.

MA CHERE MERE,

VOici encore une partie de comédie manquée, & il eſt apparemment marqué ſur la table de marbre, qu'il arrivera quelque accident, toutes les fois que mon époux ſe ſera déterminé à me mener à la comédie. Le Comte étant parfaitement guéri de ſa bleſſure, on a célébré ſa premiere ſortie par une petite fête. Nous avions été dîner à la Meute ; mon époux avoit mené bonne compagnie, & nous en partîmes ſur le ſoir pour nous trouver au commencement du ſpectacle. L'on s'amuſa en chemin des efforts que je ferois pour retenir mes larmes, & chacun ſe faiſoit une fête d'être à côté de moi. Nous arrivons & nous apprenons qu'on ne joue pas ce jour-là, parce que le premier acteur étoit ma-

lade. C'eſt donc de peur, dit un homme qui s'étoit préſenté en même-temps que nous à la porte, car on ſait qu'il ne s'eſt pas fait de mal en faiſant le ſaut périlleux. Ce diſcours étoit une énigme pour nous, qui avions paſſé tout le jour en campagne : mais nous fûmes bientôt au fait. La Baronne de R***, qu'on nomme communément la Favorite, s'eſt aviſée de devenir amoureuſe de celui qui joue ici le premier rôle. Ce pauvre garçon, flatté d'être rival d'un homme d'importance, a donné tête baiſſée dans l'aventure, & s'eſt rendu hier au ſoir chez la Baronne ; mais à peine avoit-il été dans ſon appartement un demi quart-d'heure, qu'on a frappé à la porte avec violence. Notre-héros, qui à cette heure eût voulu être bien loin, n'a eu d'autre reſſource que de ſe jeter du premier étage en bas, & s'eſt prudemment refugié chez l'Ambaſſadeur de France. Je n'ai point de ſcrupule de vous raconter cette aventure qui eſt ſue de toute la ville, & ſur laquelle on gloſa beaucoup dans notre cercle. Eſt-il poſſible, dit une vieille Dame, qu'il ſe rencontre des femmes, qui ſe reſpectent aſſez peu, pour

s'abaisser jusqu'à un Comédien; & ne devroit-on pas, pour l'honneur du sexe, mépriser une telle créature? De mon temps les femmes étoient beaucoup plus réservées, & l'on ne leur pardonnoit une foiblesse qu'autant qu'elles pouvoient justifier leur choix. Tout le monde applaudit au discours de cette femme, qui me scandalisa autant que si j'eusse entendu cette maxime pour la premiere fois. Ce n'est point parce que Dieu défend le crime qu'on se croit en droit de mépriser celles qui le commettent, mais seulement parce qu'elles ne s'assujettissent pas aux bienséances que le monde a décidé devoir être observées en le commettant. Il n'y en a point qu'on pardonne ici plus volontiers que la galanterie, pourvu, dit-on, que les femmes se conduisent avec décence. La maxime de *Bussi* est dans toutes les bouches, & si on osoit, on graveroit sur les portes:

Ce n'est pas l'amour qui nous perd,
Mais la maniere de le faire.

C'est sans doute à ce dangereux préjugé, qu'on doit attribuer le déréglement des Dames Italiennes, aussi-

bien qu'à la mauvaiſe éducation qu'elles reçoivent. Une fille n'eſt pas ſortie de l'enfance, qu'on lui inſinue qu'une femme ne ſe rend recommandable, que par le nombre des amants qu'elle s'aſſujettit, & que l'amour ſeul peut lui procurer un bonheur réel. En conſéquence, une gouvernante n'épargne rien pour rendre ſon éleve capable d'inſpirer de grandes paſſions; auſſi ſont-elles conſommées dans l'art de la coquetterie. Je fus ſurpriſe en arrivant ici, de trouver des femmes d'un eſprit extrêmement borné, & d'une ignorance craſſe, diſſerter les heures entieres ſur l'amour & ſur ſes effets. Des filles de treize à quatorze ans qui ſortoient du couvent, me paroiſſent auſſi ſavantes que celles qui avoient ſur ce ſujet la plus longue expérience. Les maiſons religieuſes en ce pays, ſont plutôt des écoles de galanterie que des aſyles de la piété & de l'innocence. Une fille, avant d'en ſortir, fait l'eſſai de ſes charmes naiſſants, ſur les cavaliers qui ſe rendent aſſidument à la grille. Elles ne ſortent guere d'un monaſtere que pour ſe marier, & ſont parfaitement indifférentes ſur le choix qu'on fera pour elles, parce qu'un

époux n'eſt que le manteau, à l'abri duquel elles comptent ſe livrer à leur penchant. J'avois oui dire que les Italiens étoient jaloux, & je m'imaginois que c'étoit de leurs femmes : mais j'étois dans l'erreur. Un mari voit d'un œil tranquille les galanteries de ſon épouſe, & devient furieux ſi la femme de ſon voiſin qu'il aime, prend la liberté de parler familiérement à quelqu'autre qu'à lui. Cela produit les ſcenes les plus ſingulieres : je me ſuis trouvée vingt fois dans des cercles, dont la maîtreſſe du logis faiſoit parfaitement les honneurs ; la préſence de ſon époux ne l'empêchoit point de répondre aux compliments que lui addreſſoient les cavaliers ; elle ſoutenoit la converſation avec eſprit, & montroit un enjouement qui augmentoit ſes charmes. Mais tout à coup cette belle humeur s'éclipſoit ; une phyſionomie ſombre, farouche, prenoit ſa place ; je voyois cette femme contrainte juſqu'au point de n'oſer lever les yeux ſur les hommes, ſe faire un honneur de les bruſquer, ſe haſarder à peine à répondre aux queſtions les plus indifférentes. Toute la compagnie, loin de paroître révoltée contre un pa-

reil procédé, ſe prêtoit à ſa manie, une autre femme ſe chargeoit de faire les honneurs du cercle, & ſubitement perdoit auſſi ſa belle humeur. Surpriſe d'une telle métamorphoſe, je me hâtai d'en demander la cauſe au Marquis, qui m'apprit que l'arrivée des amants de ces Dames produiſoit en elles un changement ſi ſubit, qu'elles vouloient ménager la délicateſſe de l'amant qui étoit alors en charge, qui ne leur pardonneroit pas une parole, un regard même qui pût être interprêté en faveur d'un autre, & qui ſeroit capable, pour la plus légere diſtraction, de ſe venger de ceux qu'il croiroit ſes rivaux. Que je plains ces pauvres victimes d'une paſſion criminelle ! La femme la plus vertueuſe ſe feroit un ſupplice d'une telle contrainte vis-à-vis de ſon époux. Ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'il n'eſt pas poſſible de les faire revenir de cet excès. Je m'étois d'abord liée en arrivant, à quelques femmes que je croyois vertueuſes, dont on parloit avec éloge, & qu'on propoſoit même comme des modeles : j'avois été charmée de la piété qu'on remarquoit en elles, & je me reprochois ma tiédeur, voyant avec quelle fer-

veur elles ſatisfaiſoient aux devoirs de la religion. Jugez de ma ſurpriſe, lorſque ces femmes dont j'avois gagné la confiance, me découvroient une intrigue qui n'étoit ignorée que de moi, dans laquelle elles perſévéroient depuis pluſieurs années : mais celle de ces femmes fut plus grande que la mienne, lorſque je voulus leur faire enviſager le crime qu'elles commettoient, & les ſuites affreuſes dune éternité malheureuſe. Je ne puis ſans frémir me rappeller les impiétés que me débita l'une d'elles. L'amour, me dit-elle, eſt le penchant le plus naturel, & le plus cher à l'homme ; Dieu qui l'a mis en nous, pourroit-il nous faire un crime de nous y être livrées ? Ce Dieu infiniment élevé au deſſus de nous, pourroit-il ſe trouver offenſé des actions d'une vile créature telle que nous, & s'abaiſſer juſqu'à la punir d'avoir fait uſage d'un cœur qu'il a formé trop tendre ? L'uſage autoriſe un engagement, & la conſtance, la fureur même avec laquelle on s'y livre, le juſtifie aux yeux des hommes. Voilà, ma chere Mere, les horribles principes dans leſquels on éleve les filles en ce pays, & ce qui me rend

attentive à ne jamais perdre de vue la petite ; elle paroît révoltée comme moi contre les déréglements des mœurs de nos femmes. Mais qui ſait ſi leurs pernicieux diſcours ne feroient point à la fin quelque impreſſion ſur elle. Je l'ai beaucoup examinée depuis votre derniere lettre, & je n'ai rien vu qui confirme ce que vous avez penſé ſur ſon compte, & je penſe que ſon attachement pour nous eſt la ſeule cauſe de ſes attentions pour ce pauvre Comte, qui me paroît toujours plus amoureux que jamais, ce qui m'inquiéte beaucoup. Je crains que cet amour dont mon époux ne peut manquer de s'appercevoir à la fin, ne ſerve de prétexte.... Mais je dois étouffer des ſoupçons peut-être mal fondés & qui ſont tort au Marquis. Adieu, ma chere Mere, je ſuis dans une ſituation bien pénible, & je prévois des malheurs ſans nombre. Que j'aurois beſoin de votre préſence pour éclaircir le trouble de mon cœur.



REPONSE

A LA PRECEDENTE.

VOus m'effrayez, ma chere Enfant. Vous avez des ſoupçons, des craintes, vous me les laiſſez entrevoir, & vous balancez à ouvrir entiérement votre cœur à la plus tendre de toutes les Meres. J'ai vainement cherché le ſens de vos dernieres paroles; je vois que vous craignez de manquer à ce que vous devez au Marquis, en me communiquant quelque choſe qui le regarde. Mais, ma chere Fille, ſongez à l'uſage que je ferai de votre confiance. Ne pourrois-je point guérir ces ſoupçons que vous penſez être ſans fondement? Ne pourrois-je point, s'ils ſont fondés, vous donner les moyens de remédier aux maux qu'ils vous préſagent; de vous aider du moins à en faire un bon uſage? La Providence, qui juſqu'à ce jour vous a conduite comme par la main, veut peut-être éprouver votre vertu, & en ſemant de quelques amertumes, les félicités

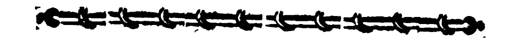
dont vous avez été comblée jusqu'à ce jour, vous prouver que ce n'est point sur la terre que nous pouvons goûter une félicité sans bornes. Je serai inquiete jusqu'à ce que vous m'appreniez ce qui vous effraie, & je vous conjure de le faire aussi-tôt que vous aurez reçu ma lettre.

Je ne suis point surprise de ce que vous me mandez au sujet des Dames Italiennes, & je n'aurois point été la dupe de leur hypocrisie ; votre Pere qui les connoît parfaitement, m'avoit mise au fait de leur caractere. Vous frémiriez, ma chere Enfant, si vous pouviez pénétrer toutes les sources de leurs déréglements ; la superstition peut être regardée comme la principale ; & jusqu'à quel point regne-t-elle en Italie ! La corruption des Moines y est à son dernier période ; faut-il s'étonner si ces guides aveugles conduisent les autres dans le précipice ? Intéressés à justifier des excès auxquels ils se livrent, ils le font au préjudice de la religion qu'ils défigurent & laissent ignorer aux peuples, pendant qu'ils lui substituent des pratiques vaines, dans lesquelles ils font consister tout le christianisme. Je vous avouerai que je serois peu

attachée à la foi dans laquelle je suis née, si je ne l'avois connue que dans le pays où vous êtes; & que je suis quelquefois tentée de refuser le nom de chrétiens à la plupart de ces gens-là. Cela me fait souvenir d'un trait assez singulier. Un Mahométan ayant pris du goût pour la Religion chrétienne, en parla à un Prêtre Turc qui étoit de ses amis. Celui-ci, sans combattre son penchant, l'exhorta à faire le voyage d'Italie avant que de se déterminer; à quoi l'autre consentit. Il fut horriblement scandalisé de la conduite des Ecclésiastiques, & voici ce qu'il écrivit à son ami. " Je me fais chrétien, plei-
„ nement convaincu que la Religion de
„ Christ est divine, puisqu'elle a pu se
„ soutenir malgré la mauvaise con-
„ duite de ceux qui la prêchent. „

C'est la conclusion que vous devez tirer, ma chere fille, des excès qui vous scandalisent justement. Le libertinage des Ministres qui prêchent une Religion, ne peut servir de preuve contre elle, lorsqu'elle condamne ces déréglements. Mais n'admirez-vous point où m'a conduite le libertinage des Dames Piémontoises? Elles different peu des femmes du grand monde dans tous les pays. La Cour est un lieu où l'on

se fait des maximes commodes; mais il n'appartient qu'aux femmes du premier rang de s'en prévaloir, elles seules peuvent impunément être galantes, au lieu qu'en Italie la corruption s'étend jusques aux conditions les plus basses. Ne craignez point de vous singulariser à cet égard; mais mon Enfant, le seul amour propre est capable d'engager une personne sensée à suivre le conseil que je vous donne. Les libertins qui vous siffleront tout haut, vous respecteront au fond de leur cœur malgré qu'ils en aient; c'est un tribut qu'ils sont forcés de rendre à la vertu lorsqu'elle est sincere, & sans grimace. Je ne vous dis rien par rapport à la petite, & je me repose entiérement sur vous du soin de la conduire. Le pauvre Comte me fait pitié, mais le Marquis est trop honnête homme pour se prévaloir contre vous d'une passion que vous n'avez jamais nourrie. Je vous répete, ma chere Fille, que j'ai grand besoin d'une explication sur cet article, j'ai voulu vainement m'en distraire; vous connoîtrez en lisant cette lettre, que je n'étois pas à moi en vous l'écrivant; & je suis si persuadée qu'elle est sans ordre, que je ne la relirai pas, de crainte d'être tentée de la déchirer.



LETTRE
*DE LA MARQUISE DE ****
A MADAME DU MONTIER.

MA CHERE MERE,

QUe ne m'en coûte-t-il point pour vous ouvrir mon cœur ? Le besoin que j'ai de vos conseils, peut-il excuser une confidence qui va déshonorer à vos yeux mon époux ? Que ne puis-je, victime des maux que son inconstance me prépare, la cacher à tout l'univers ! mais dans les circonstances où je me trouve, il me faut un guide, & c'est ce qui me détermine à déposer dans votre sein les peines qui m'accablent.

Il y a déjà quelque temps que j'avois cru m'appercevoir du refroidissement de mon époux. Ses égards pour moi étoient toujours les mêmes ; mais qu'il est aisé de distinguer les attentions qui partent du cœur, d'avec celles qui n'ont d'autre source que le devoir &

la bienséance ! Pleine d'estime pour le Marquis, je me suis accusée vingt fois d'injustice à son égard : mais depuis deux jours je connois, à n'en pouvoir douter, mon malheur & sa foiblesse.

L'on me parla, il y a six mois, d'une fille de famille, dont la fortune venoit d'être ruinée par la perte d'un procès. Elle étoit d'autant plus à plaindre, qu'élevée dans l'opulence, elle n'avoit aucun talent pour se procurer le nécessaire à la vie. Je témoignai quelque desir de la voir, & les personnes qui s'intéressoient pour elle me la présenterent le lendemain. Je fus charmée de sa physionomie : l'innocence, la modestie, la candeur, étoient peintes sur son visage ; elle n'avoit que vingt ans, & venoit de perdre sa mere, que le chagrin avoit conduite au tombeau. Toutes ces circonstances m'attendrirent, & craignant pour elle les dangers où l'extrême indigence expose une jeune personne sans expérience, je lui proposai de rester auprès de moi jusqu'à ce que je trouvasse l'occasion de la placer avantageusement. Elle accepta ma proposition avec des transports de reconnoissance, qui redoublerent, lorsqu'elle vit la maniere avec

laquelle elle étoit traitée chez moi. Je considerois moins ce qu'elle étoit, que ce qu'elle avoit été, & la distinguois de mes femmes, de façon à les rendre jalouses. C'est à la jalousie de l'une d'elles, que je dois les funestes lumieres que je vais vous communiquer. Le Marquis, épris de cette jeune personne, l'a séduite par ses libéralités; il lui fait espérer un état brillant, & il y a deux mois qu'il vit avec elle dans la plus étroite intelligence. Quoique je fusse certaine du refroidissement de mon époux, je n'avois jamais découvert l'objet de sa nouvelle passion, & j'avois traité celle qui m'a découvert cette intrigue de calomniatrice; mais elle avoit pris des précautions contre mon incrédulité, & m'a donné des preuves si claires de ce qu'elle me disoit, qu'il ne m'a pas été possible d'en douter. Mon premier soin a été d'imposer un silence inviolable à cette femme, que j'ai menacée de mon indignation, si elle laissoit transpirer la moindre chose. Que seroit-ce, mon Dieu! si le Marquis avoit à rougir devant d'autres que moi! Après m'être rassurée de ce côté-là, je priai cette femme de me laisser seule, & m'étant

enfermée dans mon cabinet, je m'y abandonnai aux réflexions les plus douloureuses. Ce n'est point l'injustice de mon époux à mon égard qui m'accable; non, ma chere Mere, quel que soit mon attachement pour lui, je lui pardonnerois plus volontiers son inconstance, si elle n'outrageoit que moi: mais je ne puis soutenir l'idée du tort qu'il se fait à lui-même. Je frémis en songeant au crime dont il s'est rendu coupable, en séduisant une fille innocente que j'avois retirée dans sa maison, comme dans un asyle sacré. Je frémis en envisageant les suites de son crime. Que va devenir cette malheureuse créature? Quelle conduite tiendrai-je à son égard? Je ne puis la garder chez moi sans me rendre en quelque façon sa complice; mais aussi quel prétexte prendre pour m'en défaire? le souffrira-t-il? & l'obstacle que j'apporterai à sa passion, ne lui donnera-t-il pas de nouvelles forces? ne trouvera-t-il pas les moyens de la voir en quelque lieu que je la fasse conduire? D'ailleurs, puis-je compter sur la docilité de cette infortunée? Pauvre enfant! ma compassion t'est devenue bien funeste. Mon Dieu! j'adore vos

jugements; mais punissez moi seule du crime de mon époux; découvrez-lui l'horreur de la situation dans laquelle il vit; rendez-lui cette premiere innocence de mœurs dans laquelle il vivoit depuis quelques années. Et vous, ma chere Mere, aidez-moi de vos conseils. Ce qui me passe, c'est le secret avec lequel le Marquis a conduit cette intrigue. Il n'a jamais témoigné le moindre empressement pour cette fille, qui de son côté n'a jamais jeté les yeux sur lui en ma présence: son extérieur est toujours le même; & je ne conçois pas comment l'agitation que doit lui causer la pensée du crime, dont elle se rend coupable envers Dieu, & envers moi, ne se manifeste pas sur son visage. Adieu, ma chere Mere. J'attends votre réponse avec une impatience égale à mes besoins, & jusqu'à ce que je l'aie reçue; je ne changerai rien à ma conduite par la crainte où je suis de faire quelque imprudence.

Je suis, &c.

REPONSE

A LA PRÉCÉDENTE.

QUe je ſuis charmée, ma pauvre enfant, de la réſolution que vous avez priſe de me confier vos peines! plus votre état eſt cruel, plus vous avez beſoin de conſolation & de conſeils. J'approuve cependant la répugnance que vous aviez à le faire. Une femme vertueuſe doit faire ſes efforts pour dérober aux yeux du public, de ſes amis même les plus chers, les foibleſſes de ſon époux. La néceſſité où vous vous trouvez de prendre des conſeils utiles dans des circonſtances auſſi difficiles, peut ſeule juſtifier la confidence que vous me faites, & vous devez compter ſur un ſilence inviolable de ma part. Vous avez fait très-prudemment de l'impoſer à votre femme de chambre; tout ſeroit perdu ſi le Marquis pouvoit vous ſoupçonner de ſavoir ſon intrigue. Il vous reſpecte encore aſſez pour mettre tous ſes ſoins à vous la cacher; tant qu'il ſera dans

cette disposition, vous avez tout lieu d'espérer un heureux retour. Les plaisirs que procure un pareil commerce, sont troublés par les remords, le dégoût les suit, & la plupart de ces engagements ne doivent leur durée qu'à la mauvaise humeur des femmes, qui ont l'imprudence de vouloir les rompre avec violence. On doit fermer les yeux autant de temps qu'on peut le faire avec décence. Un époux qui se croit dispensé du besoin de faire des réparations, a moins de répugnance à rentrer dans le chemin du devoir; & tel leve le masque, & donne ouvertement dans le désordre, parce qu'il désespere de regagner le cœur d'une épouse trop instruite des outrages qu'il lui a faits. Je sais qu'il doit être bien douloureux pour vous de voir votre maison profanée; mais, comme vous l'avez fort bien remarqué, vous ne gagneriez rien en éclatant, & le Marquis sauroit bien trouver les moyens de voir cette fille, quelque parti que vous prissiez à son égard. Il ne faut rien espérer du côté de cette malheureuse: je ne crois pas faire un jugement téméraire, en vous assurant que ce n'est pas ici son coup d'essai. Un premier crime enfante des

remords incompatibles avec la tranquillité dont elle jouit. Vous accusez le Marquis de l'avoir séduite ; peut-être est-ce elle qui a séduit votre époux ; ces apparences de simplicité & de modestie sont un grand attrait pour les hommes, mais ne sont pas toujours des preuves de l'innocence des mœurs. En un mot, cette fille joue trop habilement son rôle pour qu'on ne la puisse soupçonner que d'une foiblesse. C'est une habile comédienne, & le Marquis rougira quelque jour d'avoir été sa dupe. En attendant cet heureux moment, voici ce que je vous conseille de faire. Ne changez pas de conduite envers cette fille ; mais tâchez adroitement de la pénétrer. Si je me suis trompée dans mes conjectures, si elle a été réellement séduite par votre époux, alors vous lui devez toute votre compassion, & vous ne pouvez la pousser trop loin ; mais si malgré sa jeunesse, c'est une de ces coquettes rusées qui jouent la simplicité ; n'espérez pas de la faire rentrer en elle-même, & ne donnez vos soins qu'au changement de votre époux. Paroissez redoubler votre amitié pour cette fille, & proposez au Marquis de l'établir ; vous jugerez par

la façon dont il recevra cette proposition, du degré de son attachement pour elle. Si quelques circonstances imprévues découvroient le mystere, gardez-vous de montrer aucune aigreur au Marquis, encore moins de vous laisser aller aux reproches. Qu'il connoisse toute l'amertume de votre cœur, mais qu'il la devine; ne faites parler que vos larmes, vos caresses. S'il vous paroît touché de repentir, qu'il sente la joie avec laquelle vous lui promettrez d'oublier le passé, combien peu vous méritiez l'injure qu'il vous a faite. Ne lui montrez aucun ressentiment contre la malheureuse compagne de son crime, engagez-le au contraire à lui donner les moyens de renoncer au crime. Que si le Marquis, par un aveuglement dont je ne le crois pas capable, persévéroit dans le désordre, & s'y livroit sans pudeur, vous n'auriez alors d'autre ressource que la douceur & la patience. Il faudroit lui laisser voir toute votre tristesse, & attendre du ciel son changement. C'est-là, ma chere enfant, d'où vous devez espérer du secours, & vous devez le demander sans relâche.

Vous ne me dites rien de votre santé.

Que je crains pour vous l'abattement & le chagrin, dans les circonstances d'une grossesse avancée. Souvenez-vous, ma chere Fille, de ce que vous devez à votre famille. Peu de femmes qui n'aient éprouvé les chagrins dont vous êtes accablée. Ecrivez-moi le plus souvent qu'il vous sera possible, & comptez que je partage bien sincérement vos peines.

LETTRE

DE LA MARQUISE DE ***,

A MADAME DU MONTIER.

MA CHERE MERE,

JE me hâte de vous écrire malgré ma foiblesse; mon silence vous causeroit trop d'inquiétude dans les circonstances présentes. Je me trouvai fort mal après vous avoir écrit ma derniere lettre, & le lendemain j'éprouvai les plus grandes douleurs. Le Médecin annonça à mon époux que je m'étois blessée, & que j'allois faire une fausse couche. Il parut

vivement touché de mon état, & pendant vingt-quatre heures que je fus dans un danger continuel, il donna des marques de désespoir, que je ne puis concilier avec la certitude que j'ai de son infidélité. Ah! ma chere mere, que le cœur de l'homme est incompréhensible! Le Marquis m'aime, je n'en puis douter; je connois son caractere, il ne pourroit s'abaisser à feindre une douleur qu'il ne sentiroit pas; la sienne fut si vive, si naturelle, que je me suis flattée pendant ces vingt-quatre heures, d'avoir repris tous mes droits sur son cœur. La joie que m'a causé cette espérance, a sans doute contribué plus que toute autre chose à mon heureuse délivrance, & m'a consolée de la mort de mon enfant, qui n'a survécu que de quelques instants à son baptême: je bénissois mes douleurs; mais ma joie a passé comme un éclair. Ma rivale avoit montré beaucoup d'empressement à me soulager. Quelque répugnance que j'eusse à recevoir ses soins, j'en avois fait à Dieu le sacrifice, aussi-bien que celui de ma vie. Une heure après ma délivrance, mon époux, dont la joie se manifestoit de la maniere la plus sensible, s'est mis à

genoux devant mon lit, & arrosoit une de mes mains de ses larmes, qui n'avoient pas tari depuis le moment où l'on avoit craint pour ma vie. Ma rivale n'a pu soutenir ce spectacle; elle s'est évanouie, & dans ce moment le cœur du Marquis s'est dévoilé : avec quelle vivacité a-t-il volé au secours de cette malheureuse? Quelle a été son inquiétude, lorsque cette fille ayant recouvré l'usage de ses sens, l'a repoussé avec une espece d'horreur? J'ai vu l'instant où il alloit tomber à ses pieds, sans être retenu par ma présence : l'agitation que lui causoit la crainte de lui avoir déplu, m'auroit ouvert les yeux, quand je n'aurois pas été instruite. Je me suis recueillie un moment pour me recommander au Seigneur, & réunissant toutes les forces de mon ame, j'ai eu celle de faire mettre cette créature auprès de mon lit, de la caresser, & de lui dire que j'attribuois son indisposition aux fatigues qu'elle avoit eues pendant ces vingt-quatre heures, & à l'inquiétude que lui avoit causé mon état. Je lui ai proposé ensuite de se mettre au lit, mais elle craint apparemment de me laisser seule avec mon époux, & m'a

conjuré de lui permettre de rester dans mon appartement. J'en avois assez vu, ma chere Mere : mais je suis ingénieuse à redoubler mes peines ; j'ai feint de vouloir reposer, & j'ai congédié tout le monde, à la réserve de mon époux & de cette fille. Ils se sont éloignés de mon lit, après avoir fermé soigneusement les rideaux, & se sont assis auprès du feu. Cette fille avoit la tête appuyée dans ses deux mains, & comme elle avoit le dos tourné du côté de mon lit, il ne m'a pas été possible de voir les mouvements de son visage, mais ceux du Marquis n'étoient point équivoques. Lorsqu'il m'a cru endormie, il s'est mis aux pieds de cette fille ; il y a resté long-temps, avant de la résoudre à quitter son attitude, & pendant ce temps il étoit pâle, tremblant, agité, & lui parloit avec action, mais fort bas. Sans doute qu'il est parvenu à l'appaiser, car elle lui a donné sa main qu'il a baisée avec les plus vifs transports. Quelques mouvements que j'ai faits, ont mis fin à cette scene, qui a été bien douloureuse pour moi. Je ne puis plus douter de mon malheur ; la pitié seule avoit causé les craintes du Marquis à mon égard. A mesure

que ma ſanté ſe rétablit, ſes empreſſements ſont moins vifs, moins naturels, & un coup d'œil qu'il jette ſur ma rivale lorſqu'il me les rend, ſemble l'avertir qu'elle n'en doit rien craindre. J'ai reçu votre réponſe le cinquieme jour après ma fauſſe couche, & je ſuis charmée de m'être comportée comme vous me l'ordonnez. Aujourd'hui que je ſuis remiſe, & qu'il ne me reſte qu'un peu de foibleſſe, j'ai, ſuivant ce que vous me marquez, propoſé à mon époux d'établir cette fille; elle étoit préſente & il a pâli en attendant ſa réponſe. J'avois pris pour prétexte, la reconnoiſſance que m'avoient inſpiré les ſoins qu'elle m'avoit rendus; elle m'a aſſurée qu'elle ne demandoit d'autre récompenſe que celle de demeurer avec moi autant de temps que j'agréerois ſes ſervices. Ce diſcours a rendu la vie à mon époux: il me faiſoit pitié, ma chere Mere, & je me reproche l'inquiétude que je lui ai cauſée. J'en ai moi-même d'une nouvelle eſpece. Mon époux s'eſt apparemment moins obſervé pendant ma convaleſcence; la petite eſt clairvoyante, & je m'apperçois, lorſqu'elle parle de ma rivale, qu'elle eſt de mauvaiſe

humeur contre elle. Les regards du Comte m'apprennent auſſi qu'il a pénétré ce funeſte ſecret ; il ne peut jeter les yeux ſur cette fille, ſans indignation. Ce pauvre Comte n'a pas quitté mon antichambre pendant tout le temps que j'ai été en danger, & actuellement il ne bouge de ma chambre. J'ai voulu repréſenter au Marquis qu'une ſi grande aſſiduité pourroit être mal interprétée ; il s'eſt moqué de ce qu'il appelle, mes imaginations, & charmé d'avoir le temps de faire ſes petites affaires, il exhorte ſon ami à me tenir compagnie, & le fait de façon à me faire croire qu'il ſent qu'il lui rend ſervice. Ce ſeroit pour moi le comble des malheurs ; mon époux ſeroit perdu ſans retour pour moi, s'il pouvoit imaginer que la paſſion du Comte pût jamais me conſoler de ſon infidélité ; m'eſtimeroit-il aſſez peu pour me croire capable d'une pareille vengeance ? cette penſée m'accable. Le femme qui m'a découvert l'intrigue du Marquis, oſe abuſer de l'obligation où je ſuis de la ménager ; la paſſion du Comte ne lui a pas échappé ; & qui ſait, ſi lui-même, abuſant des circonſtances malheureuſes où je me

trouve, ne la lui a pas découverte? Quoi qu'il en soit, elle vient de me conseiller d'essayer de ramener le cœur de mon époux, en lui donnant de la jalousie. A Dieu ne plaise, a-t-elle ajouté, que je vous conseille rien de contraire à la vertu. Non, Madame, je connois trop la vôtre; mais ne pourriez-vous pas sans crime feindre d'être sensible aux empressements du Comte? Il vous aime, je n'en puis douter; le Marquis ne s'endort dans votre possession, que parce qu'il n'a jamais senti la crainte de perdre votre cœur. Que ne m'en a-t-il point coûté, ma chere Mere, pour modérer la colere où m'a mise le discours de cette femme; je l'ai pourtant fait avec l'aide du Seigneur; il proportionne ses secours au besoin que j'en ai, & je me sens un courage au dessus de mes forces naturelles. Adieu, ma chere Mere, soyez sans inquiétude du côté de ma santé; il n'y a plus rien à craindre.





REPONSE

A LA PRECEDENTE.

DIeu ſoit béni ! ma pauvre Enfant. Il n'abandonne point ceux qui le craignent & qui le ſervent de tout leur cœur. Quand j'aurois douté de cette vérité toute ma vie, j'en ſerois actuellement convaincue par votre exemple. Béniſſez ſes grandes miſéricordes à votre égard ; s'il exerce aujourd'hui votre vertu, c'eſt pour la couronner enſuite avec plus de gloire. Vous ſortirez victorieuſe de ce combat ; la conduite du Marquis m'annonce votre victoire ; il vous eſtime, ma fille ; il vous aime. Une paſſion violente l'entraîne actuellement, mais ces mouvements ne ſont pas de nature à être durables, vous le verrez bientôt à vos pieds déplorer ſon aveuglement, en gémir, & réparer par ſa conduite les chagrins qu'il vous donne préſentement. Ses ſentiments pour vous exiſtent au fond de ſon cœur, & votre femme de chambre raiſonne juſte lorſ-

qu'elle penſe que la jalouſie les réveilleroit ; mais ce moyen, quelque efficace qu'il ſoit, eſt indigne de vous. Il ranimeroit à coup sûr l'amour de votre époux, car tel eſt l'homme, il ne connoît le prix d'un bien qu'il poſſede, que lorſqu'il eſt en danger de le perdre ; mais vous perdriez ſon eſtime, ou du moins vous mériteriez de la perdre. Le manege d'une coquette n'eſt point fait pour une femme vertueuſe ; elle doit attendre du temps & de la patience, le remede à ſes maux. Je crois que vous ne rendez pas juſtice au Comte ; lorſque vous le ſoupçonnez d'avoir fait agir cette femme. Il eſt trop délicat pour ſe ſervir de pareils moyens : toutefois ſoyez ſur vos gardes, évitez tout éclairciſſement ſur cet article, & veillez ſur votre cœur. Une femme vertueuſe ſent d'abord avec vivacité l'injure que lui fait un époux infidele ; inſenſiblement elle s'y accoutume ; elle vient quelquefois à le mépriſer, & finit par une vengeance qui ne bleſſe qu'elle, & qui autoriſe un mari à perſévérer dans le déſordre. Je crois le vôtre fort éloigné de la complaiſance dont vous le ſoupçonnez par rapport au Comte. Il ſe croit

sûr de votre cœur : votre vertu ſonde ſa confiance, & avec de pareils ſentiments le refroidiſſement ne peut être de longue durée. Je crois, comme vous, la petite clairvoyante, & j'aime ſa colere contre la malheureuſe qui cauſe vos inquiétudes ; mais elle eſt trop prudente pour ſe laiſſer pénétrer au Marquis. C'eſt la ſeule choſe qui importe. Je ne ſaurois approuver le ſtratagême dont vous vous êtes ſervie, pour être témoin de la ſcene dont vous me parlez. Il y avoit beaucoup d'imprudence, dans l'état où vous étiez, de chercher à redoubler vos peines, & puis il vous en a coûté un menſonge. Une conduite droite, ſimple, voilà le ſeul chemin par lequel il vous ſoit permis de marcher, il vous conduira infailliblement à la ſortie du labyrinthe dans lequel vous êtes engagée.

Je me confirme dans la penſée que m'a fait naître votre premiere lettre. Cette prétendue innocente eſt une coquette ruſée : ſa conduite dans votre maladie me le prouve ; la guériſon du Marquis en ſera un peu plus longue, mais auſſi elle ſera radicale. Combien ſera-t-il honteux d'avoir été la dupe

de ces airs d'innocence ? Adieu, ma chere Enfant; ménagez votre ſanté ; ſoyez attentive aux circonſtances ; la Providence vous en ménagera ſans doute quelques-unes de favorables, & vous inſpirera la façon de les mettre à profit.



LETTRE

*DE LA MARQUISE DE****

A MADAME DU MONTIER.

MA CHERE MERE,

JE ſuis parfaitement remiſe de ma fauſſe couche ; mais mes inquiétudes augmentent à un tel point, que je crains de manquer de force pour les ſoutenir. Ma rivale eſt tellement changée qu'elle eſt méconnoiſſable. Ce n'eſt plus cette fille ſoumiſe, docile à tout ce que j'exigeois d'elle ; c'eſt une fille impérieuſe envers tous les autres domeſtiques ; inſolente à mon égard, libre avec le Marquis juſqu'à l'impudence. Toute la maiſon eſt ſcandaliſée de ſes

procédés, & je ſuis la ſeule qui paroît ne pas m'en appercevoir. Elle me manqua de reſpect hier d'une maniere ſi groſſiere, que la petite en verſa des larmes, & que le Comte fut obligé de ſortir de mon appartement pour modérer ſa colere. Le lendemain mon époux me prit en particulier, il avoit l'air d'un homme fort embarraſſé, & fut long-temps ſans ſavoir par où commencer ſon diſcours. Il me dit enfin, qu'il avoit appris avec beaucoup de chagrin, les procédés de Mademoiſelle *Roſe* à mon égard, & qu'il étoit ſurpris de la patience que j'avois avec elle. Qu'il avoit une vraie obligation au Comte de l'en avoir averti, & qu'il me laiſſoit la maîtreſſe du ſort de cette fille. J'étois tremblante comme une feuille pendant qu'il me parloit, & je lui répondis, ſans oſer le regarder, qu'on lui avoit peut-être exagéré la faute de cette fille, qui véritablement n'avoit plus pour moi les mêmes égards qu'autrefois; mais qu'il falloit pardonner quelque choſe à la ſituation où ſe trouvoit réduite une fille de famille, qui, malgré les attentions qu'on avoit pour elle, ſentoit toujours bien qu'elle étoit

domestique. Cela est bien capable, ajoutai-je de lui aigrir l'esprit, & c'est à cela que j'attribue son changement envers moi. Que vous êtes charmante ! de penser de la sorte, me dit le Marquis, en m'embrassant avec transport. J'aime à voir en vous ces sentiments de bonté, d'humanité; mais je ne veux pas qu'on en abuse. Un de mes intimes amis qui demeure à Rome, & qui est veuf, me demande une fille de confiance pour avoir soin de sa maison. Cette place convient parfaitement à *Rose*; dites-lui que vous l'aimez trop pour vouloir lui faire perdre sa fortune. Je ferai toujours ce qu'il vous plaira, lui dis-je, & je serai charmée de procurer une bonne place à cette fille; voulez-vous que je l'appelle ? Il sera assez temps de le faire ce soir, dit le Marquis. Je vous montrerai la lettre devant elle, & si elle accepte le parti, je la remettrai demain entre les mains d'un homme qui la conduira jusqu'à Rome. A peine le Marquis m'eût-il quittée, que je m'abymai dans les réflexions. Je ne savois comment accorder tant de contrariétés. Cette fille, me disois-je, croit être bien sûre du cœur du Marquis, puisqu'elle

garde si peu de ménagement avec moi. Le Marquis pense-t-il véritablement à l'éloigner ? N'est-ce qu'une feinte ? S'il étoit détaché de cette fille, pourquoi la joie qu'il a témoigné de mon indulgence à son égard ? J'étois occupée de mes réflexions, lorsque le Comte est entré sans se faire annoncer contre son ordinaire. Pardonnez, m'a-t-il dit, la liberté que je prends, à la nécessité où je suis de vous parler sans témoin. Je ne veux rien entendre, Comte, lui ai-je dit, en me levant pour sonner ; mais il m'a retenue sur ma chaise. Au nom de Dieu, Madame, m'a-t-il dit, daignez m'écouter un moment. Je suis bien malheureux, si ma conduite n'a pu vous faire connoître mon respect, & vous inspirer un peu de confiance en moi. C'est un ami qui vous parle, Madame ; oubliez qu'un malheureux hasard vous a fait connoître que j'avois d'autres sentiments ; aidez-moi à vous rendre heureuse aux dépens de mon bonheur, en ouvrant les yeux à votre époux. Quels mouvements n'ai-je point éprouvés pendant ce discours ? La curiosité, l'espérance, la crainte de désobéir à vos ordres, m'agitoient tellement, que je

ne ſavois à quoi me réſoudre. Enfin, je me ſuis rappellée cet endroit de votre lettre, où vous me dites d'éviter un éclairciſſement avec le Comte; & cela m'a déterminée. Monſieur, lui ai-je dit, je ſais juſqu'à quel point je puis compter ſur votre probité; vos vertus, votre attachement pour mon époux, vous ont acquis mon eſtime, & mon amitié; ſouffrez que je continue à mériter la vôtre: je ne refuſe point abſolument de vous entendre: mais je vous demande quelque temps pour m'y déterminer, perſuadée que cet entretien n'aura rapport qu'à la malheureuſe affaire dont vous avez jugé à propos de vous mêler, & que vos ſentiments n'y entreront pour rien. Le Comte s'étoit mis à mes genoux pour me retenir ſur ma chaiſe; & il étoit encore dans cette poſture, lorſque la petite eſt entrée dans ma chambre. Ah! ma chere Mere, un coup de foudre m'auroit moins accablée que cette apparition. J'ai vu d'un coup d'œil tout ce que cet enfant pourroit imaginer, & j'étois toute prête à m'évanouir. La prudence du Comte m'a tirée d'embarras. Il n'a point quitté la poſture ſoumiſe dans laquelle il étoit,

& s'adressant à ma sœur qui étoit rouge & interdite : venez, Mademoiselle, lui a-t-il dit, venez m'aider à rendre Madame raisonnable. Des affaires de la derniere importance m'engagent à lui demander un entretien particulier; je suis à ses pieds pour obtenir cette grace qui ne regarde qu'elle; & je ne puis l'obtenir. Sa vertu lui fait un monstre d'un tête à tête : je voudrois pouvoir m'expliquer devant vous : mais je dois respecter votre âge, vous n'êtes peut-être déjà que trop instruite du sujet dont je veux l'entretenir; engagez-la à m'écouter, je vous en conjure. J'avois eu le temps de me remettre pendant le discours du Comte. Je vous promets de vous écouter, lui dis-je, en le forçant de se relever. Mais j'exige absolument que ma sœur soit dans mon appartement. Il suffira que vous me parliez assez bas, pour qu'elle ne puisse l'entendre. A peine avions-nous eu le temps de reprendre un air tranquille, que le Marquis rentra. Je viens vous proposer un sacrifice, me dit-il, ma chere; appellez Mademoiselle *Rose*, & voyez si vous l'aimez assez pour vous en priver; il y va de sa fortune. Cette fille ayant paru au

même moment, il me lut la lettre dont il m'avoit parlé deux heures auparavant, & je jouai à merveille mon perſonnage. Cette fille ne s'acquitta pas moins bien du ſien; elle pleura du regret de me quitter, & ſe jeta à mes genoux pour me remercier des bontés que j'avois eues pour elle. Nous ſoupâmes enſuite, & le Marquis me dit à l'oreille que Mademoiſelle *Roſe* n'étant plus de la maiſon, il me prioit de la faire aſſeoir à table, pour montrer à tous les domeſtiques, qu'elle ſortoit avec agrément de chez moi. Je fis tout ce qu'il exigeoit, & jamais je ne l'ai vu de ſi bonne humeur. Cette fille devoit partir dès le matin, & le Marquis s'étoit chargé de la conduire à 15. milles de Turin; j'ai pris ce temps pour vous écrire; & comme ma ſituation eſt trop violente pour attendre votre réponſe par la voie ordinaire, j'ai prié le Comte d'envoyer un homme sûr, pour vous la remettre en main propre, & m'apporter votre réponſe. Adieu, ma chere Mere. Priez pour votre fille, jamais elle n'en eut tant de beſoin.

REPONSE

A LA PRE'CE'DENTE.

MA CHERE ENFANT,

J'Aime ce pauvre Comte à la folie, & le cœur me dit, que la ſortie de cette fille qu'il a ſi heureuſement occaſionnée, amenera quelque incident heureux, qui vous tirera de peine. Le voyage de Rome eſt bien imaginé; ne vous flattez pas pourtant qu'il ſoit réel. Des raiſons eſſentielles engagent le Marquis à ſe priver de la commodité de voir ſa maîtreſſe à toutes les heures du jour; mais certainement le preſtige ſubſiſte encore; & je ſoupçonne qu'il a même des raiſons plus fortes que jamais de ménager cette créature. Elle ſemble ne plus craindre de le perdre, elle ne ménage plus les bienſéances, j'en conclus qu'elle ſouhaitoit de s'attirer de votre part un congé diſgracieux, qui auroit indiſpoſé votre époux contre vous, & auroit ſerré les nœuds qui l'attachent à elle. Graces à Dieu, vous

avez évité ce piege, & vous avez mené le Marquis au point de desirer la sortie de cette misérable; c'est tout ce qui pouvoit arriver de mieux. Je vais faire l'horoscope de cet amour. Mademoiselle *Rose* est une coquette fiéfée, qui bientôt va lever le masque. Moins contrainte dans son nouveau domicile qu'elle ne l'étoit dans votre Palais, son amour ne peut pas tarder à lui découvrir mille défauts. La jalousie s'en mêlera, & les conduira à une rupture. L'Amour qu'on conçoit pour une personne vertueuse, s'augmente à mesure qu'on la connoît davantage; ici ce sera tout le contraire. Votre Epoux, du caractere dont je le connois, sera bientôt dégoûté des hauteurs d'une fille assez impudente pour avoir mis son secret en danger d'être découvert; & cherchera les moyens de s'en débarrasser à petit bruit. C'est ce que vous devez souhaiter le plus.

Je suis bien édifiée, ma chere Enfant, de la docilité avec laquelle vous suivez mes conseils; mais il est des occasions où vous devez consulter les circonstances: celles dans lesquelles le Comte vous demandoit un entretien, exigeoient cette complaisance de votre part;

part; & je vous exhorte à le lui accorder. J'approuve la condition que vous y avez mise, que votre sœur soit présente; & faites en sorte que cette enfant soit votre ombre. L'attention que vous aurez à l'avoir toujours auprès de vous, suffira pour détruire les soupçons que l'attitude du Comte lui auroit fait naître. Vous connoîtrez bientôt par les démarches de votre époux, si sa Dulcinée est à Turin. Je crois même que vous pourriez engager le Comte à observer sa conduite. Vous êtes sûre de la prudence de cet ami, qui en vérité est digne de toute votre estime. Je ne vous dirois pas cela, si je vous connoissois moins; mais je sens que je ne risque rien à vous faire remarquer la générosité de sa conduite. Le seul moyen de le guérir, est de le bien persuader de votre attachement pour votre époux, & de votre vertu. Il connoîtra le premier, par l'intérêt que vous prenez aux actions du Marquis, & la seconde, par la douleur que vous causent ses déréglements, & la patience avec laquelle vous les supportez. Que votre conduite à l'égard de votre infidele, soit toujours telle qu'elle a été jusqu'à ce jour; redou-

blez même vos attentions, votre complaisance, quoi que vous puissiez apprendre à son sujet. Il vous tiendra compte quelque jour de votre indulgence; mais quand il seroit vrai que son attachement pour vous n'en devînt pas plus réel & plus solide, vous aurez toujours la douce consolation d'avoir fait votre devoir, & de n'avoir pas à vous reprocher vos malheurs. Adieu, ma chere, confiez-vous en celui qui sait tirer le bien des choses qui y paroissent le plus contraires, & croyez que je partage sincérement la pénible situation dans laquelle vous êtes.



LETTRE

*DE LA MARQUISE DE ****

A MADAME DU MONTIER.

MA CHERE MERE,

LE Marquis eſt à la campagne pour tout le jour, & le Comte en a pris occaſion de me demander l'accompliſſement de ma promeſſe. Il venoit de me rendre votre lettre, & je vous avoue que j'y ai vu avec plaiſir, l'approbation que vous donnez à cet entretien. Ma curioſité étoit ſi vive, que je n'ai pas différé un inſtant à donner toute mon attention à ce que le Comte vouloit m'apprendre. Il y a long-temps qu'il a pénétré les ſentiments de mon époux, & ſon affection pour moi l'a engagé à prendre de bonnes meſures pour ne point perdre de vue ma rivale. Son valet de chambre, par ſon ordre, a fait ſa cour à cette fille ; & cette malheureuſe, qui ſe livre au Marquis par intérêt, s'eſt abandonnée à ce

domeſtique par inclination. Elle eſpere tirer du Marquis des ſommes aſſez conſidérables pour épouſer ſon amant, & franchement elle n'y réuſſit pas mal, puiſque mon époux naturellement libéral, eſt devenu prodigue à ſon égard. C'eſt pour ſe ménager les moyens de voir ce valet tout à ſon aiſe, qu'elle a voulu ſortir de chez moi, mais il falloit un prétexte pour engager le Marquis à y conſentir. Une groſſeſſe eſt venue tout à propos pour la tirer d'intrigue. Elle a menacé mon époux d'éclater, s'il ne trouvoit les moyens de la tirer du Palais, & lui a même dit, qu'elle ſe jetteroit à mes pieds, & me confeſſeroit ſa faute, plutôt que de s'expoſer à être démaſquée par quelque malheureux hazard. Le Marquis qui ne craint rien tant qu'un éclat, a redoublé ſes dons, ſes careſſes, ſes promeſſes; & le Comte en l'avertiſſant de l'inſolence de cette malheureuſe, lui a procuré le prétexte de ſa ſortie, qu'il cherchoit depuis quelques jours. Il l'a logée dans le fauxbourg du Pô; & comme il ne peut la voir que le ſoir, le valet de chambre qui ſe nomme *Girard*, a le temps de la voir tout le jour.

Voilà, ma chère Mere, ce que le

Comte vouloit m'apprendre. Il me demande la permiſſion d'agir à ſa fantaiſie pour démaſquer cette créature, & s'oblige à ramener le Marquis à mes pieds, plus tendre qu'il ne le fut jamais. Il ne veut point s'expliquer ſur les moyens dont il ſe ſervira pour cela ; je les devine : mais je ſuis travaillée d'un ſcrupule. Cette miſérable eſt groſſe de quatre mois ; ne ſerois-je pas coupable de la mort de ſon enfant, ſi une ſcene violente lui occaſionnoit une fauſſe couche, & ne vaudroit-il pas mieux avoir patience, juſqu'à ce qu'elle ſoit accouchée ? Que deviendra-t-elle enſuite ? le valet du Comte ne l'aime pas, il la joue. Que les perſonnes du ſexe ſont malheureuſes lorſqu'elles laiſſent ſurprendre leur cœur à une paſſion violente ! Cette fille eſt d'une famille où la probité régnoit ; elle a eu l'éducation la plus chrétienne. L'amour de la parure a rendu tous ces avantages inutiles, & le Comte a découvert que le deſir d'avoir un habit de maſque avoit cauſé ſa premiere chûte chez ſes parents. Savante dans l'art de diſſimuler, elle en a impoſé à ſa Mére, & à ceux qui me l'ont recommandée, & je ſais, à n'en pou-

voir douter, que le Marquis se flatte de sa conquête comme d'une bonne fortune qu'il ne doit qu'à son mérite. J'ai déploré le malheur des personnes du sexe, dominées par quelque passion. Je vous avoue que, si Dieu n'y étoit pas offensé, je rirois de la sotte crédulité des hommes. Mon époux a de l'expérience, du bon sens, cependant il se laisse duper par les airs innocents d'une jeune fille, qui le trompe sous ses yeux, sans qu'il ait la moindre défiance. En vérité, je crains qu'il ne s'emporte à quelque excès contre cette malheureuse; & je la plains bien sincérement. S'il ne s'agit que de lui faire une grosse dot pour engager *Girard* à l'épouser, j'y contribuerai de tout mon cœur.

Je me suis hâtée de finir ce qui regarde cette malheureuse affaire, pour vous entretenir d'une autre plus agréable, & qui me donne beaucoup de joie. Le Marquis me présenta, il y a quinze jours, un Seigneur Napolitain de la plus charmante figure qu'on puisse imaginer. Mais on cesse d'y faire attention lorsqu'on l'entend parler. Il n'est pas possible d'imaginer dans un homme de cet âge des lumieres si

universelles, un jugement aussi solide, un esprit plus aisé, plus juste, plus brillant. Ne m'accusez pas de prévention, je vous prie; tout le monde est d'accord avec moi, sur le compte du Signor *Mastrilli*, & son assiduité chez nous fait bien des jalouses. Il n'a point déguisé au Marquis le motif de ses visites; la petite a fait sa conquête; & il proteste à mon époux qu'il s'estimeroit le plus heureux de tous les hommes, s'il pouvoit obtenir son cœur & sa main. Le Marquis lui a déclaré d'abord, que ma sœur n'a d'autre dot que ses charmes & ses vertus; & cet aveu, loin de le rebuter, semble ajouter quelque chose à la vivacité de ses sentiments; il ne dépend que de lui, & vous recevrez une de ses lettres avec celle-ci, & une de mon époux, pour demander le consentement de mon Pere & le vôtre. La petite a peine à déguiser la joie que lui cause la préférence du jeune étranger; elle ne soupçonne pourtant rien des vues qu'il a sur elle, & je crois que sa vanité seule a fait naître les mouvements que nous lui avons surpris; son cœur n'y entre pour rien, ou je serois bien trompée. Le Marquis est de mon sen-

timent ſur cet article, ce qui ne nous empêche pas de regarder ce mariage comme une affaire qui ne dépend plus que de vous; ma ſœur eſt encore trop jeune pour être ſenſible; d'ailleurs, ſon petit cœur eſt trop étroit, pour éprouver en même temps deux paſſions. Je la crois ambitieuſe, ce penchant ſatisfait, elle deviendra tendre pour un époux aimable à qui elle devra tout. Le Signor *Maſtrilli*, en amant délicat, auroit ſouhaité de l'inſtruire des démarches qu'il a faites pour l'obtenir, & craint de ne la devoir qu'à ſon obéiſſance. Le Marquis le raſſure ſur cet article, & lui jure qu'il ſera aimé, ce qui le tranquilliſe un peu. Je reſſens avec beaucoup de vivacité l'établiſſement de cette chere enfant; mais lorſque je jette les yeux ſur ma ſituation, lorſque je réfléchis ſur l'inconſtance des hommes, je crains pour elle les malheurs que j'éprouve aujourd'hui, & je la plains de tout mon cœur. Heureux ceux qui, loin du grand monde, préſervent leur cœur des ſentiments dangereux qu'on y contracte! Nos hameaux voient peu d'infideles, ici l'on pourroit à peine trouver un cœur conſtant, & la foi conjugale eſt regardée comme une vieille chimere décriée parmi tous les honnêtes gens.



REPONSE

A LA PRECEDENTE

N'en doutez pas, ma chere Enfant, le Comte vous rendra le cœur de votre époux. Vous lui devez la vie de ce cher époux, vous lui devrez encore son retour à la vertu. Il manquoit ce dernier trait de générosité au portrait du Comte; non je ne crois pas qu'on puisse la pousser plus loin. Croyez-moi, ma chere Enfant, un pareil cœur est inaccessible au crime; vous n'avez rien à craindre de la passion d'un tel amant. J'approuve votre délicatesse par rapport au malheureux objet de l'amour du Marquis; attendez que cette fille soit accouchée, & pour le reste abandonnez cette affaire à la prudence du Comte. Il peut insensiblement résoudre son valet de chambre à épouser cette créature; ces sortes de gens n'ont pas beaucoup de délicatesse; une grosse dot lui fermera les yeux sur ce qui s'est passé avant son bail.

Votre pere écrit au Marquis & au

Signor *Mastrilli*. Il abandonne la conclusion de cette affaire à votre époux ; & comme nous connoissons sa prudence & ses lumieres, nous sommes persuadés qu'il est incapable de se méprendre sur le caractere de ce jeune Seigneur. Je ne saurois assez louer Dieu des bénédictions qu'il répand sur notre famille, & je lui demande sans cesse qu'il accorde à cette petite les graces qui lui sont nécessaires dans son nouvel état, le conjurant de ne pas permettre que ce mariage s'accomplisse, si cet état de grandeur devoit devenir funeste au salut de cette chere enfant. Elle est (ce me semble) encore bien jeune, & je crains qu'une fortune si éclatante ne lui tourne la tête. Abandonnons le tout à la Providence, & tâchons de mériter par notre soumission, qu'elle nous guide d'une façon spéciale. Vous avez raison, ma chere enfant, lorsque vous regrettez la simplicité des mœurs des personnes élevées loin du grand monde ; il faut une vertu peu commune pour la conserver à la Cour ; mais Dieu ne manque jamais à ceux qui lui sont fideles. D'ailleurs, vous sentez par expérience qu'il a soin de frotter d'absinthe

les mamelles de la proſtituée de Babylonne, & qu'il tempere par de ſalutaires amertumes les félicités de ce monde, pour empêcher ſes enfants de s'y attacher. Quelques qualités que vous ſuppoſiez dans le Signor *Maſtrilli*, il eſt homme, il eſt jeune; & votre ſœur ne doit pas s'attendre à le fixer entiérement. Je connois la petite perſonne, elle eſt fiere, & ſentira plus vivement que vous une infidélité; il faudra pourtant qu'elle prenne patience; la nature n'aura pas formé un phénomene en ſa faveur.

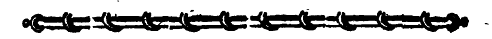
Votre troiſieme ſœur veut être religieuſe; elle perſécute ſans ceſſe ſon Pere pour obtenir la liberté de rentrer dans un couvent où elle a été Penſionnaire, & proteſte qu'elle n'eſt point jalouſe de la fortune de ſes deux aînées. Nous ſommes édifiés de ſes ſentiments; cependant je viens de lui déclarer que nous ſommes déterminés à lui refuſer notre conſentement juſqu'à ce qu'elle ait vingt-cinq ans. Le terme eſt un peu long, mais on ne peut prendre de trop grandes précautions contre la premiere ferveur d'une jeune perſonne. Je lui permets juſqu'à ce temps de vivre chez moi auſſi retirée que dans le

cloître, & je ne ferai jamais violence à ses inclinations du côté du mariage : je veux seulement qu'elle se connoisse elle-même, aussi-bien que le monde qu'elle veut quitter, pour lui éviter les repentirs trop ordinaires quand on s'engage inconsidérément.

J'ai conçu par la lettre de votre Epoux, que le jeune *Mastrilli* n'a rien qui le fixe à Naples. Je serois bien soulagée, si votre époux pouvoit l'engager à faire quelque séjour à Turin. La grande jeunesse de votre sœur me fait trembler, elle auroit besoin d'un guide en entrant dans le monde, & je serois tranquille, si elle étoit quelque temps sous vos yeux. Si la chose n'est pas possible, engagez votre favorite à la suivre; les conseils de cette femme qu'elle aime, & qu'elle respecte, lui seront d'une grande utilité. J'ai oui dire que le libertinage, & l'irréligion ne sont pas moindres à Naples qu'à Turin, & cette pensée empoisonne toute la joie que me donne l'idée d'un établissement avantageux pour mon enfant. *Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu!* Il en faut toujours revenir là, ma chere Fille. Qu'il soit lui-même le guide, le conduc-

teur d'une famille dont il eſt le Pere, que j'ai remiſe à ſes ſoins tous les jours de ma vie, & que j'aimerois mieux voir dans l'indigence la plus affreuſe, que dans le péché.

Adieu, ma chere, écrivez-moi à toutes les poſtes, car je ne ſerai tranquille que lorſque je verrai le Marquis revenu de ſon égarement.



LETTRE

DE LA MARQUISE DE ***

A MADAME DU MONTIER.

MA CHERE MERE,

NOus ſommes ici dans un embarras qu'il ne m'eſt pas poſſible de vous exprimer. Mon époux, après avoir reçu la lettre de mon Pere, l'a communiquée au Signor *Maſtrilli*, qui s'eſt cru le plus heureux de tous les hommes. La petite avoit paru ſenſible aux ſoins qu'il lui rendoit; il ſe croyoit aimé. Jugez de ſon déſeſpoir, lorſqu'il s'eſt vu dans la néceſſité de renon-

cer à cet eſpoir. Ma Sœur ne veut point entendre parler de mariage ; elle proteſte qu'un engagement la fait trembler, & elle s'eſt jetée aux pieds du Marquis pour le conjurer de ne la point contraindre ſur cet article. On lui a demandé ſi elle ſentoit quelque répugnance pour l'époux qu'on lui propoſe ; elle aſſure que non, qu'elle connoît tout ſon mérite : mais qu'elle ſeroit la plus malheureuſe de toutes les créatures, ſi l'on ſe ſert de votre autorité pour la contraindre. Avant que de déclarer ſes refus à ſon Amant, je l'ai priſe en particulier, & je n'ai rien épargné pour en deviner la cauſe. Je m'y perds, ma chere Mere : ſon petit cœur eſt impénétrable. Elle répand des torrents de larmes, & finit par dire qu'elle veut être Religieuſe. Vous ſavez, ma chere Mere, combien elle avoit de répugnance pour cet état ; quelle peut être la raiſon qui l'a ſi ſubitement changée ?

Il a fallu à la fin s'expliquer avec ſon Amant ; on m'a chargée de cette commiſſion, & j'ai pris bien des précautions pour adoucir le mauvais compliment que j'avois à lui faire. J'ai rejeté la répugnance de ma ſœur ſur

ſa jeuneſſe, ſur ſon attachement pour moi, ſur la crainte d'être confinée dans un pays qu'elle n'aime point. Mais malgré tous ces adouciſſements, j'ai donné le coup de la mort au pauvre *Maſtrilli*. Ah! ma chere Mere, quel malheur pour un homme d'abandonner ſon cœur à l'amour, & que je connoiſſois peu juſqu'à ce jour la violence de cette paſſion! *Maſtrilli*, à meſure que je parlois, eſt devenu pâle, tremblant; ſes yeux ſe ſont noyés de larmes, & il eſt tombé à mes pieds preſque ſans mouvement. Il auroit fallu avoir un cœur de marbre pour n'être pas touchée de ſon état, & j'aurois ſouhaité qu'un heureux haſard eût amené ma ſœur dans mon appartement; ſon cœur ſe ſeroit attendri à ce ſpectacle. Pour moi, je le fus à un point, que je mêlai mes pleurs à ceux de cet Amant rebuté, & lui promis de bon cœur de faire tous mes efforts pour déterminer la petite en ſa faveur; mais il pouſſe la généroſité juſqu'à me conjurer de ne la pas contraindre. Il a demandé comme une grace au Marquis, de lui permettre de continuer à lui rendre ſes ſoins; il eſpere la toucher par ſa perſévérance;

& mon époux, qui ne conçoit pas ſur quoi eſt fondée la bizarrerie de ma ſœur, lui a ordonné, même un peu rudement, de ſouffrir les aſſiduités du Signor *Maſtrilli.* Elle obéit, mais il eſt aiſé de s'appercevoir qu'elle ſe contraint infiniment. Chaque jour ce jeune Seigneur vient me faire confidence de ſes peines; je ne puis m'empêcher en le voyant, d'être de mauvaiſe humeur contre la petite. Elle change à vue d'œil, & ma femme de chambre m'aſſure qu'elle paſſe une partie des nuits à verſer des larmes.

Quelque occupé que ſoit mon époux à conſoler cet Amant malheureux, il ne perd point de vue ſa maîtreſſe; il l'a meublée magnifiquement, & lui a donné deux femmes de chambre. Il ne peut la voir qu'une fois le jour, mais il ſe dédommage de cette contrainte en lui écrivant. Elle ſacrifie ſes lettres à *Girard*; j'ai eu la curioſité d'en voir une. Il n'eſt pas poſſible de trouver rien de plus tendre, je ſerois tentée de croire que cette créature l'a enſorcelé. Je commence pourtant à me faire à ſon inconſtance, & je n'y ſuis plus ſenſible, que parce que Dieu y eſt offenſé. Je connois par les mouvements que je

remarque dans le jeune *Maſtrilli*, que le Marquis n'a jamais eu d'amour pour moi; il m'eſtime, il me regarde comme une amie capable de bien gouverner ſa maiſon, & propre à lui donner une poſtérité. Voilà, ſi je ne me trompe, à quoi ſe bornent ſes ſentiments à mon égard. Je n'oſe vous avouer qu'il eſt des moments où mon amour propre eſt mortifié de n'avoir point fait naître chez lui une paſſion égale à celle que ma ſœur a inſpirée, & à laquelle elle répond ſi mal: peut-être m'eût-il appris à connoître l'amour; car je lis actuellement dans mon cœur; je n'ai jamais éprouvé ces ſentiments violents, ces inquiétudes qu'éprouve *Maſtrilli*. C'eſt ſans doute un bonheur pour moi, je n'aurois pu ſurvivre à ces infidélités.

Tout conſpire actuellement à me donner de l'inquiétude. Senſible au malheur du jeune Napolitain, je me ſuis crue dans la néceſſité de ne rien épargner pour adoucir ſa ſituation. Il n'a de plaiſir qu'à me parler de ma ſœur, & à verſer ſes douleurs dans mon ſein; je ne crois pas devoir lui refuſer cette conſolation, d'autant plus que mon époux le ſouhaite. Cependant

le Comte qui connoît le motif de l'assiduité de ce jeune homme, semble en être jaloux ; il ne peut retenir ses soupirs lorsqu'il nous voit ensemble ; il est devenu rêveur, & n'a pu s'empêcher de me dire hier, en me donnant la main, qu'il envioit le sort de *Mastrilli* ; qu'il étoit plus heureux qu'il ne pensoit, puisqu'il avoit trouvé moyen de me rendre sensible. Je sais qu'on peut interpréter ces paroles d'une maniere avantageuse. La pitié rend sensible aussi-bien que l'amour ; mais si les paroles du Comte sont équivoques, ses regards ne l'étoient pas. Je suis au désespoir de m'être mise dans le cas de le ménager ; & peu s'en faut que je ne le haïsse, malgré tout ce qu'il fait pour moi. Pour le punir de sa hardiesse, j'ai affecté de parler avec avantage de *Mastrilli* ; c'est-à-dire, que j'ai fait son éloge ; car on ne peut le nommer sans admirer ses agréments, ses vertus. Dictez-moi, je vous prie, quelle conduite je dois tenir à l'égard de ma Sœur. Je trouve qu'elle eût été fort heureuse d'accepter le parti qu'on lui proposoit : mais n'y auroit-il pas trop de dureté à l'y contraindre ?

REPONSE

A LA PRECEDENTE.

AVez-vous bien réfléchi, ma chere Enfant, à ce que vous me mandez dans votre derniere, & n'entrevoyez-vous pas l'abyme qui s'entrouvre sous vos pas ? Je ne crains pas de vous effrayer trop, ma chere Fille, vous êtes dans la circonstance la plus périlleuse de votre vie. L'indifférence, l'infidélité de votre époux commencent à vous devenir moins sensibles ; vous osez vous avouer à vous-même qu'il n'a jamais touché votre cœur ; vous enviez à votre sœur la vive passion qu'elle a fait naître ; vous vous aigrissez contre le Comte, qui, éclairé par sa jalousie, pénétre dans votre cœur, y découvre des sentiments que vous ignorez vous-même. Ah, ma chere Fille ! ouvrez les yeux. Connoissez le danger où vous êtes, &, à quelque prix que ce soit, éloignez le jeune *Mastrilli*. Plus il a de mérite, plus vous le devez craindre. Je ne m'étonne

plus de la vivacité avec laquelle vous le louez : rentrez dans votre cœur, sondez-en les replis les plus cachés, & vous frémirez sans doute de ce qui s'y passe à votre insu. Mais peut-être m'alarmai-je mal-à-propos ? Peut-être la seule compassion a-t-elle occasionné les expressions qui m'ont effrayée. Rassurez-moi, ma chere Enfant. Ce n'est pas que je soupçonne votre vertu ; ma chere Fille ne fera jamais rien contre son devoir : mais il est possible que votre cœur se soit laissé surprendre sans votre aveu ; & je prévois dans ce cas un combat pénible, dont j'espere pourtant que vous sortirez victorieuse. Si malheureusement mes conjectures & celles du Comte se vérifient, gardez-vous, ma chere, de vous livrer à l'abattement. Nous ne sommes pas maîtres de nos sentiments ; mais nous le sommes toujours de nos actions, & c'est de celles-là seulement que nous rendrons compte au Seigneur. Peut-être aura-t-il permis cet égarement de votre cœur pour vous humilier, & pour vous faire sentir ce que vous seriez sans sa grace. A quel désordre ne conduisent point les passions lorsqu'elles ne sont

pas réglées par la raison ? Votre époux trompé par la plus méprisable de toutes les créatures ; le Comte en proie aux fureurs de la jalousie ; *Mastrilli* éprouvant successivement la crainte, l'espoir, le dépit ; votre sœur dévorée par une passion secrete ; vous-même abusée par des sentiments qui se glissent dans votre cœur sous la forme de la pitié : Voilà, ma chere Fille, l'affreux ouvrage des passions.

Je prévois que ceci va devenir pour vous une source de réflexions & de victoires : vous vous humilierez sous la main du Tout-puissant, qui se plaît à nous faire connoître la corruption de notre cœur, & combien peu nous devons compter sur nous-mêmes. Souvenez-vous, d'ailleurs, que le découragement en pareil cas est l'ouvrage de l'orgueil, qui ne peut supporter la vue de nos imperfections ; & qu'encore une fois, Dieu ne demande de nous que de résister à nos penchants, qui ne nous rendent coupables, qu'autant qu'ils sont volontaires. Parlons maintenant de votre sœur.

Je connois la répugnance naturelle que cette Enfant a pour le Cloître ; & je ne conçois pas quel peut être le

motif de ſa répugnance pour un mariage ſi fort au deſſus de ſes eſpérances. Je ſuis donc contrainte de penſer qu'elle a une forte paſſion dans le cœur, & j'en reviens à mon premier ſentiment. Cette Enfant aime le Comte, &, toute entiere à cette premiere paſſion, elle ſe fait un plaiſir délicat de lui ſacrifier ſa fortune. Je connois ſon petit cœur ; il eſt capable des efforts les plus héroïques. D'ailleurs la lecture des Romans l'a gâtée : je n'ai pu obtenir de votre Pere qu'il lui défendît cette lecture ; il prétend qu'elle inſpire aux perſonnes du ſexe une noble fierté, & pendant les ſix mois que votre ſœur a paſſés au Couvent, il lui a fait lire les Caſſandres, les Cléopatres, &c. Voilà le fruit de ces belles lectures : la petite ſe met en ce moment de pair avec les Héroïnes dont elle a pleuré le malheur. Sa vanité la ſoutient, & lui cache l'horreur du ſacrifice qu'elle médite. Vous concevez qu'avec de tels motifs, je ſuis bien éloignée de conſentir à la voir Religieuſe ; mais je ſouhaiterois qu'on lui permît de paſſer quelque temps dans le Couvent ; elle pourroit y oublier le Comte

& vous auriez un prétexte honnête de vous débarrasser de *Mastrilli*.

Abandonnez absolument à ce cher Comte, que j'aime de tout mon cœur, le soin de démasquer votre rivale, & ne vous permettez plus aucune curiosité à cet égard.

La lecture de cette lettre, dont vous me parlez, n'a servi qu'à aigrir votre cœur contre le Marquis. Il mérite votre pitié, & non votre indignation ou votre indifférence. Si vous réfléchissiez sur sa conduite à votre égard, vous ne douteriez pas, comme vous le faites, de son amour pour vous. Vous n'avez, dites-vous, jamais fait naître chez lui ces mouvements violents que vous avez remarqués dans l'Amant de votre sœur ; c'est que l'amour s'exprime différemment, selon l'âge des personnes qu'il subjugue ; c'est que le Marquis n'a trouvé aucun obstacle, quand il a été question d'obtenir votre main. Mais en supposant que le Marquis n'eût jamais eu pour vous qu'une amitié tendre, fondée sur l'estime, je trouverois votre sort préférable à celui de votre sœur. Ce n'est pas de l'amour qu'il faut souhaiter dans un époux pour

être heureuſe, ce ſentiment eſt ſujet à trop de viciſſitude. Adieu, ma chere Enfant. Sur-tout point d'abattement; je ne ſaurois trop inſiſter ſur cet article.

LETTRE

DE LA MARQUISE DE ***

A MADAME DU MONTIER.

QUe ne vous dois-je pas, ma chere Mere? & combien ma reconnoiſſance envers le Seigneur doit-elle être vive? Il ſe ſert de vos ſages conſeils pour m'arrêter ſur le penchant de l'abyme. Je n'entreprendrai point de vous décrire mes divers mouvements à la lecture de votre Lettre: je demeurai abymée dans une confuſion qui m'anéantiſſoit en quelque ſorte. Surpriſe, effrayée de ce qui s'étoit paſſé dans mon cœur à mon inſu, je ne cherchai point à me diſſimuler ma foibleſſe. Votre lettre m'ouvrit tout-à-coup les yeux ſur mille choſes, qui juſqu'à ce jour ne m'avoient

m'avoient fait aucune impreſſion. On me vint avertir dans le moment que le Marquis me prioit de deſcendre ; mais je n'étois pas en état de paroître ; la honte , la confuſion, la crainte , la douleur, étoient peintes ſur ma face ; & je me ſerois dérobée , ſi je l'avois pu , à la lumiere du Soleil. Je fis donc dire au Marquis que je me trouvois aſſez mal, & que je le priois de faire mes excuſes à la Compagnie , car on m'avoit annoncé quelques Dames. Mon époux alarmé ſe rendit dans mon cabinet ; je n'eus que le temps de cacher votre Lettre ; & ne pouvant ſupporter la vue de ce cher époux envers qui je ſuis coupable , je tombai ſans connoiſſance. Il appella du monde ; & lorſque je repris mes ſens , je me trouvai dans mon lit, environnée de Médecins, de mon époux, de la petite, du Comte , & du jeune *Maſtrilli*. A peine eus-je enviſagé ce dernier , que ne pouvant réſiſter aux mouvements violents que me cauſoit ſa préſence , j'ai jeté un grand cri en portant mes deux mains ſur mon viſage, comme pour me cacher aux yeux de tous les aſſiſtants. Il me ſembloit qu'ils liſoient au fond de mon cœur, & y

découvriroient des ſentiments que je m'étois cachés juſqu'alors. J'ai prié mon époux de faire ſortir tout le monde, & je ſuis demeurée ſeule avec lui & le Médecin. J'avois un peu de fievre, & l'on vouloit me ſaigner ſur le champ ; mais j'ai fait tant d'inſtances, qu'on m'a promis de me laiſſer tranquille juſqu'au lendemain. Le Marquis paroît au déſeſpoir de mon état ; & quoique je l'aie aſſuré que je me trouvois bien, & que je n'avois beſoin que du repos, il n'a pas voulu ſe coucher de toute la nuit, qu'il a paſſée dans un fauteuil auprès de mon lit. Qu'elle a été douloureuſe pour moi, cette nuit ! Que de combats, de reproches ! ce n'eſt pas que j'aie balancé un moment à renoncer pour jamais à la vue de *Maſtrilli*, auquel je ne puis penſer ſans frémir. Mais, ma chere Mere, en même-temps ma volonté conſentoit toute entiere à ce ſacrifice, mon cœur étoit déchiré. Je n'avois pu comprendre juſqu'à ce jour, ce que diſoit *Saint Paul*, lorſqu'il ſe plaignoit d'avoir en lui deux volontés qui ſe contrarioient ſans ceſſe. J'en ai fait cette nuit une cruelle expérience. Ce renoncement à ce qui eſt

cher à mon cœur, eſt, je crois, une image de ce que ſouffre l'ame au moment de la ſéparation du corps. *Maſtrilli* ſe préſentoit à l'une de mes deux volontés de la façon la plus touchante: l'autre la repouſſoit avec une horreur que je ne puis exprimer. J'avois feint d'abord de repoſer pour pouvoir être moins obſervée. Mais dans la violence du combat que j'éprouvois, mon corps trembloit de toutes ſes forces; j'étois couverte d'une ſueur froide, & l'on appercevoit les palpitations de mon cœur au travers de ma couverture. Le Marquis ne ſavoit que penſer de ma ſituation, & ſe levoit à tous les inſtants pour voir en quel état j'étois, malgré les prieres que je lui fais de me laiſſer tranquille. Ce qui m'embarraſſoit le plus, étoit la maniere dont je m'y prendrois pour ne plus recevoir *Maſtrilli*. Je trouvois de l'affectation à prier mon époux de l'éloigner tout-à-coup; & j'aurois mieux aimé mourir que de le revoir. Ce dernier danger m'a paru le plus preſſant, il m'a déterminée à tout riſquer, & à me perdre, s'il le falloit, dans l'eſprit du Comte. Ce digne Ami eſt auſſi libre ici que dans ſa maiſon, & le

matin, ayant trouvé le Marquis fort abattu, il le conjura de prendre une heure de repos, lui promettant de ne me point abandonner. Pleine du dessein que j'avois conçu, j'ai conjuré mon époux de se rendre à la priere du Comte, en l'assurant que je me trouvois beaucoup mieux; effectivement j'étois plus tranquille depuis que je croyois avoir trouvé un moyen sûr de me soustraire à la vue de *Mastrilli*. A peine le Marquis a-t-il été sorti, que j'ai prié le Comte, d'une voix mal assurée, de me rendre un service dont je ne perdrois jamais le souvenir. Il s'agit, lui ai-je dit, de trouver le moyen de mener le Signor *Mastrilli* à la campagne, de l'y retenir quelques jours. Je prendrai ce temps pour conduire ma sœur dans un Couvent; faites en sorte de l'employer utilement pour engager le jeune *Mastrilli* à quitter Turin; que je ne le revoie jamais, je vous en conjure. Le Comte, pendant mon discours, étoit demeuré immobile, &, au lieu de me répondre, il a fait une exclamation, en disant: Quelle vertu! Puis paroissant confus de ce qui venoit de lui échapper: Vous serez obéi, m'a-t-il dit, Madame, je

conçois que vous ne voyez qu'avec peine, ce qu'il en coûte à Mademoiselle votre sœur pour soutenir la vue d'un homme qui est la cause innocente des persécutions que lui fait le Marquis. Ces dernieres paroles du Comte m'ont mise un peu à mon aise ; il est possible qu'il n'ait pas pénétré mes motifs... Mais je m'abuse. Son premier mouvement l'a trahi ; il connoît ma foiblesse, & j'aurai toujours à rougir devant ses yeux. Mais que m'importe-t-il de paroître coupable, pourvu que je cesse de l'être en effet ? plût à Dieu qu'il ne fallût qu'avouer ma faute aux yeux de l'Univers pour l'expier, je ne balancerois pas un moment à le faire.

Mon Epoux n'a pas pu demeurer long-temps éloigné de moi, & m'a trouvée beaucoup mieux. Il me sembloit qu'on m'avoit ôté un poids énorme dont j'étois accablée, & mon corps abattu n'a pu résister au sommeil. A mon réveil, mon ame s'est trouvée dans un calme profond, & qui n'est pas concevable après une si violente tempête. Il ne me restoit qu'un sentiment de confusion devant Dieu, que je conserverai toute ma vie. Mon cœur, je crois, est resté innocent à ses yeux,

n'avoit point de part à la surprise
e mes sens. J'aimois sans le savoir,
ins le vouloir ; & peut-être, sans
ous, n'aurois-je connu le mal que
rsqu'il eût été trop tard pour y apporter remede. Quelle leçon pour l'a-
enir ! Dieu m'a punie, sans doute,
e la sévérité avec laquelle je jugeois
s autres. Une Femme me paroissoit
iexcusable de se laisser surprendre à
amour. Je traitois de chimeres tout
: que j'entendois dire des passions
nprévues. Hélas ! j'avois toujours trou-
é ma volonté d'accord avec ma rai-
on ; nulle révolte dans mes sens, nul
enchant à combattre. Je me croyois
ertueuse, parce que je n'avois jamais
ı occasion de ne l'être pas. Quelle
reur ! Je connois présentement quel
nds je dois faire sur mes propres
rces ; je veux à l'avenir être en la
ésence de mon Dieu, comme un en-
ıt timide, qui n'ose s'écarter de sa
ere, & qui se cache dans son sein
moindre bruit qu'il entend.

Sur les cinq heures du soir, le Mar-
s est venu m'annoncer le départ
Signor *Mastrilli*. Il lui a donné pour
use de ce départ précipité, des af-
es de conséquence qui le deman-

dent à Naples; mais je ne prends pas le change, & je reconnois le zele du Comte à m'obliger. Que Dieu le récompense de cette bonne action; qu'il lui accorde le repos du cœur que je recouvre par ses soins; qu'il me conserve long-temps ma chere Mere, ou plutôt qu'il ne permette pas que je demeure sans elle, exposée aux dangers qui m'environnent.



REPONSE

A LA PRÉCÉDENTE.

SI l'on mouroit de joie, ma chere Enfant, je serois expirée au moment où j'ai lu votre Lettre. Que je suis édifiée des combats que vous avez rendus, & dont vous êtes si glorieusement sortie. Dieu vous conduit comme par la main, ma chere; il manquoit cette épreuve à votre vertu.

Je suis persuadée, comme vous, que vous êtes demeurée innocente aux yeux du Seigneur. Ce Pere plein de bonté, qui connoît la violence de nos passions, ne peut s'offenser des mou-

vements involontaires qu'elles nous caufent : les combattre eft tout ce qu'il defire de nous ; & c'eft ce combat qu'éprouvoit Saint Paul, lorfqu'il gémit d'avoir fans ceffe à détruire le vieil homme ; mais vous avez fait expérience des fecours que Dieu donne en pareilles occafions à ceux qui combattent de toutes leurs forces. Ce calme profond que vous avez recouvré au moment où vous l'efpériez le moins eft la récompenfe que ce Dieu de bonté a promis aux victorieux. Comparez actuellement, ma pauvre Enfant, ce qu'il vous en a coûté, avec les tourments inévitables qui auroient été la fuite de cette paffion fi vous lui aviez laiffé le temps de fe fortifier ; & vous conviendrez qu'il eft plus aifé de réfifter aux paffions, que de leur céder lâchement la victoire : qui balance dans ces occafions, redouble fes peines, mais, fi d'une volonté déterminée l'on s'arrache courageufement à l'occafion, on recueille bientôt le fruit de fes travaux. Les paffions ne fe foulevent que contre ceux qui les combattent lâchement, & fe foumettent auffi-tôt qu'on renonce aux ménagements avec elles. Celui qui eft dans la nécef-

ſité de toucher des orties, n'évite leur piquure qu'en les ſaiſiſſant avec vigueur : elles ne bleſſent que lorſqu'on les cueille en tâtonnant : il en eſt de même du renoncement au vice ; il eſt d'autant plus pénible, qu'on y procede avec plus d'incertitude.

Vous n'êtes pas la ſeule, ma chere Fille, qui puiſſe s'accuſer d'avoir manqué d'indulgence pour les foibleſſes des autres. Combien de Femmes aſſez heureuſes pour n'avoir jamais éprouvé de révolte dans leurs ſens ! ſe ſont-elles crues en droit de condamner impitoyablement celles qui s'étoient laiſſé ſurprendre à l'amour ? Elles ne conſidérent pas que leur ſageſſe, ſi elle n'a ſa ſource que dans le tempérament ou dans l'abſence des occaſions, ne peut être d'un grand mérite. Telle qui ſe croit en droit de mépriſer une infortunée qui n'a ſuccombé que parce qu'elle s'eſt trouvée dans une occaſion critique, auroit eu le même tort en pareil cas. Plaignons ſincérement celles qui s'écartent de la voie du devoir ; mais évitons un retour orgueilleux ſur nous-mêmes, & gardons-nous de dire avec le ſuperbe Phariſien : *Je vous rends grace, Seigneur, de ce que je ne ſuis*

us comme le reste des hommes. Je ne
:ains pas de vous le dire, ma chere
.lle, cet orgueil rend, ſelon moi,
.us coupables aux yeux du Seigneur,
ue les déréglements les plus honteux.
Dieu ne plaiſe que je veuille excu-
r la conduite déréglée des perſon-
:s du ſexe. On n'en peut concevoir
ſez d'horreur; mais je voudrois qu'on
ıît & qu'on mépriſât le crime, ſans
épriſer, ſans décrier la criminelle,
qu'on ſe dît inceſſamment à ſoi-
ême : elle ne fait rien que je ne fuſſe
.pable de faire, ſi Dieu m'abandon-
›it à moi-même. Je voudrois qu'à la
ıe du déréglement des autres, on ſe
ntît pénétré de compaſſion, de fra-
:ur pour ſoi-même, de reconnoiſſan-
envers le Seigneur : qu'on lui dé-
rât toute la gloire de la tranquillité
›nt on jouit, ou des victoires qu'on
remportées. Si l'on étoit dans ces
ſpoſitions, on ne feroit pas ces Jéré-
ades éternelles ſur la conduite des
:res; ces orgueilleuſes lamentations
les vices du ſiecle en général, qui
ſſent toujours ſur les vices des
ticuliers. Ce défaut eſt celui ſur-
t des perſonnes qui font métier de
lévotion, & qui en font pourtant

auſſi éloignées que le Ciel l'eſt de la Terre. Le fiel de la médiſance découle de leurs levres : il ſemble qu'elles ſe croient aſſez bien avec Dieu pour pouvoir, ſans conſéquence, être diſpenſées de garder aucunes meſures charitables avec les hommes. Vous éviterez déſormais cet écueil, ma chere Enfant, en vous rappellant, en ces ſortes de rencontres, le danger dont Dieu vous a tirée par ſa grace.

Si je connoiſſois moins le Comte, je blâmerois la confiance que vous avez eue en lui ; mais je pardonne à la circonſtance critique dans laquelle vous vous êtes trouvée. Dans ces ſortes de combats, la fuite ſeule peut aſſurer la victoire, & vous deviez vous la procurer à quelque prix que ce fût. Vous n'aurez point échappé au Comte ; mais il avoit connu vos ſentiments, & il étoit néceſſaire qu'il connût votre triomphe. Qui ſait même ſi cela ne produira pas ſa guériſon ? Quand un cœur a réſiſté à l'une de ces inclinations violentes qui naiſſent involontairement, on ne peut guere eſpérer qu'il ſuccombe de ſang froid ; & c'eſt ce que le Comte ne peut pas manquer de ſe dire à lui-même. Ne lui faites

aucune question sur les moyens dont il s'est servi pour éloigner le jeune *Mastrilli*; & qu'il ne vous voie nulle curiosité sur cet article. Ecrivez-moi à Lettre vue. Je suis fort inquiete de votre santé, que je vous conjure de ménager : sur-tout point d'abattement; vous n'avez que des actions de graces à rendre au Seigneur.



LETTRE

*DE LA MARQUISE DE****

A MADAME DU MONTIER.

MA CHERE MERE,

NOus voici parvenus au dénouement de la piece, & je crains bien qu'elle ne finisse pour moi d'une maniere bien cruelle, J'ai suivi exactement les ordres que vous m'avez donnés au sujet de ma Rivale, J'ai abandonné la guérison de mon Epoux aux soins du Comte, qui, pour m'épargner les inquiétudes que cette affaire pouvoit me causer, m'a caché les

mesures qu'il prenoit. Je fus donc fort surprise de voir arriver le Marquis hier au soir dans une émotion terrible. Il s'enferma dans sa chambre, & s'y promena long-temps de l'air le plus agité. Il me sembla que je l'entendois prononcer le nom du Comte à plusieurs reprises ; & ce qui me surprenoit le plus, c'est que je ne voyois point paroître ce dernier. Une heure après, le Marquis a paru reprendre ses sens. Il a écrit quelques lignes à l'adresse de son Ami, & a sorti sur le champ. Comme je savois que nous touchions au dénouement, j'avois d'abord été fort effrayée, mais je me suis remise, lorsque je l'ai vu écrire au Comte. J'attends ce dernier avec l'impatience la plus vive, & je n'acheverois ma Lettre qu'après lui avoir parlé.

Le Marquis & le Comte viennent de rentrer au logis, & nous avons soupé ensemble. Mon époux d'abord a paru rêveur & confus; mais les caresses & les attentions du Comte l'ont remis dans son état naturel. Quelque desir que j'eusse d'entretenir ce dernier, il ne m'a pas été possible d'en faire naître l'occasion, & il a fallu me résoudre à attendre jusqu'au lendemain malgré mon impatience.

Comme nous étions encore à table, nous avons reçu un billet de la Petite *; elle a été fort incommodée tout le jour, & ſouhaiteroit me voir demain matin. Le Comte a ſaiſi cette occaſion, & m'a demandé la permiſſion de m'accompagner ; il n'a point vu ma ſœur depuis ſon entrée au Couvent, & ſa demande parut naturelle : j'ai regardé le Marquis, qui commence à s'appaiſer ſur le compte de cette pauvre Enfant, & qui m'a dit d'accepter la propoſition de ſon Ami. Je ſouhaiterois même, a-t-il ajouté, que le Comte lui parlât en particulier, peut-être ſeroit-il plus habile que nous, & parviendroit-il à trouver la cauſe de ſes bizarreries ?

Nous ſommes ſortis aujourd'hui à ſix heures du matin : je n'avois pas fermé l'œil de la nuit, & le Comte n'avoit pas été plus tranquille. La cure eſt parfaite, m'a-t-il dit en me donnant la main pour monter en carroſſe ; mais j'ai eſſuyé de fortes criſes. Lorſque nous avons été aſſis, ce digne Ami m'a conté ce qui ſuit.

* *Apparemment qu'on avoit rendu compte de ſon entrée au Couvent.*

A peine Mademoiselle *Rose* a-t-elle été accouchée, que *Girard* l'a pressée de rompre avec le Marquis. Elle s'en est d'abord excusée sur la crainte de faire un éclat. La passion de son Amant, disoit-elle, étoit augmentée depuis qu'elle lui avoit donné un Fils, & l'on devoit appréhender qu'il ne découvrît la vraie cause d'une rupture arrivée dans de pareilles circonstances. *Girard*, qui avoit ses ordres, a menacé de se retirer, & la crainte de le perdre a déterminé cette malheureuse à tout risquer. De quoi le cœur humain n'est-il pas capable, lorsqu'il suit sans contrainte les mouvements d'une passion violente ? Les serments, la Religion même, tout lui est bon pour se satisfaire. *Rose* avoit été assez mal dans ses couches ; elle a feint d'être touchée de la grace, & de vouloir rentrer dans le chemin de la vertu. Le pauvre Marquis, qui, malgré ses désordres, a beaucoup de Religion s'est fait un scrupule d'empêcher la conversion de cette Fille. La disposition dans laquelle il la croyoit, a augmenté son estime, & par conséquent son amour. Et ce sont les combats qu'il s'est livré à lui-même, qui ont occasionné la mélan-

colie à laquelle il s'eſt livré, & qui m'a donné tant d'inquiétudes. Le Comte, qui voyoit avec indignation les tourments qu'il éprouvoit pour une créature ſi mépriſable, a voulu lui ouvrir les yeux. Il lui a propoſé une partie de ſouper chez l'une des plus jolies Filles de la Ville. Le Marquis, qui cherchoit à ſe diſtraire, a accepté la propoſition. Ils ſont ſortis dans le carroſſe du Comte au commencement de la nuit, c'eſt-à-dire, ſur les cinq heures. Jugez de l'étonnement de mon époux, lorſqu'il a vu l'équipage s'arrêter à la porte de la Dulcinée. Où me conduiſez-vous, a-t-il demandé au Comte en tremblant ? Où je vous ai promis, a dit ſon Ami. Mon coquin de Valet de chambre a fait la conquête de cette Fille, qui amuſeroit fort bien un honnête homme. J'ai découvert cette intrigue par le moyen d'un Laquais que *Girard* honore de ſa confidence, & je me ſuis fait une idée de déranger le ſouper de ce maraud. Le Marquis étoit demeuré ſtupéfait pendant ce diſcours. Après avoir gardé un moment de ſilence : Votre Cocher ſe trompe, a-t-il dit au Comte. Je connois celle qui demeure dans ce

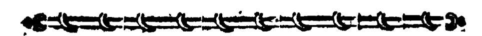
logis, & je répondrois & de ſa conduite, & de ſes ſentiments; elle penſe trop bien pour s'abandonner à un Domeſtique, & ſi je vous la nommois, vous conviendriez avec moi qu'on s'eſt mépris. C'eſt ce qui n'eſt guere poſſible, lui a dit le Comte. Je ne connois point cette Fille; mais le Confident de *Girard* nous ſert de Cocher, & il connoît trop bien la maiſon pour ſe méprendre. Mais, Marquis, ne cherchons point à éclaircir ce myſtere; ſi vous prenez quelque intérêt à la perſonne qui demeure ici, croyez-moi, retournons au logis, & ne vous expoſez pas à perdre une erreur qui vous amuſe. Vous n'y penſez pas, a répondu le Marquis; je crois pouvoir me fier à vous, Comte. J'adore celle qui demeure ici; il y va du repos de ma vie d'éclaircir les ſoupçons que vous me faites concevoir; ne m'abandonnez pas, je vous en conjure. Ils ſont deſcendus de carroſſe en achevant ces mots. Le Laquais du Comte a monté par un eſcalier dérobé; & comme il avoit la clef de l'appartement dans lequel *Girard* & Mademoiſelle *Roſe* étoient couchés fort tranquillement, le Marquis s'eſt convaincu par ſes yeux

de la réalité d'une trahiſon qu'il n'auroit jamais pu s'imaginer. Il a d'abord accablé cette miſérable des reproches qu'elle méritoit ; elle, ſans ſe déconcerter, a pris le haut ton, & a dit au Marquis, qu'elle étoit couchée avec ſon époux, & qu'elle le prioit de ne point faire de ſcandale, ſans quoi elle trouveroit les moyens de l'en faire repentir. L'effronterie de cette créature a mis le comble à la fureur du Marquis ; mais *Girard*, que la préſence de ſon Maître raſſuroit à peine, a pris ſon parti ſur le champ : Ne parlez point ſi haut, Mademoiſelle, lui a-t-il dit ; je ne ſuis point votre époux, & par la grace de Dieu, je ne le deviendrai jamais. Je ſuis fâché que vous m'ayiez mis dans le cas de m'expliquer ſi cruement ; mais votre effronterie vis-à-vis de Monſieur, m'indigne, & me dévoile votre caractere. Ces paroles ont été comme un coup de foudre pour cette malheureuſe. Le Marquis, après l'avoir traitée comme elle le méritoit, eſt ſorti bruſquement ſans ſon Ami, & eſt venu ſe renfermer dans ſa chambre. En réfléchiſſant ſur tout ce qui s'eſt paſſé, il a cru démêler que cette piece avoit été ourdie par le Comte ;

& oubliant ce qu'il devoit à cet Ami, il lui a écrit pour le prier de se trouver dans un lieu écarté, pour lui donner satisfaction du tour qu'il lui avoit joué. Le Comte s'est trouvé au rendez-vous; mais trop prudent pour se piquer d'un tel appel, il a laissé passer la colere du Marquis, lui a déclaré tout net qu'il ne se battroit jamais contre lui, & lui a fait remarquer qu'il étoit venu sans épée. Le Marquis, confus de son emportement, est devenu capable de raisonner, & le Comte l'a forcé de convenir qu'il avoit agi en ami réel dans toute cette affaire.

Nous ignorons encore la conduite que tiendra mon époux vis-à-vis de *Rose*, & l'inquiétude où nous sommes sur cet article a fort abrégé la visite que nous avons rendue à la Petite. Qu'elle est changée, ma chere Mere! Elle m'a tiré les larmes des yeux. Le Comte n'a pu s'empêcher d'en répandre, & nous avons tout employé pour l'engager à nous ouvrir son cœur. Elle s'obstine au silence, & demande pour toute grace la permission de prendre l'Habit de Religieuse. Vous sentez que je ne puis lui laisser aucune espérance sur cet article. Je lui ai promis de revenir

demain & nous nous sommes hâtés de nous rendre au logis. Le Marquis est sorti presque aussi matin que nous, & a fait dire au Comte de l'attendre à l'Eglise de Saint Charles. Me voici donc abandonnée à moi-même, & livrée à mes réflexions. Elles sont funestes, & je frémis sur-tout dans la crainte que le Marquis ne me soupçonne d'avoir eu quelque part à ce qui vient de se passer. Mon Epoux rentre avec le Comte; la poste va partir, je n'ai que le temps d'y envoyer ma Lettre, & ne pourrai vous instruire de ce qui va se passer, que par le prochain ordinaire.



REPONSE

A LA PRECEDENTE.

JE suis persuadée, ma chere Fille, qu'avant que de recevoir cette Lettre vous jouirez d'une tranquillité parfaite. Il n'y avoit que les premiers moments à craindre, & graces à la prudence du Comte, tout s'est passé aussi bien que nous pouvions l'espérer. Qu'un Ami de cette sorte est un précieux

trésor ; & que je suis fâchée que ce pauvre Comte soit la victime d'une passion qui le rend malheureux. J'espere toujours que nous le verrons vainqueur, & qu'après avoir travaillé au bonheur de ses Amis, il fera enfin quelque chose pour lui-même. Votre *Rose* est une misérable qui n'excite plus ma pitié. Il manquoit à son portrait le dernier trait qu'elle vient d'y donner ; & son cœur corrompu devoit aussi être hypocrite. C'est à mon gré le *non plus ultrà* du crime : & je me sens saisie d'une indignation, dont je suis à peine la maîtresse, lorsque je vois qu'on veut faire servir la Religion de couverture au vice. Cette Fille fera une mauvaise fin, & votre époux, en réfléchissant de sang froid sur son caractere, va sentir de quelles chaînes on vient de le délivrer. Je vous exhorte, ma chere Enfant, à vous abandonner à la Providence sur les suites de cette affaire, le cœur me dit qu'elle se terminera à votre avantage.

Gardez-vous de laisser espérer à la Petite que vous consentiez à lui voir prendre des engagements dans une maison Religieuse : il ne faut point flatter sa manie sur cet article. Remet-

tons cette Enfant entre les mains du Seigneur ; & demandons-lui qu'il l'éclaire, puisque son obstination à garder le silence, nous met hors d'état de lui donner d'autres secours. Je vous avoue que sa situation jette une grande amertume dans ma vie ; mais persuadée que nous sommes des aveugles, incapables de juger sainement des choses qui nous conviennent, je me soutiens en me disant continuellement que Dieu saura tirer de cette situation douloureuse, des biens que nous n'aurions osé espérer. Voyez cette pauvre Enfant le plus souvent que vous pourrez ; tâchez de la réconcilier avec votre époux & dites-lui bien qu'on ne la gênera jamais dans le genre de vie qu'elle voudra choisir ; mais qu'on demande du temps pour s'assurer de sa vocation. J'attends avec une vive impatience le parfait dénouement de toutes ces affaires ; mais quoi qu'il arrive, je compte sur votre constance, & sur votre résignation à tout ce qu'il plaira à Dieu d'en décider.

LETTRE

*DE LA MARQUISE DE****

A MADAME DU MONTIER.

MA CHERE MERE,

QUi pourroit vous exprimer les ſituations fâcheuſes que j'ai éprouvées depuis ma derniere ? J'ai eu grand beſoin de me rapeller vos conſeils, & de m'abandonner à tous les inſtants à la Providence. C'eſt, je vous aſſure, l'unique moyen d'adoucir les peines les plus cruelles ; & je ne ſais ſans cela, ſi je n'aurois pas ſuccombé à toutes les miennes.

Mon époux rentra avec le Comte comme je fermois ma derniere lettre ; ils avoient l'air embarraſſé, & ils ſortirent auſſi-tôt après le dîner. Ils n'ont rentré que ſur les cinq heures ; & nous nous entretenions de choſes indifférentes, lorſqu'un domeſtique m'eſt venu annoncer une marchande qui vouloit

me montrer des dentelles. Je voulus la remettre au lendemain; mais mon époux commanda qu'on la fît entrer. Jugez de sa surprise, lorsque cette femme mit à l'entrée de mon appartement, un panier couvert, sur lequel il y avoit une lettre toute décachetée, & se sauva. Nous nous regardâmes d'un air interdit, mais la voix d'un enfant qui se fit entendre, me fit pousser un grand cri, & je courus au panier. J'y vis un petit garçon beau comme le jour, qui me tendoit ses petites menottes. Mon époux étoit demeuré immobile sur sa chaise; le Comte s'étoit approché de lui, & lui parloit bas; pour moi, sans penser à ce qui se passoit autour de moi, je caressois ce petit innocent qui ressembloit à mon époux, & je criois qu'il falloit promptement lui chercher une nourrice. J'apperçus alors la lettre qui étoit toute ouverte. On m'y apprenoit toute l'intrigue du Marquis, auquel on prodiguoit les épithetes les plus indécentes, & on finissoit en m'avertissant de me défier d'un époux qui se faisoit un jeu de la séduction, du mensonge, & des crimes les plus énormes. Après avoir lu ce libelle, je l'ai déchiré

déchiré & jeté ſur une chaiſe, & j'ai recommencé à careſſer cet enfant. Le Marquis, qui n'avoit ceſſé de me regarder ſans remuer de ſa place, a ramaſſé les morceaux de la lettre que je venois de déchirer, & a fait un mouvement pour ſortir. Je m'en ſuis apperçue, & poſant l'enfant ſur un canapé, je me ſuis approchée de lui, &, ſans pouvoir prononcer un ſeul mot, je l'ai embraſſé. Il s'eſt débarraſſé de mes bras, a pris ma main qu'il a baiſée, & j'ai ſenti qu'il la mouilloit de ſes larmes. Il eſt ſorti, & le Comte qui ſentoit de quelle conſéquence il étoit de ne le point abandonner dans ces moments critiques, l'a ſuivi. Je ſuis reſtée ſeule avec cet enfant que j'ai confié à l'une de mes femmes en lui recommandant le ſecret. Voilà ſans doute la vengeance que cette malheureuſe a prétendu tirer du Marquis; elle ſe flattoit du malin eſpoir de nous déſunir, & je commence à eſpérer que ſes artifices tourneront à ſa confuſion. Lorſque je me ſuis vue tranquille du côté de l'innocente créature qu'on m'a fait remettre, je me ſuis informée du chemin qu'avoit pris mon époux & ſon

ami. Ils ſont montés en carroſſe, mais l'équipage eſt revenu au bout d'une heure; on les a laiſſés au fauxbourg du Pô, & je crains qu'ils ne ſe vengent d'une maniere cruelle, ſur la malheureuſe auteur de tant de troubles. J'ai reçu le ſoir un billet du Comte qui me prioit de ne point m'inquiéter: ils ont été deux jours abſents, & malgré l'avis du Comte, je les ai paſſés dans une grande inquiétude. Mais quelle a été ma frayeur de voir arriver le Comte ſeul! Qu'avez-vous fait du Marquis, lui ai-je dit, & pourquoi paroiſſez-vous ici ſans lui? Raſſurez-vous, Madame, me dit le Comte, votre époux n'eſt pas éloigné: mais il ſe ſent ſi coupable à votre égard, qu'il n'oſe ſe montrer à vos yeux ſans être aſſuré de ſon pardon. Et ne pouviez-vous pas lui répondre de mes ſentiments, ai-je dit au Comte? hâtons-nous de joindre le Marquis, & qu'il connoiſſe toute la joie que me cauſe ſon retour à la vertu. Vous n'irez pas fort loin, m'a répondu le Comte en riant; & ſur le champ la porte de mon appartement s'eſt ouverte, & mon époux étoit à mes pieds, avant que j'euſſe pu l'empêcher de s'y jeter. Accablez-moi de

reproches, m'a dit ce cher époux, vos bontés pour moi aggravent mon crime, & je me sentirois soulagé, ce me semble, si vous me traitiez comme le mérite le plus coupable de tous les hommes. Je n'ai répondu au Marquis qu'en le serrant dans mes bras, & en m'efforçant de le relever. Le Comte attendri versoit des larmes, les nôtres couloient avec abondance, & il seroit impossible de vous peindre tout ce qui s'est passé dans cet heureux moment. Le Comte a fait connoître à mon époux jusqu'où j'avois porté la patience, & lui a prouvé que j'avois été instruite de cette intrigue dans son origine. Le Marquis paroît confondu, & ne peut se rappeller son aveuglement sans frémir. Il a travaillé pendant ces deux jours, à faire enfermer la malheureuse *Rose*, &, malgré les peines qu'elle m'a causées, je ne puis m'empêcher de la plaindre bien sincérement. Ne pourrai-je point demander au Marquis la liberté de la voir, & croyez-vous qu'il fût impossible de la remettre dans le chemin de la vertu ?

Je suis destinée à ne goûter jamais de plaisir qui ne soit empoisonné par

quelque amertume. Le Comte a trouvé le moyen de m'entretenir en particulier. Je suis trop heureux, m'a-t-il dit, d'être parvenu à vous rendre le cœur d'un époux que vous chérissez : il est temps, Madame, que je travaille à ma propre tranquillité. Ce n'est qu'en vous fuyant que je peux me flatter d'arracher de mon cœur le trait fatal qui le déchire. Je vous adore, Madame ; que cet aveu ne vous blesse point, c'est au moment de vous quitter pour jamais, que je vous le renouvelle. Je n'ai point tenté ma guérison ; j'aurois fait d'inutiles efforts ; tout ce que j'ai pu obtenir sur mon cœur, c'est de me contraindre au silence : mais ce silence aujourd'hui est au dessus de mes forces ; je vous offenserois à tous les instants, & je deviendrois plus criminel sans cesser d'être aussi misérable. Je vous demande votre compassion, Madame, & le secret par rapport au Marquis ; il s'opposeroit à une retraite dont je ne pourrois lui marquer les motifs, & vous sentez trop combien elle devient nécessaire. Le Comte s'est levé en achevant ces paroles, & m'a laissée si saisie, que je n'ai pas eu la force de lui

dire une parole. Ce pauvre Comte m'a fait entrevoir que ſon départ eſt prochain ; je ne crois pas qu'il me convienne de l'arrêter après une déclaration ſi préciſe ; je vous avoue pourtant que j'en ſerois bien tentée ; qu'ai-je à redouter d'un cœur auſſi vertueux que le ſien ? J'attendrai votre réponſe avec impatience, & je ſerois bien contente, ſi elle ſe trouvoit d'accord avec mes deſirs ; je dois tant au Comte ! Cependant point de complaiſance, ma chere Mere. De quelque façon que vous décidiez, vous ſerez obéie.



REPONSE

A LA PRECEDENTE.

JE l'avois bien prévu, ma chere Fille ; l'égarement du Marquis ne pouvoit être de longue durée, ſurtout ayant remis vos intérêts à un ami auſſi ſincere que le Comte. Je l'admire, & je le plains bien ſincérement. Vous lui devez trop, ma chere Enfant, pour vous oppoſer à ſon éloignement. Votre abſence eſt le ſeul

remede à ſon mal, encore eſt-il douteux qu'il ſoit efficace : il a jeté de trop profondes racines. Vous perdez à la vérité un ami que rien ne pourra remplacer ; mais vous devez préférer ſes intérêts aux vôtres. D'ailleurs, quelque vertueux que ſoit le Comte, il eſt homme, il eſt amant. Il n'eſt point de probité qui ne doive trembler à la vue d'une paſſion violente. Si vous faiſiez la moindre démarche pour tenir le Comte, il ſeroit autoriſé à vous manquer à tous les inſtants ; il concevroit malgré lui un eſpoir qui augmenteroit ſa paſſion, & il deviendroit, ou le plus malheureux, ou le plus criminel de tous les hommes. C'eſt une cruelle alternative où ſont réduites toutes les perſonnes qui ont nourri avec complaiſance un penchant criminel. Au reſte, ma chere ; le cœur de l'homme eſt entre les mains du Seigneur : il augmente le courage de ceux qui combattent pour la vertu ; il ne faut pas douter qu'il ne récompenſe le Comte de la généreuſe réſolution qu'il vient de prendre. Adreſſez-lui à ce ſujet les plus ferventes prieres, la reconnoiſſance vous en fait une loi.

Vous êtes dans l'erreur, ma chere,

lorſque vous regardez *Roſe* comme ſuſceptible d'un heureux retour à la vertu. Il faut pour convertir un cœur comme le ſien, un miracle de miſéricorde. Ses crimes n'ont point été occaſionnés par une foibleſſe ; mais par une ambition démeſurée ; c'eſt de ſang froid qu'elle les a commis : elle a joint au libertinage le plus criminel, la diſſimulation, l'hypocriſie, l'artifice, un manege qui déſigne une ame intrépide, & endurcie dans le mal. Priez pour elle, engagez le Marquis à la faire traiter avec douceur, mais qu'il la laiſſe dans la ſolitude qu'il lui a procurée, c'eſt le parti qui lui convient le mieux préſentement : informez-vous de la maniere dont elle s'y comportera, & ſi ſon cœur paroiſſoit vraiement touché ; alors vous pourriez obtenir de votre Epoux de quoi l'établir. J'approuve le ſoin que vous prenez de l'innocent qu'on vous a remis ; il n'eſt pas coupable du crime qui lui a donné la naiſſance. Adieu, ma chere Fille. Vous ne me parlez pas de votre ſœur, & je ſuis inquiete de la ſituation de cette pauvre enfant.



LETTRE

DE LA MARQUISE DE ***

A MADAME DU MONTIER.

De la Novalaise, ce 4. Juillet.

VOus ſerez bien ſurpriſe, ma chere Mere, en liſant la date de cette Lettre. Vous nous croyez encore à Turin, & loiſque vous recevrez celle-ci, nous ſerons dans nos terres, où mon époux vient d'être exilé. Ce pauvre marquis me fait pitié. Cette diſgrace, arrivée dans le temps où ſa faveur paroiſſoit la mieux établie, l'a accablé; & je crains qu'il ne ſuccombe au chagrin qu'elle lui cauſe. Avant hier il fut à ſon ordinaire faire ſa cour, reçut mille careſſes du Roi & de la Reine, & le lendemain à neuf heures, il eut ordre de ſe retirer, & on ne lui a donné que vingt-quatre heures pour mettre ordre à ſes affaires. Le Comte qui partage la peine de mon époux, s'eſt trouvé au lever du Roi,

& a osé lui parler en notre faveur ; mais sa Majesté lui a fermé la bouche d'un air sévere, & s'est tourné d'un autre côté. La Reine a paru sensible à cette nouvelle, du-moins le Comte a cru le lire dans ses yeux ; car elle étoit obsédée de la Baronne de R... qui paroissoit triompher de notre malheur. Le Comte est persuadé qu'elle y a contribué, & je le crois comme lui. Ce qui m'afflige le plus, c'est que je suis la cause innocente de la haine qu'elle porte au Marquis. Cette femme m'a toujours haie sans que je lui en aie donné aucun sujet, & son chagrin se manifestoit toutes les fois que la Reine me témoignoit quelque bonté. Comme mon époux & moi, avons toujours cherché l'occasion de rendre service à tout le monde, je m'attendois à voir tous ceux qui se disoient nos amis, partager notre disgrace ; mais excepté le Comte, tout le monde nous a abandonnés. Il semble qu'on nous regarde comme des pestiférés, & qu'on craigne notre approche, & l'on m'a dit que plusieurs Dames qui m'accabloient de caresses, se déchaînent cruellement contre moi. Mon Dieu ! Qu'est-ce que la Cour ?

eſt-il poſſible qu'on y porte la fauſſeté jusqu'à ce point ? Notre diſgrace ſe répand jusques ſur le Comte qu'on regarde auſſi comme un homme perdu ; les courtiſans commencent à lui tourner le dos, ce qui l'inquiéte peu, à ce qu'il aſſure. Il ne reſte à la Cour que pour eſſayer de nous y ſervir, du moins en découvrant de quoi on nous accuſe ; & il proteſte au Marquis, que, dégoûté d'une mer ſi ſujette aux orages, il ne tardera pas à l'abandonner.

Que vous dire de mes ſentiments en cette occaſion, ma chere Mere ? Ce n'eſt qu'à vous à qui j'oſe ouvrir mon cœur ; je ne ſaurois regarder cet événement comme malheureux ; je partage la peine du Marquis ; je ſuis fâchée de quitter une Princeſſe qui avoit mille bontés pour moi ; mais du reſte, je chante le cantique des enfants d'Iſraël après leur ſortie d'Egypte ; & je ne crois pas qu'il m'arrive de regretter les oignons de cette terre d'éxil. Le Marquis a beaucoup de bien, & peut bien établir notre petite famille ; Dieu qui ſait ce qui nous convient nous a ménagé cette diſgrace dans ſa miſéricorde, & a voulu préſerver mes en-

fants de l'air contagieux qu'on respire à la Cour. Qui sait, s'il n'a pas voulu se servir de ce moyen pour guérir mon époux de l'attachement qu'il avoit pour le monde. Je lui adresse à ce sujet mes voeux du fond de mon cœur ; mon bonheur seroit parfait, si ce cher Marquis pouvoit voir du même œil que moi la gloire de ce monde ; il béniroit bientôt le naufrage qui nous conduit au port.

Dans la précipitation de ce départ, le Comte s'est chargé de retirer la petite du Couvent, & vient de l'amener à la Novalaise. Elle a embrassé le Marquis qui ne l'avoit point vue depuis son entrée au couvent. Il n'a tenu qu'à vous, lui a-t-il dit, d'être bien établie avant ma disgrace, vous ne seriez pas réduite à vivre dans la solitude. Cette enfant lui a répondu de la meilleure grace du monde, qu'elle s'estimeroit plus heureuse en partageant son exil, qu'en vivant au milieu de la premiere Cour du monde. Mon époux a paru charmé de sa réponse, & l'a serrée dans ses bras, en l'assurant qu'il reconnoîtroit cette marque de son attachement. Nous avons répandu des larmes bien sinceres en nous

ſéparant du Comte. Il m'a demandé permiſſion d'embraſſer la petite, & je ne ſais ſi je me trompe, il me ſemble qu'il lui a donné quelques-uns de ces regards auxquels il m'avoit ſi bien accoutumée. Mais ce qui m'a ſurpriſe au dernier point, c'eſt qu'il a conjuré le Marquis de ne point diſpoſer d'elle avant une année accomplie. La petite eſt devenue rouge comme du feu, mais au travers de ſa confuſion, j'ai démêlé une ſecrete joie qui me donne beaucoup à penſer; & j'ai beaucoup d'impatience d'entretenir cette Enfant en particulier pour démêler cette énigme.

Nous allons paſſer le *Mont - Cenis* dans une heure, & l'on m'aſſure que j'aurai peine à le reconnoître; je vous en ferai la deſcription dans ma prochaine. Il fait une chaleur horrible, & malgré nos maſques nous ſommes rôties par l'ardeur du ſoleil. Ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'il faut aller dans ces vilaines chaiſes que je vous ai dépeintes autrefois, où l'on eſt en plein air. J'ai promis double récompenſe aux porteurs, pour nous mener par le grand chemin, qui eſt plus long, mais moins dangereux. Les porteurs ont été tranſportés de joie, lorſqu'ils ont en-

tendu parler d'une double paie. Le Marquis m'a dit en ſoupirant : Ces miſérables ſont mille fois plus heureux que nous. Ils ne connoiſſent ni les grandeurs, ni les diſgraces, & contents lorſqu'ils peuvent ajouter quelque choſe à leur ſalaire ordinaire, ils ſe croient, & ſont en effet au deſſus des heureux du ſiecle. Dieu veuille faire meurir chez lui cet heureux germe de philoſophie, & lui rendre, à la place des faux biens qu'il perd, la paix & la douceur qui fuient les lambris dorés pour ſe refugier dans les cabanes & ſous le chaume.

J'oublìois de vous marquer que le Marquis s'eſt trouvé comme ſoulagé en paſſant à Rivoli ; c'eſt un Château, où le pere du Roi a été long-temps priſonnier. Cet exemple de l'inſtabilité des grandeurs humaines, ſert ſans doute à adoucir l'amertume de ſa ſituation préſente.



REPONSE

A LA PRÉCÉDENTE.

JE ſuis auſſi ſurpriſe de votre diſgrace, ma chere Fille, qu'édifiée de vos ſentiments par rapport aux grandeurs, & aux vanités de ce monde. C'eſt une figure qui paſſe, vous l'éprouvez aujourd'hui, & ceux qui y ſont auſſi attachés que vous l'étiez peu, l'éprouvent d'une façon bien plus cruelle au moment de la mort. J'eſpere que notre cher Marquis prendra ce ſentiment; & peut-être ce moment eſt-il celui où Dieu l'attendoit dans ſa miſéricorde, pour lui ouvrir les yeux ſur le prix de la faveur, des dignités & des honneurs.

Vous aviez bien peu appris à connoître la Cour, puiſque vous comptiez ſur des amis après votre chûte. Le Courtiſan, lâche adulateur pour l'ordinaire, ſacrifie tout au deſir de faire ſa cour. Vil eſclave des fantaiſies de ſon maître, il plie volontiers le genou

devant la plus méprisable idole, & ne craindroit pas de renoncer son propre Pere, s'il croyoit par-là, se rendre agréable au Souverain. Combien de Grands, fiers des respects qu'on rendoit à leur faveur, se sont-ils vus dans le cas de l'âne qui portoit des reliques, qui s'approprioit l'encens qu'on offroit au fardeau dont il étoit chargé, & qui fut bien surpris du mépris dont on l'accabla, sitôt qu'on lui eut ôté sa charge?

Je ne suis point étonnée de la générosité du Comte; un cœur comme le sien n'est point fait pour s'accommoder au temps. Cela pourra peut-être lui nuire actuellement dans l'esprit du Roi; mais comptez que ce Prince qui est équitable, l'en estimera davantage, après que ses premiers mouvements seront passés. Les princes, accoutumés dès leur enfance à voir ramper sous eux tout ce qui les approche, s'irritent d'abord de la résistance qu'ils trouvent à leurs volontés, quelque injustes qu'elles soient; mais au fond de leur cœur, ils ne peuvent s'empêcher d'estimer une ame assez grande pour se roidir contre leurs caprices. Tôt ou

tard l'innocence de votre époux ſera reconnue, & le Prince ſaura bon gré au Comte de ne l'avoir point abandonné. Votre Pere à eu l'honneur de connoître le Roi de Sardaigne, dans quelques campagnes qu'il a faites ſous ſes ordres. A une grande valeur, il joint un fond d'équité bien rare dans les perſonnes de ce rang, & ce qu'il y a de mieux, c'eſt qu'il a beaucoup de Religion; il faut qu'il ait été trompé ſur le compte de votre époux, le temps le juſtifiera, & lui rendra les bonnes graces d'un maître juſte & équitable. Votre Pere écrit au Marquis pour lui témoigner la part qu'il prend à ſon malheur, je joindrai à ſa lettre un mot de ma main; aſſurez-le en attendant de ma ſenſibilité ſur ce qui le touche.

Ce que vous me mandez de votre ſœur, me ſurprend, & j'ai peur que ſon ſecret ne lui ſoit échappé vis-à-vis du Comte; tâchez de l'engager à vous ouvrir ſon cœur, & remettons cette affaire à la providence. Je n'oſe m'abandonner aux idées flatteuſes qui ſe préſentent à mon eſprit; mais je vous aſſure qu'il me ſeroit bien doux

de voir ce pauvre Comte prendre pour elle les ſentiments qu'il a eus pour vous : ce n'eſt ni ſon rang, ni ſa fortune que j'enviſage, c'eſt ſa vertu qui me feroit regarder ſon alliance comme le plus grand bonheur, fût-il dans la condition la plus commune.

Je ne doute point que la Baronne de R.... n'ait beaucoup de part à votre exil : la Reine qui n'a pas ſujet de l'aimer, s'eſt amuſée du chagrin que lui cauſoit ſon amitié pour vous ; mais ſes artifices tourneront contre elle-même ; repoſez-vous ſur votre innocence, & ſur le zele du Comte.

Vous me parlez dans votre lettre de la priſon du pere du Roi ; marquez-moi ce que vous en ſavez ; j'ai toujours été curieuſe de ce trait d'hiſtoire qu'on m'a raconté fort diverſement.

Le parallele de l'état de ce pauvre Prince, avec celui de ces pauvres gens, qu'une légere augmentation de gain tranſporte de joie, eſt bien propre à faire comprendre la juſte valeur des honneurs & des dignités : il faut s'y prêter, ma Fille, mais inſenſé qui s'y fie, & qui les regarde comme eſſentiels à la félicité.

Marquez-moi précisément, si votre exil est fixé dans vos terres, & si vous n'aurez pas la satisfaction d'aller à Chambery revoir vos cheres Savoyardes. Je suis sûre que votre disgrace ne les empêchera pas de vous bien fêter : elles ne se piquent pas de suivre les usages de la Cour, & seront, je pense, charmées de vous revoir.



LETTRE

*DE LA MARQUISE DE ****

A MADAME DU MONTIER.

MA CHERE MERE,

JE suis encore toute extasiée des beautés qui ont frappé mes yeux. Ce *Mont-Cénis*, l'objet de mon effroi, vient de m'offrir le plus charmant spectacle qu'on puisse imaginer. La route par laquelle on m'a conduite, & qui est sur la gauche en venant de Turin, est par-tout d'une largeur raisonnable, & l'on pourroit y tomber impunément, sans crainte de tomber au fond des

abymes. Je n'aurois jamais reconnu la plaine, ſi je n'avois ſu, à n'en pouvoir douter, que c'étoit la même où j'ai eu tant de frayeur. La vue d'un étang magnifique m'a cauſé d'autant plus de ſurpriſe, qu'en hiver on n'en apperçoit pas le moindre veſtige; un gazon émaillé de mille fleurs qui m'étoient inconnues pour la plupart, flatte agréablement les yeux, & répand dans l'air les parfums les plus agréables. On éprouve à la fois dans cette plaine, les diverſes ſaiſons de l'année; il fait une chaleur étouffante dans le milieu; les glaces & les neiges dont les montagnes qui l'environnent ſont couvertes en tout temps, y entretiennent un hiver perpétuel, & lorſqu'on marche dans un égal éloignement du pied des montagnes & du milieu de la plaine, on jouit des charmes de l'automne & du printemps. Mon époux pour m'épargner les grandes chaleurs, a mieux aimé alonger un peu la route, & je n'ai jamais voyagé avec plus de tranquillité; je vous écris de la Lunebourg où nous ſommes arrivés fort heureuſement & dont nous allons repartir tout-à-l'heure, non pour Chambery, mais pour nos

terres. Le Marquis qui ne consulte que son dépit, dit hautement qu'il renonce de bon cœur, non seulement au Piémont, mais encore à la Savoie; il proteste qu'on lui offriroit inutilement le poste le plus brillant; & compte se retirer dans un château qui tient à la Savoie, mais qui est sous la domination françoise, & comme une bonne partie de nos biens est dans ce royaume, il veut vendre tout ce qu'il possède en Savoie, pour ne dépendre en rien d'une Cour où il a été si maltraité. J'abandonne le tout à la Providence, & j'ai protesté de bon cœur au Marquis, que tous les lieux où il voudroit vivre me seroient également agréables. Je n'ai pu trouver le moment de parler à la petite, elle vous écrit actuellement, & sa lettre que vous recevrez avec celle-ci, vous apprendra sans doute la cause du changement que je soupçonne. J'évite de laisser le Marquis seul dans ces premiers moments, c'est ce qui m'oblige à finir cette lettre sans vous rien répondre sur ce que vous m'avez demandé au sujet du feu Roi : je le réserve pour un temps où je serai plus paisible.



LETTRE
DE MADEMOISELLE
DU MONTIER
A SA MERE.

MA CHERE MERE,

JE ne sais comment m'y prendre pour vous ouvrir mon cœur. Peut-être ai-je à rougir des sentiments auxquels il s'est laissé surprendre ; peut-être aussi ai-je à me reprocher le silence obstiné que j'ai gardé avec la plus tendre de toutes les Meres, & la meilleure de toutes les sœurs ; j'ose pourtant vous assurer que ce n'est point par un défaut de confiance que j'ai renfermé toutes mes peines au dedans de moi-même ; la singularité de mes idées m'a fait craindre de vous les communiquer, & vous conviendrez que ma sœur avoit trop de part à ce que je vous mande, pour oser lui en faire part. Je vous laisse pourtant la liberté de lui

communiquer cette lettre, si vous le jugez à propos, & m'en rapporte absolument à votre prudence, par rapport à une confidence qui me paroît délicate.

Je ne puis me dissimuler à moi-même que la lecture des romans héroïques ne m'ait donné un caractere, ou plutôt une tournure d'esprit assez particuliere; peut-être est-elle dangereuse, cependant je ne puis me résoudre encore à la regarder comme désavantageuse. Cette lecture m'a, ce me semble, élevé l'esprit, & m'a fortement déterminée à ne donner mes affections qu'à un homme qui s'en rendroit digne par une façon de penser absolument éloignée de celle du vulgaire. Je partis pour la Cour dans cette disposition, & je vous avoue que pleine de cette idée, les hommes qui s'offrirent à mes yeux, me parurent indignes du moindre de mes regards; je les trouvois si petits, si pueriles, comparés à l'idée que je m'étois faite, que j'aurois rougi; je ne dis pas de les estimer & de les aimer, mais même de leur plaire. Je ne tardai pas à démêler combien le Comte B*** leur étoit supérieur; cependant mon cœur étoit tranquille; & je crois qu'il

eût conſervé toute ſon indifférence, ſans l'accident arrivé au Marquis mon beau-frere & mon bienfaicteur. La générosité qui l'engagea à mettre ſa vie en péril pour ſauver la vie de ſon ami, me toucha juſqu'au fond de l'ame; je crus l'admirer ſeulement: je connus bientôt que je l'aimois, & ce fut la jalouſie qui m'éclaira. A peine commença-t-il à intéreſſer mon cœur, que je découvris dans ſes regards la paſſion qu'il avoit pour ma ſœur. Cette connoiſſance, qui naturellement eût dû étouffer des ſentiments qui ne faiſoient que de naître, acheva de lui gagner mon affection en portant mon eſtime à ſon dernier période: c'étoit pour ſauver la vie d'un rival qu'il avoit ſacrifié la ſienne; cette générosité me fit voir en lui le héros auquel j'avois deſtiné toutes mes affections & dont je n'avois pas apperçu l'ombre dans tout ce qui s'étoit offert à mes regards, & dès-lors je me déterminai à l'aimer toute ma vie. Je ſais que, ſelon les idées reçues, une fille de mon âge ne devroit prononcer un tel mot qu'en rougiſſant: mais vous l'avouerai-je, ma chere Mere, cet uſage & mes idées ſont contradictoires. Sommes-

nous maîtresses de nos sentiments pour qu'on soit autorisé à nous en faire un crime ? J'aurois eu mauvaise opinion de mon cœur s'il eût pu ne pas estimer le Comte : mais dépendoit-il de moi de m'arrêter précisément à l'estimer ? L'amour, selon mes principes, n'est un sentiment criminel que chez les ames vicieuses. Graces à vos leçons & à ma fierté naturelle, je n'appréhendois rien de mes sentiments ; je les ai donc nourris avec d'autant plus de complaisance, qu'il me parut beau d'aimer sans espoir. Le jeune *Mastrilli*, malgré les charmes de sa figure, ne put ébranler ma constance ; & quoique je sois assez ambitieuse pour souhaiter un haut rang, celui qu'il m'offroit ne fut pas capable de m'éblouir ; une passion avoit étouffé l'autre, & le Comte s'il eût été berger, m'eût toujours paru le seul mortel digne de toutes mes affections. Ce fut pour me conserver la liberté de m'abandonner sans contrainte à un penchant si pur & si innocent, que je surmontai la répugnance pour la vie religieuse ; mon amour est trop pur, me disois-je à moi-même, pour avoir rien d'incompatible avec cet état.

Jusqu'alors

Jusqu'alors, ma chere Mere, j'ai peine à me persuader que ma conduite puisse mériter des reproches; mais il n'en est pas ainsi de ce qui me reste à vous dire; le dépit m'a fait faire une faute dont je ne me consolerai jamais, eût elle le succès le plus heureux. Le Comte en m'apprenant la disgrace de mon frere, me fit voir une lettre du Seigneur *Mastrilli*, qui, fidele à la malheureuse passion que je lui ai inspirée, le conjure de ne rien épargner pour me fléchir. Après m'avoir lu cette lettre, il m'apprit que cet amant soumis n'avoit sacrifié le plaisir de me voir, que pour faire cesser la persécution qu'on me faisoit en sa faveur. Il me fit valoir ce sacrifice, m'exagera les bonnes qualités de cet amant, son rang, sa fortune. Pleine de dépit d'entendre le Comte plaider la cause de son rival, mon cœur passa dans mes yeux, & le regardant de façon à être entendue; ah! Comte, lui ai-je dit, est-il possible que ce soit vous qui m'exhortiez à disposer d'un cœur!.... Je me suis arrêtée tout à coup après avoir prononcé ces paroles; j'en ai senti toute la conséquence; ma rougeur & ma confusion ont sans

doute achevé de me dévoiler aux yeux du Comte : nous sommes demeurés tous deux dans le silence ; mes larmes ont coulé malgré moi, & le Comte s'étant saisi de ma main, qu'il a baisée avant que je pusse le prévoir ; c'en est assez Mademoiselle, m'a-t-il dit, je conçois que vous avez disposé de votre cœur ; je respecte votre passion & votre secret ; il n'est pas possible qu'avec tant de charmes, l'heureux mortel dont vous avez fait choix, ne connoisse pas un jour son bonheur : il s'est levé en achevant ces paroles ; il vouloit sans doute me donner le temps de me remettre, mais il ne m'a pas été possible d'oublier une pareille imprudence ; ma confusion n'a pu se dissiper pendant tout le temps de notre voyage, & a beaucoup augmenté lorsque le Comte a prié mon frere de ne point disposer de moi avant la fin de l'année. Je n'ai pas, je crois, réussi, malgré mes efforts, à cacher la joie que m'a causé cette priere, non que je me flatte d'avoir touché le Comte, sa passion pour ma sœur a jetté de trop profondes racines, mais je me vois par-là à l'abri des nouvelles persécutions qu'on pourroit me faire, & je

borne tous mes desirs à me voir libre de tout engagement.

Je viens de relire ma lettre, & je balance à la faire partir. J'ai beau me dire à moi-même que mes sentiments n'ont rien qui puisse me faire rougir, le préjugé, sans doute, un certain je ne sais quoi qu'il ne m'est pas possible de définir, me rend confuse malgré moi. Ce qui me rassure, c'est que j'écris à la meilleure des Meres; elle aura de l'indulgence pour ma foiblesse & m'apprendra jusqu'à quel point je suis coupable; je crains sur-tout la scrupuleuse vertu de ma sœur, supposé que vous trouviez à propos de l'instruire de mes sentiments; toute fois, je le répéte, je m'en rapporte à votre prudence.





REPONSE DE *MADAME DU MONTIER* A LA MARQUISE.

VOus n'aurez qu'un mot de moi, ma chere enfant ; j'eſpere que la la petite vous communiquera, & ſa lettre & ma réponſe : mais attendez que cela vienne d'elle, & ſuivez, en lui répondant, la route que je vous trace dans ma lettre. Je ne ſais ſi le projet du Marquis, de ſe fixer en France, ne vous ſeroit point avantageux ; cependant, comme vous le dites fort bien, il faut abandonner aux ſoins de la Providence, tout ce qui nous regarde. Adieu, ma chere, beaucoup de douceur pour la petite.





REPONSE

DE MADAME DU MONTIER

A SA SECONDE FILLE.

QUe vous me donnez de ſatisfaction, ma chere enfant, en m'ouvrant votre cœur ! je n'oublierai jamais cette marque de votre confiance. Ce n'eſt point en Mere que je vais vous répondre, c'eſt en amie tendre ; je ne veux plus que ce titre à votre égard ; cette nouvelle qualité m'impoſe la loi d'être ſincere, & de riſquer de vous déplaire en vous diſant ſans ménagement ce qui me paroît de votre façon de penſer.

Le préjugé, un certain je ne ſais quoi, dites-vous, vous force à rougir malgré vous de vos ſentiments ; reſpectez cette voix ſecrette, ma chere enfant, c'eſt celle de la nature qui n'a pas été entiérement étouffée par les pernicieuſes lectures que vous avez faites. Je ſais que nous ne ſommes pas reſponſables des ſentiments invo-

lontaires qui s'élevent en nous, mais on doit en gémir, les combattre, les détruire; vous êtes bien éloignée de ces dispositions, ma chere Fille. L'esprit plein de fausses idées sur l'héroïsme, vous vous applaudissez d'une passion qui fait le malheur de votre vie, & qui dans mille circonstances pourroit en faire le crime; je ne dis rien de trop, ma chere enfant, l'amour platonique est un phantôme qui n'existe que dans les romans. D'heureuses positions peuvent éloigner du crime pendant quelque temps; malheureusement il en vient un où l'on succombe: on ne connoît le danger qu'après le naufrage, & les regrets alors sont inutiles & superflus. Que seriez-vous devenue, ma chere, si le Comte, en partageant votre passion, n'eût été qu'un habile fourbe? Malgré la certitude que vous aviez de son indifférence, malgré la circonspection que la seule fierté devoit vous inspirer, votre cœur vous a trahie; vous lui avez laissé lire un secret que vous vous étiez flattée de conserver éternellement enséveli. Quel avantage eût-il pu tirer de cette connoissance? Vous êtes indignée contre vous-même d'une telle

foiblesse, dont vous ne vous seriez jamais soupçonnée ; cette premiere auroit pu n'être pas la derniere ; ordinairement le premier pas est celui qui coute le plus, & il est fait. Vous frémirez sans doute des dangers où vous vous êtes exposée : mais, ma chere, vous avez recouru au seul remede qui pouvoit vous faire échapper à votre perte, & j'espere que ceci vous sera une leçon utile pour l'avenir. Renoncez pour jamais à ces lectures, qui ont manqué empoisonner votre bon naturel ; apprenez à connoître toute la foiblesse de votre cœur, à vous en défier, à chercher du secours dans les conseils d'une sœur qui vous aime avec tendresse. Quelque scrupuleuse que soit sa vertu, ne craignez point de trouver en elle un censeur sévere ; la vraie vertu rend compatissante aux foiblesses des autres, & il n'appartient qu'aux hipocrites de s'armer d'un zele amer. Je vous conjure donc, ma chere, d'ouvrir votre cœur à la Marquise, je ne serai contente & tranquille que lorsque vous aurez fait cette démarche, dont je vous laisse pourtant la maîtresse : car je n'oublie pas que je parle à une amie que je n'ai nul droit de

contraindre. Je n'oserois vous laisser entrevoir un des motifs qui me fait souhaiter que vous en fassiez votre confidente ; je craindrois de vous préparer de nouvelles peines : cependant si contre toute apparence le Comte avoit quelque dessein sur vous, comme les dernieres paroles au Comte pourroient l'insinuer, il me semble que vous auriez grand besoin des conseils de cette chere sœur. Adieu, ma chere Fille, ma tendre amie ; comptez toujours sur l'attachement le plus sincere & le plus vif, tant que vous continuerez à le mériter par votre confiance.



LETTRE

*DE LA MARQUISE DE****

A MADAME DU MONTIER.

NOus voici enfin dans une fort belle terre, à deux lieues de Geneve, dans un endroit qui appartient en partie à la France, & en partie à la Savoie : mais le château est sur France. Nous avons employé un mois

entier dans notre voyage, par les différentes poses que nous avons faites en plusieurs endroits. D'abord nous avons passé deux jours à Saint-Jean de Morienne, où nous avons vu jusqu'où l'esprit de cupidité peut faire aller les excès & la folie. Ce fut le soir même de notre arrivée que ce passa le dernier acte d'une comédie commencée depuis quelque temps. Il y a environ deux mois qu'il parut dans cette ville un homme fort bien mis, qui avoit avec lui son épouse. Comme ils avoient tous deux beaucoup d'esprit, & une éducation distinguée, ils furent bientôt admis dans toutes les bonnes maisons, où le mari gagna la confiance des chefs. Il parut la payer de la sienne, & leur avoua à chacun, sous le sceau du plus profond secret, qu'il possédoit une science que bien des hommes cherchent inutilement, & que par ses conjurations il pouvoit forcer les esprits malins à lui faire part des trésors cachés qui sont sous leur puissance. On prêta une oreille avide, & l'on s'empressa de gagner l'amitié du Magicien, qui après s'être fait presser quelque temps, convint enfin de partager avec ses amis les trésors qui alloient lui être remis. On

lui promit une obéiſſance aveugle, & il la mit à l'épreuve par la plus impie & la plus ridicule des neuvaines; lorſqu'elle fut finie, il choiſit pour le dénouement un lieu écarté, au pied d'une montagne, & invita tous ceux qui avoient fait la neuvaine à s'y trouver à dix heures du ſoir; il les avertit en même-temps, qu'il falloit faire une offrande au Diable, qui doubleroit ce qu'on lui auroit préſenté. Ceux qui avoient été aſſez foux pour le croire, raſſemblerent ce qu'ils avoient de plus précieux dans un ſac de toile griſe, qui n'avoit jamais été leſſivée; c'étoit une condition eſſentielle; on y fourra argent monnoyé, vaiſſelle & diamants, chacun ſelon ſon pouvoir. Arrivés au pied de la montagne, ils y trouverent un autel de gazon, garni de cierges de cire jaune, & à côté de cet autel, le Magicien revêtu d'une robe noire, & armé d'une baguette. Il débuta par avertir les ſpectateurs de ne pas s'expoſer au ſpectacle qui alloit s'offrir à leurs yeux, s'ils n'avoient un grand courage, parce qu'ils alloient voir des choſes capables d'effrayer les plus hardis; & comme perſonne ne branla, il traça avec ſa baguette pluſieurs cercles,

prononça des évocations, & ordonna que chacun jetta son sac dans le centre de ces cercles. Il réitéra trois fois la même cérémonie, & à onze heures frappantes, il annonça que le Diable alloit paroître. On vit en effet, une figure plus haute que nature, toute environnée de flammes, qui, armée d'un grand fouet armé de pointes, frappoit sans miséricorde tous les assistants. Les plus foibles s'évanouirent, & ceux auxquels il restoit quelque force, s'en servirent pour fuir à toute jambe, & ne s'arrêterent qu'aux portes de la ville; ce fut là qu'ils tinrent conseil sur ce qu'ils avoient à faire, & le résultat fut de prendre des pistolets & de retourner sur le champ de bataille, pour forcer le Magicien à leur rendre leurs sacs, s'il ne pouvoit appaiser la fureur de ce Diable fouettant. Arrivés au lieu où étoit l'autel, ils y trouverent la robe de l'enchanteur; & un homme qui avoit repris l'usage de ses sens, les avertit qu'ils chercheroient inutilement ce qu'ils avoient apporté. Au moment de votre fuite, ajouta-t-il, un coup de sifflet a fait approcher un homme qui menoit trois chevaux, ayant chacun une valise; on s'est hâté de les rem-

plir des ſacs, pendant que la femme qui avoit joué le rôle du Diable, ſe débarraſſoit d'une robe de toile cirée, ſur laquelle on avoit attaché des fuſées qui avoit produit l'embraſement. Je n'ai oſé, dit cet homme, remuer de ma place, crainte d'être égorgé par ces miſérables, & je les ai vu décamper avec plaiſir, quoiqu'ils emportaſſent mon argent. L'intérêt de toutes ces dupes eût été de cacher leurs ſottiſes; ils ne l'ont pas fait, & quand nous avons quitté ce lieu, il y en avoit pluſieurs en priſon, & d'autres ont été obligés de s'enfuir pour éviter de leur tenir compagnie (*). De Saint-Jean de Moriénne nous avons été chez Madame de Clermont, qui eſt une couſine du Comte, & à laquelle il nous avoit recommandés; nous y avons reçu toutes ſortes de politeſſes du maître & de la maîtreſſe de la maiſon, malgré notre qualité de proſcrits. Ils ont la plus aimable famille, compoſée de deux garçons & d'une fille; cette derniere

* Comme j'avois peine à concevoir qu'on pût pouſſer la ſottiſe à un tel excès, je me ſuis informée de la vérité de ce fait à Monſieur du Paſſier, Intendant du Genevois, & il m'a dit avoir lu tous les actes de ce procès, qui couta beaucoup d'argent à ceux qui avoient trempé dans ces impiétés.

est ce que l'on peut trouver de plus charmant, une taille parfaite, l'air noble, des yeux uniques, en un mot, un ensemble qu'on cesse pourtant de regarder quand on entend raisonner cette petite, qui surprend par son esprit & par son cœur. Elle me prioit de prendre tout ce que je trouvois de beau dans sa maison, & pleuroit de se voir refusée; elle se levoit de table plusieurs fois à chaque repas pour porter aux pauvres qui étoient dans la cour, ce qu'on lui donnoit de meilleur, & elle s'associoit mon Fils dans ces petits voyages; je vous assure, ma chere Mere, que je n'ai pu m'empêcher de souhaiter que cette charmante petite pût un jour m'appartenir, & qu'elle m'a fait soupirer en quittant sa maison, où on la gâte pourtant un peu. Nous ne nous sommes point arrêtés à Chamberi, crainte de faire des affaires à nos anciens amis, dans un lieu où leurs visites auroient été remarquées: mais nous n'avons pas eu le même ménagement à Anneci, où le Marquis a un parent éloigné, qui nous a forcé d'y rester une semaine entiere; c'est M. Vidanne de Saint Ange, Prévôt du Chapitre de Saint Pierre, homme aussi distingué

par sa piété que par sa politesse & ses talents. Vraiment, ma chere Mere, il m'a appris des choses admirables des Evêques qui ont suivi Saint François de Sales dans ce diocese; il y a surtout un Monsieur Daranthon, qui a retracé dans sa conduite celle des premiers Evêques, & Monsieur de Roussillon de Bernex, mort depuis quelques années, est encore un de ceux qu'on est porté à invoquer. Comme leurs vies sont écrites, j'en fais l'emplette, & je vous les enverrai par la premiere occasion; je sais que vous aimez de pareils présents. Nous avons vu, a diverses reprises, Messieurs les Chanoines de Saint Pierre, & je vous y ai souhaité plus d'une fois, vous qui êtes saintement jalouse de la beauté de la maison du Seigneur; vous auriez vu de dignes successeurs disciples du Seigneur. D'abord, ils sont pauvres; leurs canonicats vont à peine à six cent livres, & l'Evêque n'a pas cinq mille livres par année; on ne peut être reçu dans ce corps sans être noble ou docteur; les Chanoines, comme les autres Ecclésiastiques de ce diocese, s'engagent en prenant les ordres, à porter toujours l'habit long, à ne point chasser, à renoncer aux cartes

& à je ne sais combien d'autres choses qui ne contribuent pas peu à en faire le corps le plus respectable. Malgré leur pauvreté ils sont aumôniers ; dans une ville qui fourmille de pauvres, ils ont souvent l'occasion d'exercer cette vertu. Le Marquis ne s'est point ennuyé pendant cette semaine, la conversation de ces hommes, tout à la fois vertueux, polis & savants, a fait une sorte de diversion à ces noires idées. Nous avons été ensemble visiter le tombeau de Saint François de Sales, & j'ai demandé à Dieu, par son intercession, la paix du cœur pour le pauvre Marquis ; priere que j'ai réitérée au même lieu, chaque jour, & en verité, je crois que j'ai été exaucée. Lorsque nous avons parti d'Anneci pour Geneve, mon époux m'a avoué qu'il commençoit à regarder sa disgrace d'un autre œil, & qu'il avoit une forte pensée qu'elle auroit pour lui des suites heureuses ; nous ne resterons que huit jours dans la terre où nous sommes actuellement ; le Marquis ayant promis à Monsieur le Prévôt de le rejoindre à Aix, pendant que l'on fera dans son château quelques réparations qu'il y ordonne, & par lesquelles on peut

comprendre qu'il a dessein d'y demeurer long-temps.

En approchant de Geneve, mon cœur s'est serré d'une maniere si extraordinaire, que je n'ai pu m'empêcher de répandre des larmes sur le malheur de ses habitants. Ma douleur s'est augmentée en lisant l'inscription qu'ils ont mise sur leurs portes, & que voici en françois : *Après les ténébres la lumiere.* Que pensez-vous de cette inscription, me demanda un des notables de cette ville, qui étoit venu nous prendre dans son carrosse à une lieue de là ? Qu'on a transposé les mots, lui ai-je répondu, au lieu de *post tenebras lux*, il falloit mettre *post lucem tenebra.* Nous avons visité tout ce qu'il y a de curieux dans cette ville, & ce qui m'y a plu davantage, c'est le bel ordre de l'hôpital, & le soin qu'on y a des pauvres. Mon époux, qui connoît beaucoup ce lieu, m'assure que les mœurs des habitants sont pures : mais qu'il n'y a point, ou peu de religion. Je m'explique, on y parle avec respect de la Divinité, on se comporte avec une grande décence dans les temples, on y cultive les vertus morales ; mais sur les dogmes, on ne s'accorde guere sur la

haine pour la Religion catholique, haine fondée ſur la calomnie, & ſur le préjugé. Le peuple nous y croit Idolâtre, & même parmi les perſonnes éclairées, on nous y attribue des opinions ſi extravagantes, qu'on ne peut aſſez s'étonner que des gens d'eſprit aient adopté de bonne foi de telles calomnies. Je vous aſſure que l'horreur qu'ils ont pour le Catholiciſme, ſeroit juſtement fondé, ſi l'Egliſe enſeignoit la dixieme partie des erreurs qu'on lui attribue. Pendant mon ſéjour dans cette Ville, j'ai été comme aſſiégée de Miniſtres, & ſans le vouloir, la converſation à toujours été controverſe. J'ai vu ce qu'on ne croyoit pas poſſible, une diſpute ſans aigreur; & ſi j'ai lieu de vanter la modération & la politeſſe de ces Meſſieurs, je penſe qu'ils ne ſont pas moins contents de ma modération. Un abyme immenſe nous ſépare, me diſoit l'un de ces Meſſieurs : jettons-y des pierres, lui repondis-je, tâchons de le combler, la choſe n'eſt pas auſſi difficile qu'on ſe l'imagine; & là-deſſus j'entrai en explication de quelques-uns de nos dogmes, la Confeſſion, l'Invocation des Saints,

la Priere pour les morts. Ce Ministre, convint que ces dogmes n'avoient rien d'impie, qu'ils étoient au contraire édifians, de la maniere dont je les expliquois, mais que je n'avois exposé que mes sentiments particuliers, qui à coup sûr n'étoient pas ceux de mon Eglise. Voilà leur refrain éternel, on le leur a dit mille fois, je le leur ai répété, & ils refusent mon témoignage comme ils ont rejetté celui de Monsieur Bossuet. Voilà je pense, la seule cause de notre séparation; on à des préjugés, & on ne veut pas s'instruire, soit qu'on les croit d'une maniere si ferme, qu'on regarde comme une chose inutile, de les révoquer en doute, soit qu'on envisage comme une chose indifférente la façon de penser en matiere de Religion, soit enfin par paresse, négligence, attache aux affaires; les sollicitudes de la vie, sont les épines qui étouffent le bon grain. A propos de cette citation de l'Ecriture, ces Messieurs ne peuvent revenir de leur surprise, de ce que je la sais par cœur, vu, disent-ils, que mon Eglise en défend la lecture. J'ai eu beau leur jurer que c'étoit une calomnie,

je ne les ai point convaincus ; je vous ai dit que j'avois acheté la Vie de Monsieur de Bernex, ce livre étoit dans ma poche, & je lui ai montré que ce Prélat s'étoit justifié de ce reproche. Cet incident à fait tourner la conversation sur les Evêques de Geneve. Je vous assure qu'ils sont très-estimés dans cette Ville, & on y dit que la réunion deviendroit bien plus aisée, si tous les Prélats & les Ecléſiaſtiques vivoient comme le Chef & le Chapitre de Saint Pierre ; ils ont été édifiés des dispositions des Chanoines : de trente qui composent le Chapitre, il n'y en a pas un seul, qui ne voulût signer de son sang un acte, par lequel ils abandonneroient à Messieurs de Geneve toutes leurs prétentions sur les grands biens qu'ils leur retiennent, à la seule condition de la restitution de leur Cathédrale, & de la liberté d'y prêcher. Je suis sortie de Geneve pleine d'estime pour ceux que j'y ai vus, & pénétrée d'une si tendre compassion, que je ne passerai aucun jour de ma vie sans demander pour eux les vraies lumieres, & sans me faire violence, je crois, je consentirois à arroser cette Ville de

mon ſang, pour la remettre dans le rang de celles qui obéiſſent à l'Egliſe. Au reſte on y déteſte les dogmes de Calvin ſur la prédeſtination, la grace, & il n'y auroit nulle difficulté ſur cet article. Je n'ai pas encore eu le temps d'examiner le Château, qui me paroît beau du premier coup d'œil, mais il eſt mal meublé, & on va travailler de tous les côtés pour le remettre en ordre.



REPONSE

DE MADAME DU MONTIER

A LA MARQUISE.

JE vous ſuis vraiment obligée, ma chere Fille, du détail que vous me faites de votre voyage, & de l'heureux effet de vos prieres par rapport au Marquis; j'accepte le préſage qu'il me donne lui-même. Sa diſgrace n'aura pas des ſuites auſſi fâcheuſes qu'il les avoit craint. J'aime votre Prévôt, vos Chanoines, que je connoiſſois déjà un peu, & je for-

me des vœux bien ſinceres pour que notre Clergé pût mériter le même éloge ; ce ſeroit le remede le plus efficace contre l'héréſie, qui a dû ſes progrés à l'ignorance, & au déréglement des mœurs des Eccléſiaſtiques. La vertu des vôtres eſt ſous la ſauve-garde de la pauvreté, & c'eſt une obligation qu'ils ont à Mrs. de Geneve, qui en cela ſont les inſtruments de leur ſanctification ; malheureuſement pour les Genevois, je ne crois pas que Dieu leur tienne compte des vertus qu'ils occaſionnent. J'ai fortement dans la tête qu'il n'eſt jamais permis de prendre le bien du prochain, & quand ils n'auroient que cette charge au jour du Jugement, je ne ſais comment ils pourroient s'en tirer. J'eus une longue diſpute avec un des habitants de cette Ville, il y a quelque temps ; & comme j'en revenois toujours à l'obſervation du ſeptieme precepte du Décalogue, & que je ſoutenois qu'on ne pouvoit y donner atteinte, ſans offenſer Dieu & troubler l'ordre de la ſociété : il vint me camper par le nez, l'exemple des enfans d'Iſrael, qui avoient emporté les vaſes des Egyptiens ; je lui répon-

dis avec vivacité, traversez votre lac à pied sec, & puis je vous croirai autorisés à imiter leur conduite. Nous étions à table, on rit de ma proposition & on en resta là, sans que je pusse espérer ni qu'on accepta ma proposition, ni qu'on pensa à restituer le bien de vos dignes Chanoines. Je me suis félicitée, en lisant votre lettre, des impressions que je vous ai données dans votre jeunesse, & dont vous avez si bien profité. Je hais ce zèle amer qui confond l'hérétique avec l'erreur, & qui ne peut se persuader qu'on puisse trouver rien d'estimable chez les ennemis de la foi; il faut détester l'erreur & plaindre l'errant.

Je veux vous faire part d'un événement qui fait tout le bruit de notre canton, & qui vous intéressera sans doute, puisqu'il regarde votre nourrice, qu'on appelle actuellement Madame Marie, ce dont elle se fâche très-sérieusement; elle veut être appellée, comme auparavant, Marie, tout court, & j'ai peur que le sobriquet ne lui en reste. Cette Femme a une Fille que vous avez laissée encore enfant, & qui est devenue une grande

Fille fort gentille. Le Fils du Receveur Lucas en étoit si amoureux, qu'il s'est engagé pour punir son pere de la lui avoir refusée. La bonne Marie avoit un frere à Paris, qui depuis plusieurs années ne lui avoit donné de ses nouvelles que pour lui apprendre qu'il avoit bien de la peine à vivre; un homme qui venoit de Paris, lui dit que ce frere étoit tombé malade, & que n'ayant pas voulu aller à l'hôtel-Dieu, il languissoit dans un grenier. Aussitôt voilà le bon cœur de votre nourrice en campagne; elle appelle sa fille & lui dit : ma pauvre Marion, votre oncle est dans la misere; j'avois amassé trente livres pour vous habiller, mais je pense que vous êtes assez bonne fille pour n'être point fâchée que je vous envoie les porter à ce pauvre homme, qui est très-malade & bien pauvre; vous le soignerez. De tout mon cœur, répondit Marion, & dès le soir même elle se mit sur le coche d'eau qui passe près de chez nous, & arriva le lendemain au soir à Paris. A peine son oncle lui donna-t-il le temps d'ouvrir la bouche pour lui faire offre de son service; venez-vous, lui dit-il,

pour me ronger ? je vous avertis que je n'ai rien. Je ne veux pas vous être à charge, mon cher oncle, lui dit-elle, au contraire, je vous apporte quelque peu d'argent. A ce mot d'argent, il se radoucit, & souffrit qu'elle fut chercher un morceau de viande pour lui faire du bouillon : mais ce vieux avare, qui n'avoit plus qu'un souffle de vie, la voyant à la fenêtre, se leva tout doucement, & vint remplir la marmite d'eau, au moment ou le bouillon étoit presque fait. Marion, qui est bonne chrétienne, lui proposa de se confesser, & de faire venir un Médecin ; il consentit à la premiere de ces choses, parce qu'il n'en couteroit rien, & refusa absolument l'autre. Après s'être confessé, il pria le Prêtre de signer un papier qu'il avoit écrit, c'étoit une sorte de Testament, par lequel il léguoit son lit à sa niece, & le reste de ses meubles à sa sœur. Or ce lit consistoit en une paillasse, un drap tout troué, & une mauvaise couverture ; & pour tout meubles, il avoit deux chaises, une table, un coffre, & quelque poterie. Il mourut le lendemain, & fut enterré le jour d'après à sept heures
du

du soir. Il ne restoit à Marion que précisément pour payer le coche, c'est pourquoi ce fut une necessité pour elle de passer la nuit dans le Galetas où son Oncle étoit mort ; heureusement je l'avois guérie de la peur des esprits : ainsi elle dormit assez tranquillement. S'étant éveillée, selon sa coutume, à quatre heures du matin, elle ouvrit le coffre & n'y trouva que des haillons qui ne valoient pas la peine d'être emportés ; ainsi elle résolut de vendre les bois de lit & le reste, qu'elle eut volontiers donné pour trente sols, il n'y eut que la paillasse, qui étant neuve, lui parut bonne à quelque chose ; elle voulut la porter proche la chéminée pour en vuider la paille ; mais la trouvant extrêmement pesante, elle prit le parti d'en tirer la paille par poignée, & de la jetter à côté. Quelle fut sa surprise de voir tomber avec cette paille, des pieces d'or & d'argent : elle augmenta lors qu'ayant pénétré plus avant, elle en tira l'or à poignée. Je n'exagere pas, mon enfant, il y avoit trente-deux mille livres dans cette paillasse. Extasiée d'une telle découverte, elle retourne au coffre, en remue toutes les guenilles, & trou-

ve une vieille camiſole, qui avoit mille pieces de diverſes couleurs, & qu'elle pouvoit à peine ſoulever. Elle ſe hâta de découdre ces pieces, qui receloient des piſtoles d'Eſpagne ; chaque guenilles en renfermoit quelques unes. La pauvre Marion croyoit rêver, & ne concevoit pas comment ſon Oncle s'étoit laiſſé périr de miſere auprès de tels tréſors. Elle ne perdit point la tête, & ayant racommodé tout ce qu'elle avoit découſu, elle défit une de ſes jupes dans laquelle elle enveloppa ce qu'elle avoit trouvé dans la paillaſſe, & ayant pris un crocheteur, elle fit porter ſon tréſor au coche, avec lequel elle arriva ici il y a dix jours. La mere a pour ſa part vingt-ſept mille livres, & elle nous apporta le tout pour demander conſeil à votre pere; par le plus grand bonheur du monde, le fils du Receveur étoit au village. Marion déclara à mon époux, que ſon amant l'ayant choiſie dans le temps qu'elle n'avoit rien, elle n'eſtimoit ſon argent que pour lui en faire part. Votre pere fut chez le Receveur, qui eut peine à croire une telle nouvelle; mais après avoir vu & touché cet ar-

gent de tous les côtés, il donna ſon conſentement du meilleur de ſon cœur, comme vous le pouvez penſer. On a degagé l'amant, qui a épouſé Marion ce matin, & comme ſa mere n'a qu'elle d'enfant, elle aura près de ſoixante mille livres. Ils ont eu le bon eſprit de ſuivre le conſeil de de votre pere, & ſont réſolus de ne point quitter leur état de Fermier, avec la ſeule différence qu'ils feront valoir leur propre terre, car ils ſont en marché d'un fort beau bien. Vous ferez ſur cette Hiſtoire toutes vos réflexions morales ; on m'appelle pour le dînèr, & la mariée ne veut pas ſe mettre à table avant moi.





LETTRE
DE LA MARQUISE DE***
A MADAME DU MONTIER.

MA CHERE MERE,

ADmirez les bontés de la divine Providence à mon égard. Elle vouloit sans doute m'épargner la douleur que m'auroit causé la vue de ma chere maîtresse expirante. La Reine de Sardaigne n'est plus, ma chere Mere, richesses, rang, jeunesse, rien n'a pu la garantir d'une mort prématurée. Tout sembloit lui promettre une longue vie: car elle étoit d'un excellent tempérament; elle seule a prévu sa fin, & m'en a souvent entretenue. Le Comte nous écrit qu'elle a reçu la mort avec une résignation toute chrétienne. Elle a recommandé ses enfants au Prince de Piémont, & j'espere qu'il aura toujours pour eux la tendresse qu'il avoit pour leur Mere; cette Princesse l'avoit méritée par l'amour qu'elle lui portoit.

On a trouvé les entrailles de cette pauvre Reine toutes brûlées ; & là-dessus le peuple, qui se plaît toujours à gloser sur les actions des grands, en a pris occasion de publier des contes extravagants ; mais personne ne sait mieux que moi à quoi il faut attribuer cet accident. La Reine dans sa derniere grossesse avoit des envies qu'elle a trop satisfaites ; elle mangeoit tout le jour, de pâtes sucrées, & tout ce qui lui venoit dans l'esprit, & j'avois pris la liberté de l'avertir qu'elle se mettoit le feu dans le corps.

Quoique le Roi ait toujours eu bien des égards pour cette Princesse, j'ose dire qu'elle n'étoit point heureuse : elle avoit une antipathie décidée pour l'humeur des Dames Piémontoises, & ne pouvoit s'accoutumer à donner tout à l'extérieur. Je crois qu'elle auroit eu encore plus de désagrément, si elle ne s'étoit pas d'abord mise sur le pied d'agir en Reine. Elle étoit fort généreuse, & ne pouvoit souffrir qu'on l'approchât sans recevoir quelques marques de sa bonté. Dans une saison où les fleurs étoient rares, une pauvre femme lui en présenta de fort belles : elle les reçut, & commanda qu'on

donnât dix ſequins à cette femme. Le Marquis de.... qu'elle chargeoit de cet ordre, crut devoir l'avertir que les fleurs ne ſe payoient pas auſſi cher à Turin qu'à Lunéville, & l'aſſura qu'un ſequin étoit ſuffiſant. Donnez en vingt, lui dit la Reine, & de grace faites-le ſur le champ, car j'irois juſqu'à trente. Cette avanture fut aux oreilles du Roi, & comme il a l'ame grande, il ſut bon gré à ſon Epouſe de cette action, & dit que ſi dix ſequins étoient trop pour cette femme, c'étoit bien peu pour une Reine; & jamais depuis ce temps le Marquis de.... ne s'eſt aviſé de lui faire des leçons d'économie.

La mort de la Reine ſemble fixer notre ſort, & mon époux perſiſte à ſe retirer en France. Nous ſommes actuellement à Aix, petit village renommé pour ſes eaux minérales. Nous y avons trouvé bonne compagnie: car c'eſt le rendez-vous de tous ceux des environs. J'y ai trouvé pluſieurs Dames de Geneve, & grand nombre de Suiſſe. J'avois pris à Turin le préjugé général contre cette Nation; mais j'en ſuis bien guérie. Ces gens-là, ſous un dehors ſimple,

cachent beaucoup de bon ſens. La droiture, la candeur ſont leurs caractères diſtinctifs, & la plupart n'ont rien de cette groſſiereté qu'on leur attribue mal à propos : apparemment que l'avanture des marionnettes les a gâtés dans l'eſprit de bien des gens. Pour moi je m'accommoderois volontiers de leur commerce, & je préfére la raiſon qui brille dans leurs diſcours & dans leur conduite, aux brillants éclats de ceux qu'on appelle beaux eſprits.

Le Comte ne dit pas un ſeul mot de la petite dans ſa lettre, & j'ai lu ſur ſon viſage le dépit que lui cauſe cet oubli, que je ne comprends pas moi-même. C'eſt ſans doute ce qui l'a déterminée à m'ouvrir ſon cœur ; elle étouffoit, & avoit grand beſoin d'une confidente. Elle m'a lu ſa lettre & votre réponſe, & comme elle m'a conjuré de lui parler avec ſincérité, je ne lui ai point caché l'étonnement où me jettoient ſes principes. Le moment étoit favorable, elle étoit trop piquée pour jouer l'héroïſme, & ſes larmes qui couloient malgré elle, lui ont fait voir toute l'illuſion de ſes ſentiments. Peu s'en eſt fallu qu'elle ne hait le

Comte en ce moment, elle croit qu'il la méprise, & qu'elle s'est attirée ce mépris par sa conduite envers lui. Je n'ai point fait d'efforts pour lui ôter cette idée, mais je me suis appliquée à lui suggerer des motifs pour vaincre son penchant. J'espere qu'elle sera docile.

Parmi le grand nombre d'étrangers qui sont ici, nous avons remarqué un jeune homme qui semble attaché sur les pas de ma sœur. Il loge dans notre auberge, & son assiduité inquiétant la petite, elle a chargé un de nos domestiques de savoir ce qu'il est. Ce domestique s'est insinué dans sa confiance, & vient de nous apprendre que c'est un peintre chargé de faire le portrait de la petite. Le Marquis l'a fait appeller, & l'a pressé de lui déclarer par l'ordre de qui il travailloit, mais le peintre a nié fortement d'avoir rien dit au valet; & nous ne pouvons pénétrer ce mystere.

Je contois fermer ici ma lettre, mais le Marquis vient de m'appeller pour me dire qu'il a entendu la conversation que j'ai eu avec la petite. Il paroît enchanté de cette découverte, & se

reproche les violences qu'il lui a faites au sujet de *Mastrilli*. Le courage de cette enfant, qui vouloit se sacrifier à son amour, lui paroît héroïque, & il traite de ridicules les craintes que j'ai tâché de lui inspirer. Dieu veuille qu'il ne gâte point notre ouvrage, il me l'a promis au moins.



REPONSE

A LA PRECEDENTE.

LA figure de ce monde a bientôt passé pour votre pauvre Reine. Tout a disparu pour elle, &, comme le dernier des mortels, elle n'emporte dans le tombeau que ce qu'elle a fait de bien dans cette vie. Heureusement ses mœurs étoient pures, & c'est ce qui doit vous consoler, ma chere enfant. Dieu peut-être l'a frappée dans sa miséricorde, en l'enlevant aux dangers du thrône, dangers auxquels il est bien difficile d'échapper. Il vous arrache à ceux de la Cour, & semble vous préparer dans la retraite, des jours heureux; remerciez-en sa divine bonté,

& dites-lui à tous les moments de la journée : *mon cœur est prêt, Seigneur, qu'il me soit fait selon votre divine volonté.* Je suis charmée que la petite connoisse toute la foiblesse de son cœur ; c'est le seul moyen de hâter sa guérison. Je ne crains plus rien pour elle, puisqu'elle s'est déterminée à vous ouvrir son ame ; c'est un moyen efficace qui peut seul préserver de la chûte une jeune personne. Continuez à lui donner vos soins, & conjurez le Marquis de lui laisser ignorer qu'il l'ait entendue. Vos idées & les siennes ne s'accordent pas sur cet article. Les gens du grand monde ne demandent aux personnes du sexe qu'une sagesse extérieure, & ne leur font pas un crime de ce qu'ils appellent un attachement innocent, pourvu que leurs actions soient irréprehensibles, comme si on pouvoit répondre un seul moment de ces dernieres, quand on a livré son cœur à une passion violente. Celle de la petite est à toute épreuve, puisque l'oubli du Comte n'a point opéré sa guérison, car sa fierté est extrême : mais que les passions sont impuissantes contre elles-mêmes ! Votre Pere a toujours cru que la lecture des romans pouvoit devenir

utile, en inſpirant aux jeunes perſonnes cette noble fierté qui les éloigne de l'amour vicieux. Pour moi je ne vois d'autre différence entre cet amour & le Platonique, que celle qu'y met l'occaſion ; c'eſt une doctrine qu'on devroit fortement inculquer aux perſonnes du ſexe.

Je ne conçois rien, non plus que vous, à l'avanture du portrait, mais elle me fait ſouhaiter que vous ſoyez bientôt tranquille chez vous, je crains quelque nouvelle perſécution pour la petite.





LETTRE

DE LA MARQUISE DE ***

A MADAME DU MONTIER.

MA CHERE MERE,

NOus avons enfin découvert celui qui faisoit agir le peintre. Le Comte de *Montjoye*, qui est peut-être le Seigneur le plus accompli de toute la Savoie, est amoureux de la petite, & vient de la faire demander au Marquis. Il ne m'est pas possible de vous exprimer les craintes de ma sœur, sur-tout lorsque le Marquis a demandé un mois pour donner sa réponse : la petite m'a avoué que si son cœur n'étoit pas aussi fortement attaché qu'il l'est, elle auroit regardé avec plaisir l'attachement de ce jeune Seigneur ; mais quoiqu'il arrive, elle est déterminée à ne point s'engager. Mes leçons sur cet article sont inutiles : j'ai beau lui dire que l'héroïsme consiste à sacrifier l'inclination au

devoir, que sa passion s'éteindroit lorsqu'elle ne seroit point nourrie par l'espérance, que Dieu béniroit les efforts qu'elle feroit en cette occasion, & qu'il est presque sûr qu'un homme aimable est comme assuré d'être aimé d'une femme vertueuse; elle me répond qu'elle auroit plus de répugnance à épouser le Comte de *Montjoye* que tout autre, parce qu'il est celui qu'elle estime le plus; que c'est tenter Dieu que de s'exposer à épouser un homme qu'on ne peut aimer, & que le seul moyen qu'elle ait de marquer sa réconnoissance à un homme qui la trouveroit digne de devenir son épouse, est de lui refuser sa main, puisqu'elle ne peut disposer de son cœur. Qu'on est malheureux quand on s'est livré à de pareils principes! cette pauvre enfant me fait pitié; tous les avantages qu'elle a reçus de la nature lui deviennent funestes, puisque le seul cœur qui a pu toucher le sien est insensible à son égard; le silence du Comte dans sa derniere lettre, semble nous l'assurer. Mon époux vient de lui mander, & le parti qui se présente, & les répugnances de ma sœur. Il ne lui cache point qu'il

en eſt le ſujet, & le prie de lui mander les raiſons qui l'ont engagé à le prier de ne point diſpoſer de la petite. Elle ignore que le Marquis ait fait cette démarche, & ſouffre des peines qu'il ne m'eſt pas poſſible d'adoucir. Je ne la laiſſe point ſeule, & nous nous promenons enſemble preſque tout le jour. Nous avons eu de grandes frayeurs dans le commencement, on peut à peine faire un pas ſans marcher ſur les couleuvres; je jettai un grand cri à la premiere que j'apperçus, mais une payſanne la prit avec ſa main & la jetta à côté du chemin. Je frémis en voyant cette femme toucher cette affreuſe bête, mais je ſuis maintenant plus aguerrie, & je n'ai pas plus de crainte d'une couleuvre que d'une mouche. Elles ne ſont jamais aucun mal dans ce village, j'en ai vu juſques dans le berceau des enfants elles s'entortillent autour de leurs bras, de leurs cols, & ſont dans les maiſons comme des animaux domeſtiques; je me ſuis curieuſement informée de ce qui pouvoit empêcher ces bêtes d'offenſer les habitans d'Aix, tandis qu'à deux lieues de là, leur piquure eſt mortelle; ces bonnes gens m'ont répondu, qu'un de

leurs patrons leur avoit obtenu cette faveur du Ciel. Je ne doute en aucune maniere de la toute-puiſſance de Dieu ; il peut, à ſon gré, multiplier les prodiges ; mais je ſuis perſuadée qu'il ne les prodigue pas, & qu'on pourroit trouver une cauſe phyſique de ce prétendu miracle. Ne ſeroit-ce point, par exemple, la qualité des eaux dans leſquelles ces bêtes ſe trouvent, qui diminueroit leur malignité ? J'ai remarqué que lorſqu'on les tire de l'eau chaude où elles ſe tiennent ordinairement, elles ſont toutes engourdies, & ne reprennent leur légéreté que par degrés ; c'eſt ce qui a fondé ma conjecture, mais je ne ſuis pas aſſez bonne Phyſicienne pour rien décider ſur cet article.



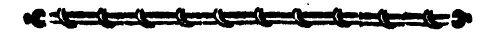
REPONSE A LA PRECEDENTE.

EN vérité, ma chere Enfant, la situation de votre sœur, me chagrine. Je m'étois flattée que le Comte avoit été touché des sentiments qu'il avoit découverts chez elle ; mais son silence a détruit toutes mes espérances. Quant aux idées de votre sœur sur le mariage, je n'ose ni les aprouver ni les blâmer. Il faut une grande vertu pour arracher de son cœur une passion qui y a pris de fortes racines, & il est bien dur d'être réduit à ne devoir son attachement à son époux qu'au devoir. Qu'une personne qui n'a pas le cœur prévenu, se lie sans inclination & sans répugnance, à la bonne heure ; mais dans le cas de la petite, je ne voudrois jamais forcer une personne à diposer de sa main, ou je me croirois responsable des suites d'une telle union. Tâchez d'engager le Marquis à la laisser tranquille ; que lui serviroit une fortune brillante si elle avoit à

ſoutenir des combats auſſi périlleux pour ſa vertu, que funeſtes au repos de ſa vie?

Je ſuis de votre opinion au ſujet des miracles. C'eſt les avilir que de les multiplier mal à propos. On aſſure que l'Iſle de Malte a le même privilege que le village d'Aix en Savoie; les bêtes venimeuſes y ſont, dit-on, ſans venin depuis que *S. Paul* y fut piqué par une couleuvre qui ne lui fit aucun mal: ce prodige auroit un fondement plus ſolide que l'autre; mais, comme vous, je ne décide rien ſur cet article. Les hommes ſe plaiſent à trouver du merveilleux dans les événements naturels qui paſſent leur portée; & ils ſont inſenſibles à quantité de prodiges qui s'operent continuellement ſous leurs yeux. Notre conſervation, par exemple, eſt un miracle qui ne frappe que peu de perſonnes; cependant ſi l'on faiſoit réflexion à la quantité de machines qui compoſent notre individu, à leur néceſſité, à leur fragilité, on ne ceſſeroit de crier au prodige. Tout ce qui nous environne eſt miraculeux, la mer qui vient briſer ſes flots contre un grain de ſable & qui ne paſſe point les bornes que Dieu lui a preſcrites. Je ne finirois pas, ſi je voulois nom-

brer les prodiges qui s'offrent à nos yeux chaque jour, & que nous semblons ignorer. Nous aurions grand besoin qu'il en fît un pour changer le cœur de la petite. Demandez-lui ardemment cette grace ; lui qui commande aux vents & aux flots, peut seul calmer l'orage que les passions excitent dans notre cœur. Engagez-la à s'adresser à ce Pere des miséricordes, il ne refuse jamais ceux qui s'adressent à lui de tout leur cœur, & au nom de son Fils.



LETTRE

*DE LA MARQUISE DE ****

A MADAME DU MONTIER.

AH ! ma chere Mere, comment avoir la force de vous écrire au milieu de l'adversité qui m'environne ? mon cœur est brisé, & le Seigneur le déchire dans la partie la plus sensible. Je n'ai plus de fils, ma chere Mere ; le cadet mourut hier au soir, & l'ainé dans un tel danger que les

Médecins se sont retirés. La petite qui n'a pas voulu m'abandonner dans les soins que j'ai rendus à mes chers enfants, s'est trouvée fort mal il y a deux heures, & le Médecin croit que c'est la petite vérole car c'est cette cruelle maladie qui m'enleve mes chers enfants. Mon époux qui ne l'a jamais eue, & qui en a une grande frayeur, a été, pour ainsi dire, enlevé de la maison par un de ses amis. Comment lui apprendre nos pertes ? Comment les supporter moi-même ? » Ah, Seigneur ! » que n'ai-je précedé mes chers enfants » dans le tombeau ? O mon Dieu ! qui » appésantissez sur moi votre main, » donnez moi donc la force de supporter ce détachement de moi même. Mon ame me quitte, elle suit » mes pauvres enfants, & n'envisage » plus qu'avec horreur la nécessité » de rester dans un monde qui n'a » plus rien à m'offrir. Pardonnez-moi » ces plaintes, ô mon Dieu ! Mon » cœur vous est soumis, mais la nature succombe. Rendez-moi mon » fils, souverain arbitre de la vie & de » la mort, retranchez mes jours, & » les ajoutez aux siens, ou plutôt, » ô mon Dieu ! que votre adorable

» volonté ſoit faite & non pas la
» mienne ! J'adore la main qui me
» frappe. J'adore la ſageſſe de vos diſ-
» poſitions ; ce cher fils n'eſt point à
» moi, qu'il....

J'ai été obligé de quitter ma lettre. Je l'écrivois auprès de mon pauvre enfant qui étoit entre la vie & la mort. La petite vérole eſt rentrée au moment qu'elle étoit ſortie, plus de connoiſſance, preſque aucun ſigne de vie. Mes femmes viennent de me mener une payſanne fort pauvre, qui vient de tirer d'affaire quatre de ſes enfants qui ont eu la petite vérole. Cette femme dit, qu'il eſt bien tard pour mon pauvre enfant ; mais elle garantit ma ſœur pourvû que les Médecins n'en approchent pas. Elle a fait avaler à mon fils un grand gobelet de vin avec une priſe de thériaque ; elle dit que ce pauvre innocent mouroit d'inanition, & qu'il n'a pas eu la force de pouſſer le venin. Je tremblois comme une feuille en lui voyant avaler cette potion ; cependant, il vient de reprendre connoiſſance, le venin ſort, & ma lettre, dont le commencement étoit éffacé par les larmes les plus ameres, eſt arroſée préſentement par les

pleurs que la joie me fait répandre. J'ai fait des extravagances, je me suis jetée aux genoux de cette femme pour la remercier & la conjurer de me rendre mon fils. *Pauvre créature! que devient ta force quand ton Dieu appesantit sa main sur toi?*

Mon fils vient d'avoir une sueur abondante, tous mes gens aussi bien que moi le croient sauvé, nous sommes comme hors de sens, & chaque instant notre joie augmente, parce que le malade est mieux. Ma libératrice m'a forcé de me retirer, en me disant qu'elle répondoit de la vie de l'enfant, & qu'il faut absolument l'abandonner à ses soins. On vient m'apprendre de ses nouvelles à toutes les minutes. Cette femme a fait tuer un vieux Coq pour ajouter au bouillon du Malade; je meurs de peur que cela ne lui augmente la fiévre; mais il faut la laisser faire.

Je voulois faire porter cette lettre tout à l'heure, mais j'attendrai à demain, & j'espere qu'avant ce temps, j'aurai de bonnes nouvelles à vous mander.

Je ne conçois pas comment j'ai pu prendre quelque repos dans l'extrême

agitation où j'étois. La Nature épuisée s'est, pour ainsi dire, affaissée. J'ai dormi sept heures, & depuis quatre jours je n'avois pas fermé l'œil. L'esprit plein de mes pauvres enfants, je me suis toujours entretenue avec eux; & c'est sans doute aux objets qui m'avoient frappée avant mon sommeil, que je dois le songe suivant. Il me sembloit être dans le milieu d'une montagne mille fois plus affreuse que le *Mont-Cénis*. Elle étoit environnée, & remplie de précipices sans nombre, de monstres effroyables. Des nuages enflammés la couvroient toute entiere, & à chaque instant la foudre y tomboit : nous étions un grand nombre de personnes sur cette montagne, & il y en arrivoit en foule, sans quoi elle eût bientôt été déserte; car à toutes les minutes, je voyois périr à mes côtés des gens de tout âge & de tout sexe. Les uns étoient dévorés par les bêtes, les autres tomboient dans les précipices, d'autres étoient écrasés par le tonnerre; quelques-uns, mais en petit nombre, venoient à bout de franchir les précipices, & de gagner une plaine délicieuse qui étoit au pied de la montagne. Là, ils se désalteroient

à longs traits dans des ruiſſeaux dont l'eau paroiſſoit claire comme du criſtal ; & levoient les mains au Ciel pour le remercier d'avoir échappé à ces dangers. Je faiſois mes efforts pour arriver à cette plaine, & pour y conduire mes deux fils que je tenois par la main ; mais un homme, dont le regard étoit ſevere, m'a dit d'une voix forte : le temps de ton repos n'eſt pas encore venu, & il te reſte bien des années à errer ſur la montagne ; en même temps il m'a arraché mes deux fils, & d'une main puiſſante il a lancé le plus jeune au milieu de la plaine. Il en alloit faire autant au ſecond, mais je me ſuis jetté ſur lui, & j'ai verſé tant de larmes, qu'il m'a rendu mon fils. » Mere cruelle, ma dit ce » cher enfant ! que t'ai-je fait pour » m'arracher à la félicité ? Regarde » les périls auxquels tu me livres, & » jette les yeux ſur mon frere. » En même temps j'ai apperçu mon ſecond fils qui ſe baignoit dans une eau délicieuſe. La paix, la joie la plus pure brilloit dans ſes yeux, & malgré le contentement que je recevois de l'état de mon pauvre enfant, je gémiſſois d'en être ſéparée.

Je me ſuis éveillée dans cette agitation. Ma favorite, qui étoit à côté de moi, m'a dit que mon fils étoit hors de danger, que le Marquis s'étoit échappé des mains de ſon ami, & que ſans craindre le péril, il étoit auprès de ſon enfant. Je me ſuis hâtée de l'aller joindre, nous avons verſé beaucoup de larmes en nous embraſſant; mais la joie de pouvoir réchapper ce fils devenu unique, tempére la douleur que nous cauſe la perte de l'autre.

Notre Eſculape aſſure mon mari qu'un Pere ne gagne jamais la petite vérole de ſes enfants; nos gens diſent que c'eſt un conte de bonne femme, & le Marquis qui penſe peut-être comme eux, fait ſemblant d'ajouter foi à ce que dit cette payſanne, pour ne point être obligé de quitter ſon fils. Quelque occupé qu'il ſoit de ce cher Malade, il ſent vivement le danger de ma ſœur, & eſt bien mortifié de ne pouvoir entrer dans ſa chambre, notre Ange tutelaire le défend abſolument. Je me partage entre mon fils & ma ſœur, & vous pouvez être tranquille ſur le ſoin qu'on aura d'elle.

Cette chere malade repoſe actuellement, & ſeule auprès de ſon lit, je reflèchis

réfléchis ſur mon rêve. C'eſt une leçon que Dieu me donne ; il me fait comprendre combien je ſuis aveugle ſur le vrai bien de mes enfants. La foi devroit me faire verſer des larmes de joie en voyant mon cadet tranquille dans le ſein de Dieu, & délivré des miſeres & des dangers de cette vie ; mais ma foi eſt bien foible. » Augmentez-la, Seigneur. Diſpoſez de moi » & de tout ce qui m'appartient ſelon » votre ſageſſe & votre bonté ; mais » fortifiez votre pauvre créature, & ne » permettez pas qu'elle murmure pour » la privation des biens que vous lui » avez ſeulement prêtés, & que vous » pouvez reprendre ſelon votre bon » plaiſir. «



REPONSE
A LA PRE'CE'DENTE.

QUe je te plains, pauvre Mere ! pour ſentir ta ſituation il faut l'avoir éprouvée. Chere Enfant, je prends la plume pour raffermir votre courage, & je m'apperçois que je ſuis

plus foible que vous. Mais qui peut donc causer mon abattement, & le votre? La main qui nous frappe n'est-elle pas celle d'un Pere miséricordieux?

Je n'ai garde de regarder votre songe comme l'effet des impressions qu'avoient fait sur vos sens les objets dont vous étiez environnée. C'étoit, comme vous l'avez pensé, une utile leçon que Dieu donnoit. „ Peres aveugles, que de-
„ mandez-vous au Seigneur, lorsque
„ vous criez vers lui pour obtenir la
„ vie d'un enfant qu'il enleve dans
„ sa miséricorde? Remerciez plutôt sa
„ bonté qui le soustrait au danger de
„ le perdre. Levons les yeux au Ciel,
„ ma chere Fille! considérons notre
„ enfant dans le sein de la béatitude.
„ Quelle fortune, quelle gloire pou-
„ vions-nous lui procurer au prix de
„ celle dont il jouit? N'avions-nous
„ pas donné ce fils au Seigneur au
„ moment que nous l'avions reçu de sa
„ main? " Ne lui ai-je pas offert ma chere Fille, aussi bien que mes autres enfants, tous les jours de ma vie? ne lui ai-je pas demandé par le cri continuel de mon cœur, qu'il otât du monde ces chers enfants, plutôt que de permettre qu'ils participassent aux

souillures de Babylonne ? „ Je vous
„ renouvelle cette priere, ô mon Dieu !
„ n'écoutez point le murmure de la
„ chair : mon ame le désavoue, & se
„ remet toute entiere à votre sagesse.
„ Heureuse d'avoir ce sacrifice à vous
„ offrir pour effacer toutes les fautes
„ qu'une tendresse aveugle m'a fait
„ commettre à l'égard de mes enfants. "
Que Dieu est bon, ma chere Fille ! il veut bien recevoir le sacrifice involontaire que nous lui faisons de ce qui nous est cher. Je sens, à la paix dont jouit mon ame au milieu de l'orage de mes sens, qu'il reçoit mon offrande. Quelle gloire pour une foible créature, d'avoir quelque chose à offrir à son Dieu ! Quel bonheur de pouvoir l'imiter dans le sacrifice qu'il a fait de son Fils pour notre salut ! Cette pensée me console, m'anime, me fortifie. „ Oui, mon Dieu, je vous fais
„ de tout mon cœur l'offrande de ce
„ que j'ai de plus cher ; & s'il ne fal-
„ loit qu'un soupir pour sauver mes
„ enfants contre votre volonté, je ne
„ le ferois pas. "

Avant que vous receviez cette lettre, nos chers enfants seront morts ou hors de danger. J'espere, si votre sœur est

en péril, que vous ne lui cacherez pas ſa ſituation, & que vous n'oublierez rien de tous les ſecours ſpirituels que vous pourrez lui procurer; il ne faut pas pour cela attendre aux derniers moments, c'eſt une vraie cruauté de tromper un malade ſur ſon état, & l'on ne peut d'aſſez bonne heure l'avertir de ſe tenir prêt.

Aux inquiétudes que me donnent nos malades, ſe joignent celles que me cauſe la fatigue que vous prenez, & le danger du Marquis. Que notre cœur a de capacité pour ſentir la douleur, & comment une foible créature pourroit-elle ne pas ſuccomber dans ces occaſions, ſi Dieu ne la ſoutenoit d'une maniere particuliere?

J'eſpere que vous diminuerez ma peine en m'envoyant un exprès au ſujet de nos malades; juſqu'à ce temps je répéterai ſans ceſſe: „ Seigneur, s'il ſe „ peut, que ce calice paſſe loin de „ moi, néanmoins que votre volonté „ ſoit faite & non pas la mienne. "





LETTRE

*DE LA MARQUISE DE ****

A MADAME DU MONTIER.

MA CHERE MERE,

QUand je vous écrivis ma derniere lettre, je croyois avoir éprouvé tout ce qu'une créature peut ſouffrir ſans mourir ; cependant mes douleurs n'étoient rien en comparaiſon de celles que j'ai reſſenties depuis trois jours. Ma pauvre ſœur a été ſur le bord du tombeau, & l'ame la plus dure eût été attendrie à la vûe de l'état affreux où elle s'eſt trouvée pendant vingt-quatre heures. La petite vérole a été à merveille jusqu'au ſeptieme jour, elle en étoit couverte depuis la tête juſqu'aux pieds, & depuis deux jours ſes yeux étoient abſolument fermés. Sur la fin du ſeptieme jour, elle eſt tombée en foibleſſe, elle a eu des convulſions, & toute la nuit s'eſt paſſée en cet état. Sur les cinq heures du matin, notre

bonne femme m'a dit de ne me point effrayer, qu'il y avoit du pourpre, mais qu'elle espéroit en venir à bout. Elle a fait écraser une trentaine de limaçons, qu'on a mis sur une semelle d'étoupe, & qu'on a attaché sous les pieds de la malade, à laquelle elle a fait prendre en même-temps du vin & de la thériaque. Malgré la confiance que j'ai en cette femme, je me préparois à avertir la petite du danger où elle étoit; mais elle m'a prévenue. La vue de l'éternité, dans laquelle elle se voyoit sur le point d'entrer, a fait sur elle une impression terrible. Cette pauvre Enfant, qui a toujours vécu dans l'innocence, se trouvoit si criminelle aux yeux du Seigneur, que j'avois toutes les peines du monde à soutenir sa confiance. L'inutilité de sa vie sur-tout, étoit un poids qu'elle ne pouvoit supporter. Que répondrai-je au Seigneur, me disoit-elle, lorsqu'il va me reprocher qu'il m'avoit mise au monde pour le servir, & que je n'ai été occupée que de moi? Des devoirs de religion remplis avec tiédeur, par habitude, avec distraction: l'amour propre ou du moins la routine, principe des actions les plus louables en apparence; voilà

tout ce que j'ai à offrir au Seigneur. Ah! ma chere sœur, me disoit-elle, que la vue d'une mort prochaine rectifie bien nos idées! Que le monde pour lequel je soupirois avec tant d'ardeur, me paroît petit à présent! Que ma passion pour le Comte, où je ne voyois que de l'innocence, a bien changé de face! Une créature occupoit mon cœur, elle étoit mon idole, j'ai voulu lui sacrifier ma jeunesse, ma liberté; & mon Dieu, loin d'être le principe de ce sacrifice, n'en étoit que le prétexte; quelle horreur! Voilà, ma chere Mere, l'état dans lequel elle a été deux jours entiers. Je ne l'ai pas quittée d'un instant. Un Médecin de nos amis, que nous avions appellé à l'insçu de notre paysanne, ne l'a point quittée non plus; mais sans oser hasarder aucun remede. On a continué de douze en douze heures à retirer les limaçons, ce que l'on fait avec les plus grandes précautions; celle qui les ôte a le nez bouché d'un mouchoir trempé de fort vinaigre, & elle avoit pris de la thériaque; malgré ces précautions, elle étoit prête à tomber en foiblesse, tant la mauvaise odeur étoit forte. Notre femme assure que cela

empêche le venin de monter à la tête, où ſans cela il peut former un abcès, & le Médecin dit qu'elle a raiſon. Enfin, Dieu nous a accordé la vie de cette chere ſœur : elle eſt, dit-on, hors de danger, mais on craint qu'elle ne ſoit abſolument défigurée : elle a un œil ſur-tout fort endommagé; elle ne s'en effraie point, & fait à Dieu le ſacrifice de ſa beauté, avec un courage qui nous ſurprend autant qu'il nous édifie. Mon fils eſt hors du lit, & ne ſera point marqué, à ce qu'on me dit; car je ne l'ai point vu depuis que le pourpre s'eſt déclaré, & il eſt dans la maiſon d'un ami avec ſon Pere. On a fait ce qu'on a pu pour me tirer d'auprès de ma ſœur, mais il y auroit eu de la barbarie à l'abandonner. Dieu a béni mon courage, & malgré mes fatigues, je me porte à merveille. J'eſpere par ma premiere vous mander l'entiere convaleſcence de la petite. J'en crois la joie qui éclate ſur le viſage de nos Eſculapes.



REPONSE.

A LA PRECEDENTE.

J'Admire votre courage, ma pauvre Enfant. Le mien a été presque abattu à la lecture de votre lettre, & malgré les bonnes nouvelles qui la terminent, je ne serai absolument tranquille qu'au moment où j'en recevrai une seconde. J'admire la bonté de Dieu sur cette chere malade ; le danger qu'elle a couru lui a ouvert les yeux sur les grandes vérités du salut, qui ne font qu'une bien foible impression sur les personnes de son âge. On croit que Dieu nous en doit de reste ; quand on évite les fautes grossieres, qu'on s'acquitte superficiellement des devoirs de sa religion, & qu'avec un cœur tout mondain, les levres prononcent quelques formules de prieres, sans attention, sans respect & sans dévotion. Mais quand le flambeau de la mort nous éclaire, les choses paroissent dans leur vrai jour, comme le disoit cette chere petite. Heureux ceux qui sentent

pendant leur vie, tout le poids de cette lumiere salutaire ! l'ame en est comme anéantie, comme écrasée ; mais combien en est-elle fortifiée pour l'avenir ? notre enfant n'oubliera jamais les vérités que la présence de la mort vient de lui découvrir ; C'est un contrepoison salutaire pour tous les dangers du monde. Je ne crois pas me tromper, ma chere, en pensant que la cause de tous nos égarements, est le soin que nous prenons d'éviter la pensée de la mort. On se fait illusion sur son moment. Dans la jeunesse on le regarde comme si éloigné, qu'on croit avoir du temps de reste pour y penser. Parvenu à une âge plus avancé, on se rassure sur sa santé, sur le long-temps qu'ont vécu quelques personnes qu'on a connues ; & malgré la vieillesse, la maladie, la mort est toujours imprévue. C'est ce qui m'avoit engagée à vous mettre dans l'habitude de prendre un quart-d'heure chaque matin pour vous demander à vous-même : Comment passerois-je cette journée, si j'étois avertie qu'elle doit être la derniere de ma vie ? Une Dame de mes amies, à qui j'assurois l'autre jour que vous n'aviez jamais manqué à

vous faire cette demande, me disoit qu'elle ne pouvoit pas comprendre, comment, avec une telle pensée, vous pouviez conserver votre gaieté & jouir de la vie. Cette pensée, ajouta-t-elle, me feroit tourner la tête. Quelle erreur ! la mort en elle-même est-elle donc si rédoutable ? Quel est le voyageur qui après un long & pénible voyage, ne soupire pas après le moment de revoir sa patrie ? Quel charme nous attache à la vie ? Nous sommes des malheureux prisonniers, accablés sous le poids de nos chaînes, & nous les aimons. Mais si la mort n'est pas terrible, il n'en est pas de même de ses suites; elles doivent nous tenir dans une frayeur salutaire, c'est ce que dit cette Dame pour justifier sa frayeur de la mort : & pour qui les suites de la mort sont-elles à craindre ? pour ceux qui ont vécu comme s'il ne devoient jamais mourir. Un enfant chéri de son Pere, n'appréhende point sa vue, s'il s'est toujours efforcé de se conformer à ses volontés. Ses fautes de foiblesse ne l'effrayent point, parce qu'il connoît la bonté de ce pere tendre. Et quel moyen plus efficace pour nous faire garder les commandemens

de notre Pere céleste, que de nous persuader chaque jour, que peut-être avant la nuit il faudra lui rendre compte de nos actions?

J'admire avec vous le courage de votre sœur, dans le sacrifice qu'elle a fait au Seigneur de sa beauté. C'est l'idole des personnes du sexe, & il faut beaucoup de religion ou de grandeur d'ame pour n'en pas sentir la perte. J'espere qu'elle se soutiendra dans ses sentiments.

Je connois le remede de votre bonne femme; on s'en sert avec succès dans toutes les fievres malignes, & je suis dans la persuasion qu'il ne faut, dans cette maladie, qu'éloigner le venin du cœur par la thériaque, & donner au malade de quoi le fortifier pour le pousser au dehors. Souvent les personnes simples en savent plus que les plus habiles en pareil cas. Je me souviens d'un fait qui arriva dans mon dernier voyage à Paris, & qu'on a inséré dans les Mémoires de l'Académie. Une jardiniere fut prise de la petite vérole le lendemain de ses couches, & par conséquent il fallut l'abandonner à la Nature. La petite vérole sortit heureusement, & elle en

étoit toute couverte, lorſqu'elle trouva le moyen de s'échapper des mains de ceux qui la gardoient. Elle courut au bout du jardin, & fut ſe jetter dans un puits. Vous ſavez qu'en été l'eau en eſt extrêmement froide ; elle en avoit juſqu'au col, ainſi on la regarda comme une femme perdue. On eſſaya pourtant à la tirer de là, & ſon mari deſcendit dans le puits ; mais comme il étoit au milieu du chemin, ſon échelle caſſa, & en tombant il ſe rompit un bras & une jambe. Il fallut du temps avant d'avoir une autre échelle, & pendant qu'on l'apprêtoit, une de ces filles, qu'on nomme *ſœurs griſes*, qui ont ſoin des pauvres malades, paſſa dans cet endroit. Voyant beaucoup de monde aſſemblé, elle s'informa de ce que c'étoit, & l'ayant appris, elle courut à la maiſon de cette femme, fit venir deux ſeaux d'eau-de-vie, dans leſquels elle mit tremper deux draps. On apporta la jardiniere nette & blanche comme une perle, & ſans connoiſſance ; elle la fit envelopper dans ces draps, & les Médecins qui furent appellés, déciderent qu'on avoit pris le ſeul parti qui pût la ſauver. Effectivement elle reprit

ſes ſens, en diſant qu'elle étoit dans un feu; au bout d'une demie heure, la petite vérole reparut, & trois heures après, cette femme étoit dans la même ſituation qu'avant de ſe jetter dans le puits. Elle eſt encore vivante, & a conté elle-même le fait à mon chirurgien.

J'ai voulu vous rapporter cet exemple, pour vous prouver qu'en certaines maladies, il ne faut ſouvent qu'une longue expérience, & ſuivre la ſimple nature dans ſes opérations.

Je n'oublierai jamais, ma chere, le ſacrifice que vous avez fait de votre vie pour ſoigner votre ſœur, & j'eſpere qu'elle en ſera bien reconnoiſſante. Embraſſez pour moi votre bonne femme, & faites-en autant à votre fils & au Marquis, quand vous aurez la liberté de les voir.





LETTRE
*DE LA MARQUISE DE****
A MADAME DU MONTIER.

MA CHERE MERE,

LE Seigneur a fait ſuccéder la joie la plus pure aux chagrins auxquels nous étions en proie. Non ſeulement ma ſœur eſt guérie, mais ſa vue eſt en ſûreté, & elle en eſt quitte pour ſa beauté, qui en eſt beaucoup alterée. Elle fut tranſportée avant-hier dans une autre maiſon; où nous nous raſſemblames tous; & pendant que nous éprouvions les tranſports que nous cauſoit notre réunion, un domeſtique pria mon mari de deſcendre pour parler à un de ſes amis; je ne ſais ſi je vous ai mandé que le Marquis avoit écrit au Comte, qu'il ſe préſentoit un mariage fort avantageux pour la petite, & que, malgré le refus qu'elle faiſoit d'y donner ſon conſentement, il étoit réſolu d'uſer de ſon autorité,

s'il vouloit bien lui rendre la parole qu'il lui avoit donnée, de ne la point marier avant la fin de l'année. Le Comte, à cette nouvelle, ayant obtenu un congé de trois mois, a pris la poste, & vient d'arriver chez nous. Il a demandé à mon époux, en l'embrassant, s'il vouloit bien lui permettre de joindre à la qualité d'ami qui les unissoit depuis long-temps, celle de frere, en lui accordant la petite. Ces paroles, qui dans un autre temps auroient transporté mon époux, lui ont arraché des soupirs. Le Comte épouvanté, l'a pressé de lui en déclarer la cause, & mon époux lui a dit qu'il ne trouveroit plus la petite; est-elle morte? est-elle mariée? lui a demandé le Comte en tremblant. Ni l'un ni l'autre, lui a répondu mon époux; mais la petite vérole en a fait un monstre, & je doute que vous puissiez la reconnoître. Vous me rendez la vie, s'est écrié le Comte. Cette cruelle maladie ne peut rien sur l'ame, & ce sont les qualités de l'ame de votre sœur qui m'ont charmé; hâtez-vous de me conduire vers elle. Ils ont délibéré quelques moments, dans la crainte de causer une révolution trop violente

à cette convalescente ; mais enfin ils ont conclu qu'il valoit mieux l'éprouver tout d'un coup, que par dégrés : le Marquis est entré le premier, & le Comte étoit aux pieds de ma sœur avant qu'elle l'eût apperçu. Son premier mouvement a été de se cacher le visage dans ses mains ; mais le Comte lui a dit que son cœur l'auroit reconnue malgré le changement de ses traits ; qu'il venoit lui faire don de ce cœur qui lui avoit appartenu dès l'instant où il avoit pénétré ses sentiments à son égard. Je suis charmé, a-t-il ajouté, que la perte de vos agréments serve à vous prouver la réalité & la nature des sentiments que vous m'avez inspirez ; heureux de pouvoir payer aujourd'hui les sacrifices que vous m'avez faits.

J'étois demeurée muette aussi bien que ma sœur. Mon premier mouvement a été de me jetter au col du Comte. Quelle joie pour moi de n'avoir plus à contraindre mes sentiments à son égard ! quelle joie pour le Marquis de serrer les liens qui l'unissoient à ce digne ami ! Que les circonstances dans lesquels il s'offre à ma sœur doivent augmenter son attachement

pour lui ! je ne conçois point de félicité égale à la leur. Je l'ai laissé aux pieds de ma sœur, & je me suis hâtée, à sa priere, de vous écrire cette lettre, qu'il vous envoie par un exprès. Il vous conjure de ne point différer son bonheur ; & comme je connois vos sentiments, je ne doute nullement que vous ne répondiez à son empressement. Ah ! ma chere Mere, qu'est-ce que notre cœur ? le mien, il y a quinze jours, étoit enseveli dans l'amertume ; aurois-je pu prévoir qu'il seroit trop étroit pour contenir l'excès de ma joie !



REPONSE

A LA PRÉCÉDENTE.

QUe Dieu est bon ! ma chere Fille ; il tempere les peines de cette vie par des consolations inespérées. J'éprouve votre situation ; je partage le bonheur de la petite, & notre félicité est si grande qu'elle me paroît un songe. Mon époux, sensible à l'honneur que nous fait le Comte, lui porte lui-même son consentement. J'eusse bien

souhaité pouvoir le suivre, mais nos affaires demandent encore ma présence ici pour quelques jours, & je ne pourrois partir qu'à la fin du mois; que cela ne retarde rien, je vous prie; quelque plaisir que j'eusse à être témoin de l'union de deux personnes qui me sont si cheres, je ne veux point retarder leur bonheur. Que les moments me vont paroître longs, ma chere, en attendant celui de vous embrasser! mon inpatience de connoître mes deux Gendres n'est pas moindre; & après avoir été témoin de la félicité de ma famille, je dirai volontiers, avec le St. Vieillard *Simeon*: maintenant mon ame peut se reposer en paix. J'admire les voies de Dieu sur nous; par quel chemin nous a-t-il conduits à ce bonneur? Des pertes qui paroissoient sans ressource avoient réduit notre maison au dernier abaissement: Dieu l'en tire par des moyens que toute la prudence humaine n'auroit pu prévenir; mais, ma chere Enfant, la main qui sait édifier, peut détruire; conservons-nous sur les événements à venir dans un abandon total à ses volontés. Ne perdons point de vue la poussiere d'où il nous éleve, & soyons

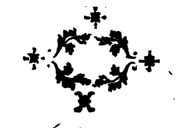
prêts à y rentrer ſans repugnance, s'il le trouve convenable à ſes deſſeins ſur nous. Il m'eſt témoin que je ne ſuis ſenſible à la fortune de mes chers Enfants, que parce qu'elle paroît la récompenſe de leur vertu. Le Comte & votre époux vous ont ſans doute caché la liberalité dont ils uſent à notre égard : ils ont pourvu magnifiquement aux frais de notre voyage, dont ils ne vous ont point parlé pour vous ſurprendre, & font préſent à vos deux freres d'une ſomme ſuffiſante pour acheter une Compagnie; aſſurez-les de ma reconnoiſſance en attendant que je puiſſe le faire de vive voix.





AVERTISSEMENT.

ENtre la dernière lettre de la Marquise à Madame du Montier, *& celle qui va suivre, je trouve, par les dates, quatorze mois d'interruption. C'est sans doute le temps que Madame* du Montier *a passé auprès de sa Fille; & comme dans celles qui vont suivre, la sœur de la Marquise est appellée Comtesse, on peut juger que son mariage fut célébré pendant cet intervalle. On connoîtra aussi par la suite que le Marquis avoit été absent six mois; il paroît que le Roi de Sardaigne lui avoit ordonné de se rendre à Turin.*



LELTRE

DE LA MARQUISE DE***

A MADAME DU MONTIER.

MA CHERE MERE,

QUelque préparée que je fuſſe à notre ſéparation, je n'ai pas ſenti moins vivement votre éloignement. Qu'eſt-ce que le bonheur en cette vie ? peut-on ſe flater de le fixer, quand il dépend de tout ce qui nous environne ? Qu'il eſt dangereux de ſe livrer aux ſatisfactions les plus innocentes ! la félicité dont j'ai joui pendant votre court ſéjour ici, va répandre l'amertume ſur tous les moments de ma vie. Je vous chercherai, je vous ſouhaiterai par tout ; je ne vous trouverai nulle part. Que vos lettres au moins adouciſſent ma peine : multipliez-les, ma chere Mere ; elles me deviennent plus néceſſaires que jamais.

Je me ſuis trouvée depuis votre départ dans un des plus grands embarras que j'aie jamais éprouvé. Il y avoit

à peine deux heures que vous étiez en chemin, lorſque mon époux reçut une lettre de ſon avocat qui l'avertiſſoit de partir pour Grenoble en diligence, parce qu'un procès conſidérable que nous avons à ce Parlement étoit prêt à ſe juger. Quoique l'affaire ſoit de conſéquence, il me dit qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à m'abandonner à ma douleur, & qu'il n'iroit point à Grenoble, ſi je n'étois pas en état de l'accompagner : j'avois une grande répugnance à ce voyage ; il eût fallu dans cette Ville recevoir des viſites, ſe prêter aux plaiſirs, & dans la ſituation où me met votre abſence, je ſoupire après la ſolitude : il eſt des douleurs qu'on ſemble adoucir en s'y livrant ſans réſerve. Je preſſai donc mon époux de partir ſans moi ; je lui réſiſtai même juſqu'à le fâcher ; il ſembloit que j'euſſe un préſſentiment de ce qui me devoit arriver. Le Marquis me quitta avec une eſpece de dépit qui me laiſſa de l'inquiétude, & je me reprochois mon peu de complaiſance, ſans avoir le courage de me vaincre. Comme j'avois réſolu d'être ſeule, j'ordonnai à mes gens de ne laiſſer entrer perſonne, & leur dis que je voulois

reposer ; mon intention étoit de me soustraire aux consolations de mes femmes : tout m'ennuyoit, je voulois pleurer tout à mon aise : c'est un plaisir selon moi, quand on est bien affligé : je demeurai un quart-d'heure dans ma chambre, mais mon inquiétude me suivant par-tout, je descendis dans le parc par le petit escalier, & m'avançai insensiblement jusqu'au bosquet qui est au bord de la riviere. M'étant assise sur l'herbe, je tombai dans une profonde rêverie : je fus interrómpue par des sanglots qui partoient du bosquet prochain : je m'approchai de la charmille assez effrayée, & je demeurai immobile à l'aspèct d'une personne sur le visage de laquelle le désespoir étoit peint. Qu'elle étoit belle dans cet état, chere Mere ! elle levoit au ciel ses yeux baignés de larmes : tantôt elle sembloit l'accuser de ses malheurs, & tantôt elle paroissoit lui demander du secours : j'allois l'aborder, lorsqu'elle s'est levée tout-à-coup, la fureur dans les yeux. C'en est fait, dit-elle, il faut par une mort prompte m'arracher à l'horreur de ma situation, allons ... Mais que deviendra mon ame ? ... que deviendra mon malheureux

reux enfant ? Je ne lui ai pas laiſſé le temps d'achever : je me ſuis hâtée de faire le tour du boſquet, & me ſuis trouvée à l'entrée de celui dans lequel elle étoit, au moment qu'elle en ſortoit pour ſe précipiter dans la riviere, comme elle me l'a avoué depuis. Elle a fait un cri lorſqu'elle m'a apperçue ; je lui ai pris la main, en la conjurant de calmer ſon déſeſpoir, & de me mettre en état de lui être utile : elle trembloit de toutes ſes forces ; elle avoit des mouvements convulſifs, & au bout de deux minutes, elle tomba ſans connoiſſance. Les douleurs les plus vives rappellerent ſes ſens : elle ouvrit les yeux, & ſerrant foiblement ma main ; je me meurs, Madame, me dit-elle, mais je mourrai contente, ſi je puis me flatter que vous enſevelirez ma honte avec moi, & que vous voudrez bien avoir ſoin du malheureux enfant dont la naiſſance va me coûter la vie. Jugez de ma détreſſe, ma chere Mere : j'exhortai cette malheureuſe fille à prendre courage : je lui promis un ſecret inviolable, & de me charger de ſon enfant : il vint au monde preſque dans le moment, & je l'enveloppai dans une de mes jupes. Je conjurai enſuite

la Mere de souffrir que je la fisse porter au château, & l'exhortai à demander pardon à Dieu du dessein qu'elle avoit conçu d'attenter à ses jours : j'en connois toute l'horreur, me dit-elle ; cette petite créature demande que je conserve ma vie ; mais, Madame, si vous ne voulez pas me voir retomber dans le désespoir, laissez-moi maîtresse de ma destinée. Je me sens assez de force pour m'éloigner, & je n'ai que peu de chemin à faire : tout seroit perdu si je ne paroissois pas ce soir ; je ne me croyois pas si proche de mon terme ; & l'impossibilité où je me croyois de pouvoir cacher ma honte à ceux dont je dépends, m'avoit déterminée à finir ma vie. La providence a permis que la porte de votre parc se soit trouvée ouverte, j'y suis entrée sans savoir où je portois mes pas ; souffrez que je me retire dans quelques instants : vous aurez bientôt de mes nouvelles, & peut-être un jour vous applaudirez-vous d'avoir secouru une infortunée qui n'est pas aussi méprisable qu'elle le paroît. En disant ces mots, elle tira de son doigt un fort beau Diamant : daignez le garder, me dit-elle ; si la mort m'enlevoit, il

ſerviroit à faire reconnoître ma malheureuſe fille : ne la rendez, Madame, qu'aux perſonnes qui vous remettront une bague abſolument ſemblable à celle que je vous donne. J'eus beau repréſenter à cette fille qu'elle n'étoit pas en état de marcher, rien ne put la déterminer, & reſpectant ſon ſecret, je la priai d'être tranquille ſur le chapitre de ſon enfant; c'eſt une jolie petite fille. Comme il y a loin d'ici au château, & que je craignois quelque accident en chemin, je la baptiſai en préſence de ſa Mere, qui me pria de la faire nommer Virginie. Cette pauvre Mere baigna de ſes larmes le viſage de ſon enfant; Mon Dieu! qu'elle me faiſoit de pitié! Elle me dit en me quittant : je ſuis tranquille pour ma pauvre fille, je vous connois, Madame, & je ſais qu'elle ne peut être en de meilleures mains : elle ne ſort pas d'un ſang obſcur, & peut-être avant qu'il ſoit peu, vous applaudirez-vous de votre généroſité à ſon égard. Elle me quitta en achevant ces mots, & me laiſſa dans une inquiétude terrible ſur ſon ſort; j'ai peur qu'elle ne périſſe en chemin. Je revins au château comme le jour finiſſoit, & étant remontée dans

ma chambre par le petit eſcalier, je poſai cette enfant ſur mon lit, dans l'intention d'appeller ma favorite pour lui chercher une nourrice. Jugez de ma frayeur; la porte de ma chambre avoit été enfoncée, & j'entendis mes femmes qui jettoient les hauts cris. Je me hâtai de paſſer dans la chambre voiſine pour en apprendre la cauſe : elles ſe leverent avec empreſſement; l'une me baiſoit les mains, l'autre m'embraſſoit, les autres couroient par toute la maiſon, en criant que Madame étoit retrouvée : je compris qu'elles avoient été effrayées de mon abſence, & en voici la raiſon. Le Marquis, comme je vous l'ai marqué, avoit paru fâché en me quittant. Comme il connoît ma ſenſibilité, il a craint que je ne priſſe à cœur le petit le dépit qu'il m'avoit témoigné; il vouloit revenir ſur ſes pas, mais ſon valet de chambre qui ſait combien il eſt important qu'il arrive promptement à Grenoble, l'a engagé à m'écrire de trois lieues d'ici, & s'eſt chargé de me rendre ſa lettre. Comme on lui a dit que je dormois, & qu'il avoit beſoin de ſe repoſer une heure, on a attendu juſqu'à ce temps à m'éveiller. Jugez

de la frayeur de mes gens, lorſqu'après avoir frappé pluſieurs fois, ils n'ont point eu de réponſe. On s'eſt hâté d'appeller un ſerrurier, & après avoir enfoncé ma porte, on m'a cherché par toute la maiſon : on a été enſuite chez tous ceux du village, & on allumoit des flambeaux pour parcourir le parc, lorſque j'ai paru. Que je ſuis touchée du bon cœur de ces pauvres gens ! Ils croyoient qu'il m'étoit arrivé quelque accident ; & leur joie de me revoir va juſqu'à l'extravagance. J'ai à peine trouvé un moment pour dire à ma favorite d'avoir l'œil a mon dépôt : j'ai fait enſuite réponſe au Marquis ; & comme je craignois qu'il ne voulût ſavoir pourquoi je ſuis rentrée ſi tard, j'ai impoſé ſilence à mes domeſtiques & à ſon valet de chambre, qui, de peur d'inquiéter ſon maître, a voulu partir ſur le champ. Le même ſoir ma favorite a remis l'enfant à une femme du village, qui s'eſt chargée de la nourrir ; & comme on la paie bien, elle ne s'inquiéte point d'où il vient. Je ne vous dis rien de ma ſœur ; vous recevrez une lettre du Comte avant celle-ci ; car il me marque qu'il vous écrit de Turin, où ils ſont heureuſement arrivés.

REPONSE A LA PRECEDENTE.

DAns quel embarras vous êtes-vous trouvée, ma chere Fille? eh que vous devez vous ſavoir bon gré de votre promenade! J'ai frémi à l'endroit de votre lettre, où vous me marquez le déſeſpoir de cette malheureuſe Fille. C'eſt ſans doute une victime de quelque folle paſſion. Si toutes les perſonnes du ſexe pouvoient être témoins de pareilles ſcenes, avec quel ſoin ne veilleroient-elles pas ſur leur cœur? Il arrive rarement que l'amour d'un homme ſurvive à l'eſtime, & il eſt encore plus rare que cette eſtime ſe conſerve après qu'on s'en eſt rendue indigne par une foibleſſe. Quel eſt alors le déſeſpoir d'une infortunée, qui ſe voit abandonnée de ce qu'elle a de plus cher, & à la veille d'être déshonorée. Ils ont fait les loix, ma chere; & plus coupables aux yeux de Dieu que celles qu'ils viennent à bout de ſéduire, ils croient n'avoir point à rougir devant

les hommes. Ne nous plaignons point de cette injuſtice ; c'eſt une antidote ſalutaire contre le poiſon de leur cajoleries : mais il devient inutile la plupart du temps, parce que dans le commencement d'un intrigue, une fille ne peut ſe perſuader qu'elle puiſſe aller juſqu'au crime : elle ſe repoſe ſur ſa ſageſſe préſente, & ce n'eſt que par l'expérience la plus cruelle qu'elle apprend qu'une fille, qui a donné ſon cœur, ne peut répondre d'elle-même. Je ſouhaite de tout mon cœur que celui qui a cauſé la faute de celle que vous avez ſécourue la répare, & donne un état à l'enfant dont vous êtes chargée. J'approuve beaucoup votre charité à ſon égard.

Je n'ai pu m'empêcher de rire de la frayeur de vos femmes ; vous devez être bien flattée de leur joie. Si les maîtres ſavoient combien il eſt doux & facile de ſe faire aimer de ces ſortes de gens, ils ſe procureroient cette ſatisfaction ; mais la plupart les traitent avec une dureté qui révolte l'humanité ; & puis ils ſe plaignent de ce que ces ſortes de gens n'ont point d'attachement pour eux, point de ſentiments. Comment veut-on qu'ils penſent ? on

les avilit à leurs propres yeux par le mépris qu'on en fait; s'ils s'avisoient d'avoir des sentiments, on leur diroit volontiers, de quoi se mêlent-ils? Oh! le joli lit, disoit une bégueule à une Marquise, plus respectable par ses vertus que par son rang. C'est sans doute le vôtre, Madame? non, répondit la Marquise; c'est celui de ma femme de chambre. Quel meurtre, reprit la bégueule; peut-on sacrifier un pareil bijou à ces créatures? C'est une créature, vous dites vrai, répondit à son tour la Marquise; c'est une créature, & nous aussi Madame. Je ne vois pas pourquoi notre orgueil nous les représente si fort au-dessous de nous. Entre créature & créature, pouvoit-elle ajouter, il n'y a que la main. Continuez, ma chere, à gagner leur affection; ce sont nos freres cadets & malheureux: agissons à leur égard comme de bons ainés. N'appésantissons pas leur joug; ils sont déjà assez malheureux. Je ne vous parle point des peines que m'a causée notre séparation, vous connoissez mon cœur, c'est tout dire. Adieu.



LETTRE

*DE LA MARQUISE DE ****

A MADAME DU MONTIER.

MA CHERE MERE,

ON ne meurt pas de douleur, puiſque j'exiſte encore. Un ſentiment trop douleureux pour être défini, me fait connoître que je ſuis encore au nombre des vivants: du reſte je ſuis plongée dans un anéantiſſement abſolu. J'ai perdu juſqu'à la faculté de me plaindre: jugez de ma ſituation par la lecture de deux lettres ici incluſes. La premiere m'a jetée dans une perte totale de mes ſens. Heureux état, qui me déroboit au déſeſpoir auquel je me livre ſans meſure. Oui, ma chere Mere, mes maux parvenus à leur dernier période, ne me laiſſent plus de remede à eſpérer qu'une prompte mort: je la ſouhaite, je la demande à grands cris: que ne m'eſt-il permis de la hâter de quelques moments. Pardonnez-moi, mon Dieu, ce ſentiment que la dou-

leur m'arrache ; je me ſoumets à votre providence, quelque rigoureux que ſoient ſes arrêts. Adouciſſez-les, Seigneur, en me privant de la lumiere que je déteſte. Ah ! ma chere Mere, que ne m'eſt-il permis d'eſpérer la conſolation d'expirer dans vos bras ! En recueillant mes derniers ſoupirs, vous recevriez mes ſerments : je ne puis ſans un miracle, vivre aſſez longtemps pour recevoir ce ſoulagement. Que ce papier, arroſé de mes larmes, ſerve au moins à me juſtifier un jour : j'atteſte celui devant lequel je ſuis prête à rendre compte de ma malheureuſe vie, que je meurs ſans avoir mérité les reproches de mon époux : je lui pardonne ſes injuſtices à mon égard, & j'eſpere que Dieu, protecteur de l'innocence, voudra bien effacer l'opprobre avec lequel je deſcends dans le tombeau. Les forces me manquent ; priez pour la plus infortunée de toutes les femmes.



LETTRE DU MARQUIS A SON EPOUSE.

SI le mépris n'avoit pas succédé dans mon cœur à l'amour le plus tendre, j'irois laver dans votre sang l'affront que vous faites à mon nom; mais je vous trouve indigne de ma vengeance. Je laisse au ciel, que vous avez joué, le soin de punir la plus méprisable de toutes les créatures; & je quitte pour jamais des lieux propres à me faire souvenir de mes foiblesses à votre égard. Vous apprendrez bientôt ma mort, & vous pourrez à votre gré vous livrer à l'objet de votre indigne tendresse. Ce que je dois à mon malheureux fils m'empêchera de faire éclater votre honte: que ne puis-je l'ignorer moi-même! & jouir de l'illusion dans laquelle j'ai vécu jusqu'à ce jour: mais le voile qui vous déroboit à mes yeux est tombé, & je vous verrai jusqu'à mon dernier moment qui approche, comme la plus lâche & la plus perfide de toutes les créatures.



SECONDE LETTRE
DU MARQUIS
A SON EPOUSE.

JE m'abusois, Madame, lorsque je me suis cru capable de vous haïr, j'eusse été trop heureux. Non, perfide, votre infidélité ne peut arracher de mon cœur le trait fatal dont vous l'avez blessé. Je frémis à la vûe de ma foiblesse; elle précipite mon départ; l'amour plaide en votre faveur; il cherche à me faire illusion sur votre crime. O Ciel! que deviendrois-je si j'avois la foiblesse de céder aux mouvements honteux qui me rappellent à vos pieds. Irois-je par mon retour vous fournir les moyens de me tromper de nouveau, en vous faisant connoître toute ma foiblesse! Non, la mort me sauvera de ce danger. Je cours la chercher, Madame: je vais me précipiter dans les périls où elle sera inévitable. Dans ces affreux moments, où je suis en proie à tout ce que la honte,

l'amour, & la jalousie peuvent faire souffrir de plus cruel, je me flate jusqu'à penser que vous donnerez des pleurs à ma mémoire. Vous connoitrez, mais trop tard, l'époux que vous avez perdu. Mais non; l'heureux amant auquel vous m'avez sacrifié, occupe tout votre cœur, & vous attendez tous deux avec impatience le moment où ma mort vous laissera la liberté de vous unir. Cette idée m'accable: elle remplit mes derniers moments d'amertume. Je finis; c'est trop vous montrer ma foiblesse, donnez à mon départ & à ma mort tel prétexte que vous trouverez convenable; mais si vous voulez reconnoître le silence que je garde à votre égard, exécutez mes dernieres volontés par rapport à mon fils: Le seul domestique que je garde vous apprendra bientôt, & ma fin, & ce que je souhaite sur ce sujet.



REPONSE

A LA LETTRE

DE LA MARQUISE.

POurquoi craignez-vous, femme de peu de foi ? Pourquoi, oubliant tous les miracles que Dieu a fait jusqu'ici en votre faveur, vous abandonnez-vous lâchement au désespoir ? Quelques grandes que soient les tribulations dont vous êtes environnée, pouvez-vous oublier que vous êtes dans la main du Tout-puissant ? Il appaise les vents, & peut rendre en un moment le calme à votre ame agitée. Oui, ma chere fille, cet orage est une épreuve que le Seigneur vous envoie dans sa miséricorde : il vous trouve digne de participer à son calice ; ne vous rendez pas indigne de ses faveurs, en vous abandonnant au désespoir. Qu'est devenu cette soumission à ses ordres, cet abandon à sa volonté ? A peine vous visite-t-il, que vous regimbez contre l'aiguillon. Pauvres créatu-

res que nous sommes, qu'il faut peu de chose pour abattre nos forces & faire évanouir notre résignation ! Armez-vous de courage, chere enfant ; votre réputation appartient au Seigneur ; qu'il en dispose à son gré : il sait à quel degré elle vous est nécessaire, enveloppez-vous dans votre innocence ; le soin de votre justification le regarde : remettez-vous entre ses mains, ainsi que ce pauvre Marquis ; son état est plus triste que le votre. Sa premiere lettre m'a fait frémir ; mais la seconde m'a rassurée : les premiers mouvements passés, il connoîtra l'injustice de ses soupçons. Si j'eusse été maîtresse de mes actions, je serois déjà auprès de vous : mais votre Pere est indisposé ; il faudroit l'instruire des motifs de mon départ, & la prudence ne me permet pas de lui faire une telle confidence. Au moment où j'ai reçu votre paquet, j'ai écrit au Comte. Le Marquis n'aura pas la force de lui faire un secret du lieu de sa retraite ; je conjure ce cher fils, ce tendre ami, de voler à son secours. Vous connoissez son estime & son attachement pour vous ; quelque couleur qu'ait emprunté la calomnie pour paroître réelle,

elle s'évanouira en sa présence. L'amour plaide votre cause dans le cœur du Marquis, peut-être est-il déjà victorieux; peut-être a-t-il déjà ramené votre époux à vos pieds, comme il le craignoit lui-même. Je ne sais à quoi attribuer la jalousie qu'il a conçue. L'aventure du Parc m'est venue dans l'esprit, mais il l'ignore, & il n'est pas vraisemblable qu'elle soit venue à sa connoissance. Sa jalousie est donc un mystere impénétrable pour moi; mais de quelque nature qu'elle soit, comme elle n'est pas fondée, j'espere que le Seigneur ne tardera pas à la détruire. J'envoie cette lettre par un exprès qui rapportera votre réponse. Que j'apprenne par elle, que ma chere fille, soumise au Seigneur, baise avec respect la main qui la frappe, & qu'elle s'abandonne sans réserve à tout ce qu'il plaira à ce Dieu miséricordieux de décider de son sort.

LETTRE
DE LA MARQUISE DE***
A MADAME DU MONTIER.

QUe je suis humiliée, ma chere Mere ! & que je me trouve coupable ! Un ver de terre ose se soulever devant l'arbitre Souverain du Ciel & de la Terre. Ma résignation à la volonté du Seigneur n'étoient-elle que conditionelle ? N'avois-je résolu de me soumettre à ses décrets, qu'entant qu'ils seroient conformes à mes goûts & à mes intérêts ? Voilà, ma chere Mere, les réflexions qu'a occasionné votre lettre. Elles ont fait naître dans mon cœur un sentiment de confusion inexprimable, & une soumission absolue à tout ce que la Providence voudra faire de moi. Ces sentiments n'ont point diminué la douleur que me cause l'absence du Marquis ; elle subsiste avec la même force ; mais ce n'est plus une douleur acompagnée de désespoir. Mon ame n'a pas plutôt été

ſoumiſe, qu'elle s'eſt trouvée tranquille. Cette penſée (la main qui me frappe, eſt celle d'un Pere tendre) mêle à l'amertume qui ſubmerge mon ame, une douce conſolation que je ne puis exprimer. Je ne vois plus mes peines préſentes, & celles qui ſe préparent pour l'avenir, que comme des remedes propres à détruire dans mon ame la confiance aux créatures, & l'aſſoupiſſement que procure la proſpérité. La mienne étoit trop grande, elle me paroiſſoit ſi bien établie que j'étois en danger d'oublier ma dépendance envers mon Dieu. Ce ſont les adverſités qui nous forcent à lever les yeux vers les montagnes céleſtes, d'où peuvent nous venir des ſecours ineſpérés. Je n'ai reçu aucune nouvelle du lieu où eſt le Marquis; mais le ſujet de la jalouſie qu'il a conçue contre moi n'eſt plus un myſtere; ma favorite vient de recevoir une Lettre du valet de chambre du Marquis. Ce fidele domeſtique eſt la cauſe innocente de tous mes maux. Voici à peu près ce qu'il lui mande.

Il la prie d'abord de me faire un myſtere de ſa lettre, & lui avoue que ce qu'il devoit à ſon maître ne lui a

pas permis de lui taire ce qui se passoit chez lui en son absence. Qu'il avoit conçu de grands soupçons en la voyant chargée d'un enfant à une heure indue. Que pour éclairer ces soupçons, il avoit laissé son cheval chez un de ses amis & avoit suivi ses traces. Qu'il étoit entré chez la nourrice de l'enfant, & qu'il n'avoit que trop compris, par les façons mystérieuses dont on avoit usé, en lui confiant cette petite créature, que sa naissance étoit le fruit d'un crime. Que mon obstination à ne pas suivre mon époux à Grenoble, mon absence & la difficulté qu'on avoit eu à me trouver pendant plusieurs heures, lui avoient fait entrevoir une partie de la vérité; que ses soupçons avoient paru des certitudes au Marquis, qui s'étoit trouvé saisi du désespoir le plus violent. Il ajoute que l'accablement du Marquis ne lui a pas permis de continuer un voyage dont il ignoroit le terme. Que la fievre l'a retenu quelques jours dans un village qui étoit sur leur route, & que le Marquis, par ses conseils, s'étoit déterminé dans sa convalescence à écrire au Comte.

Ce pauvre domestique paroît au désespoir d'avoir aidé au Marquis à

désabuser sur mon compte ; il me croit coupable, & déplore amérement la nécessité où je l'ai mis de me perdre, ou de trahir son maître. Je lui pardonne de bon cœur, & la lettre de mon époux au Comte me tranquillise.

Je suis dans la necessite de quitter la campagne, & de suivre tout le monde, qui court se renfermer dans Chambery. L'approche des Espagnols en est la cause. Le Prince Dom Philippe, à la tête d'une grosse armée, vient en Savoie ; & comme nous n'avons aucune place fortifiée qui puisse l'arrêter, on ne pense pas à se défendre. Les gens de la campagne sont dans une consternation qui approche du désespoir ; & malgré mes chagrins, je ne puis m'empêcher de rire des idées qu'ils se sont faites des Espagnols. Ce matin, la femme à qui l'on a remis l'enfant qui causoit toutes mes peines, est venue me trouver la larme à l'œil. Reprenez votre enfant, Madame, m'a-t-elle dit, il est si blanc, si délicat, que ces méchants Espagnols n'en feroient qu'une bouchée ; car on dit qu'ils vivent de chair humaine, & qu'ils mangent les petits enfants. Rien n'a pu rassurer cette pauvre femme, à qui

la frayeur a fait perdre ſon lait. Il faut donc que je faſſe porter cet enfant à Chambery. Je vous avouerai que je m'y ſens de la répugnance, & j'en rougis. Cette innocente ne doit point porter la peine du mal qu'elle occaſionne. Le Comte de Mont-joye m'a offert ſa maiſon, & je l'accepte de bon cœur. Son épouſe eſt mon amie, & comme elle eſt fille du Marquis d'Arvillars, qui a demeuré longtemps en Eſpagne en qualité d'Ambaſſadeur, on eſpere que le Prince aura des égards pour cette famille. Nous partirons dans trois heures, & à mon arrivée à Chambery, je vous donnerai de mes nouvelles. J'attends inceſſamment une Lettre du Comte.

REPONSE

A LA PRE'CE'DENTE.

QUe j'ai de graces à rendre au Seigneur, ma chere fille, du courage qu'il vous donne! vous êtes dans ſes voies: heureux ceux qui marchent de pied ferme & qui profitent

des moments précieux de l'adversité. L'ame s'épure dans le creuset de l'affliction, & se détache de la créature : elle conçoit que ces jours de pélérinage ne sont pas faits pour goûter un repos parfait, & qu'elle n'en doit jouir que dans une vie future, après laquelle elle soupire.

Je suis édifiée de vos sentiments par rapport au domestique du Marquis. Ce pauvre homme sera confondu des malheurs dont il est la cause, & je vous recommande de ne rien omettre pour le consoler ; car je regarde le retour du Marquis comme prochain : le Comte vous le ramenera bientôt, cela est infaillible. Vous en avez besoin dans la conjoncture présente, où Chambery va se trouver plein d'ennemis moins rédoutables, à la verité, que ne se l'imaginent vos bonnes gens ; mais dont le voisinage ne laissera pas d'occasionner bien des désordres. La résolution où vous êtes de vous retirer chez le Comte de Mont-joye, me tranquillise, & j'espere que vous me donnerez de vos nouvelles par toutes les postes ; j'en ai besoin dans ces circonstances critiques.

LETTRE

*DE LA MARQUISE DE****

A MADAME DU MONTIER.

MA CHERE MERE,

NOus sommes actuellement aussi tranquilles à Chambery, que si nous n'étions pas environnés d'ennemis, & nous devons cette tranquillité à la prudence du Comte de *Mont-joye*. Au premier bruit de la venue des Espagnols, toute la ville fut dans le plus grand désordre. Celui qui y commandoit pour le Roi de Sardaigne se hâta de faire porter l'argent des recettes au-delà des Monts. Le sel, le tabac, & les autres denrées qui payent des droits, furent mis au plus vil prix, & quand on en eut tiré le plus d'argent qu'il étoit possible, le Gouverneur & tous les autres Officiers du Roi se retirerent, & abandonnerent la ville à sa propre conduite. Il s'agissoit de trouver un sage pilote pour conduire les affaires

dans ce temps orageux ; mais personne ne se présentoit pour une entreprise si difficile. Le pain devenoit si rare, qu'on n'en pouvoit trouver pour un prix exhorbitant ; on ne voyoit dans les rues que charrettes chargées de meubles ; chacun pensoit à gagner la France, & la noblesse, qui ne pouvoit abandonner ses terres, alloit rester seule dans la ville, lorsque le Comte de *Mont-joye*, qui n'a pas vingt-cinq ans, entreprit de remettre toutes choses dans l'ordre. Par ses soins, l'abondance & la sécurité ont pris la place de la disette & de la frayeur. Il s'est rendu à Montmélian pour saluer l'Infant D. Philippe, & est convenu avec ses Ministres de ce que la ville devoit fournir. Par ses soins on a fait l'amas du bled qu'on doit délivrer aux troupes : il passe les nuits au Conseil, & le jour à faire venir des bleds, & les autres denrées nécessaires à la subsistance d'une grande armée. Il s'est rendu fort agréable au Prince ; & son épouse qui lui a été présentée, en a reçu mille politesses : on m'a fort priée d'être de la partie ; mais dans la triste situation où je suis réduite, je n'ai pu me résoudre à m'ajuster comme il conviendroit en cette rencontre, & j'ai...

je

je reçois actuellement une lettre de mon beau-frere. J'ai frémi à la vue de son caractere, & j'ai été plus d'un demi quart-d'heure à l'arroser de mes larmes sans oser l'ouvrir, dans la crainte qu'elle ne renfermât quelque triste nouvelle. Je suis agréablement surprise : le Comte n'a point trompé notre attente, son amitié l'a fait voler au secours de mon époux, & il s'est fait caution de mon innocence malgré les apparences; il m'auroit ramené mon époux, mais les circonstances les forcent de se rendre auprès de leur Roi pour servir contre ses ennemis. Le Marquis malgré sa disgrace, a senti qu'il étoit beaucoup plus attaché à son Maître qu'il ne le croyoit, & pense que la circonstance présente l'oblige à se présenter, quand même il seroit sûr de voir ses services refusés. Le Marquis paroît si confus des soupçons qu'il a conçu contre moi, qu'il n'ose m'écrire. Vous concevez combien cette lettre m'a causé de joie. J'en ai caché quelques circonstances à Monsieur de *Mont-joye*, mais je l'ai instruit du départ de mon époux pour Turin. Je viens d'apprendre de lui, que cette démarche du Marquis, va me jetter dans de grands

embarras, puiſque je ſuis en danger de voir confiſquer tous les biens que nous avons en Savoie. Monſieur de *Mont-joye* me conſeille d'aller avec lui à Montmélian; il veut me faire préſenter au Prince par Monſieur de *Sainte-Croix*; peut-être par ce moyen m'évitera-t-on beaucoup d'inquiétude. Je n'acheverai cette lettre qu'à mon retour, pour vous rendre compte de ce que j'aurai fait.

Que la providence eſt admirable, & par quelles voies nous tire-t-elle de l'abyme où nous croyons être enſevelis pour toujours? Comme le Comte ſe préparoit à partir, on lui a annoncé la viſite d'un jeune Seigneur François, avec lequel il a voyagé. Il ſe nomme de *Sabran*, & eſt fort aimable. Après les premiers compliments, le Comte lui a demandé à quel heureux hazard il devoit le plaiſir de le voir. Monſieur de *Sabran* alloit lui répondre, lorſque je ſuis entrée dans l'appartement. A peine étois-je aſſiſe, que ce jeune homme, s'approchant de moi, m'a demandé avec empreſſement la permiſſion d'examiner une de mes bagues. Je la lui ai remiſe; & comme c'eſt celle que l'inconnue m'a donnée pour ſervir un jour

à la reconnoiſſance de l'enfant qui cauſe tous mes malheurs, je fixai ce jeune homme pour découvrir s'il n'étoit point le principal héros de la piece. Les mouvements de ſon viſage n'ont point été équivoques. Après avoir examiné le dedans de la bague, une joie ſubite a paſſé dans ſes yeux, & il m'a demandé s'il pouvoit ſans indiſcrétion s'informer du hazard qui m'avoit rendu maîtreſſe de ce Diamant. Je me ſuis trouvée dans le plus grand embarras. Je n'oſois avouer l'aventure, & pour tout au monde je n'aurois pas voulu mentir. Comme je ne répondois rien, & que la rougeur me couvroit le viſage, ce jeune homme s'eſt jeté à mes pieds: au nom de Dieu, Madame, m'a-t-il dit, finiſſez les cruelles inquiétudes où me jette la vue de cette bague. C'eſt le ſeul gage de ma foi qu'ait une épouſe chérie, dont il ne m'eſt pas poſſible d'apprendre aucune nouvelle. Je m'étois remiſe pendant le diſcours de Mr. de *Sabran*, & je n'étois plus retenue que par la préſence du Comte. Monſieur de *Sabran* s'en étant apperçu, m'a dit qu'il n'avoit rien de caché pour ſon ami, & qu'il avoit beſoin de ſes conſeils. Je lui racontai exactement mon

aventure du parç ; mais je ne pus lui apprendre en quel lieu étoit celle qu'il cherchoit, puisque je l'ignorois. Nous conjecturâmes qu'elle n'étoit pas loin de mon château, & Monsieur de *Sabran* voulut mettre le Comte en état de le servir ; il lui apprit donc, qu'ayant eu le bonheur de plaire à Mademoiselle de *Sillery*, qui étoit une riche héritiere, elle avoit consenti d'unir son sort au sien par un engagement secret ; qu'il avoit été forcé de l'abandonner trois mois après son mariage, parce que la famille de cette Demoiselle avoit soupçonné leur intelligence ; qu'il lui avoit écrit inutilement plusieurs fois, & que le chagrin qu'il avoit conçu de son silence l'avoit réduit à l'extrémité. Depuis sa convalescence, il l'avoit inutilement cherchée ; elle avoit quitté Paris ainsi que sa famille, & on lui avoit dit qu'on la croyoit auprès de Lyon.

Lorsque Monsieur de *Sabran* eut fini son discours, le Comte de *Mont-joye* l'embrassa : il étoit intime ami du Pere de la Demoiselle, qui étoit actuellement à Chambery, & il lui promit ses bons offices auprès de lui. La confirmation de ce mariage n'est pas facile

à obtenir. Monſieur de *Sillery* eſt un vieillard fort entêté, qui paſſe pour aimer l'argent. Monſieur de *Sabran*, cadet de ſa maiſon, n'a, comme l'on dit, que la cape & l'épée; cependant ſon ami le conſole, & lui fait eſpérer un heureux ſuccès. En attendant le moment de la réuſſite, il lui donne ſa maiſon, où j'ai donné ordre qu'on portât la petite fille que Monſieur de *Sabran* brûle d'impatience d'embraſſer.



REPONSE

A LA PRECEDENTE.

JE rends graces à Dieu, ma chere Enfant, des moyens de juſtification qu'il vous préſente. Il ſait, quand il lui plaît, tirer la vérité des plus profonds abymes. Nous venons d'en voir un exemple qui doit raſſurer tous ceux à qui on ravit injuſtement l'honneur.

Il vint il y a deux ans à .... une courtiſanne fameuſe, & par ſa beauté, & par le dérangement des affaires de ceux à qui elle avoit le malheur de plaire. Comme elle vivoit d'une ma-

niere ſcandaleuſe, le Curé du lieu lui fit dire ſous main, qu'elle eût à changer de conduite, ou à quitter la ville; la menaçant de recourir à l'autorité du Magiſtrat pour la faire chaſſer. Cette femme étoit avec un des premiers habitants du lieu lorſqu'elle reçut ce meſſage: pleine du déſir de ſe venger, elle employa ce que ſes charmes avoient de plus ſéduiſant, pour l'engager à partager ſa vengeance. Cet homme, qui étoit amoureux, craignant de perdre ſa conquête, entra dans ſes vues. Il avoit le dangereux talent de contrefaire les écritures; il trouva le moyen d'avoir une lettre du Curé, & copia ſi bien ſon caractere, qu'il étoit impoſſible de ne s'y pas tromper. Il écrivit enſuite une lettre à cette femme comme ſi c'eût été le paſteur; cette lettre étoit d'un ſcélérat, puiſqu'il demandoit pardon à la courtiſanne des démarches publiques que ſon caractere le forçoit à faire contre elle. Il finiſſoit en l'avertiſſant qu'il ſeroit exact au rendez-vous qu'elle lui avoit donné pour la nuit prochaine. Lorſque ce fourbe fut muni de cette piece, il rompit publiquement avec la courtiſanne, qui ſe plaignoit à tout

le monde qu'il lui avoit enlevé une lettre de la derniere conſéquence. Les amis du fourbe lui ayant demandé ce que c'étoit que cette lettre dont elle faiſoit tant de bruit, il la leur montra en ſecret, & leur dit : qu'il ne convenoit pas de laiſſer une épitre ſi ſcandaleuſe entre les mains d'une femme de ce caractere. C'eſt ainſi que ce ſcélérat feignoit de vouloir ménager la réputation d'un homme qu'il vouloit perdre. Il fit ſa confidence à tant de perſonnes, que le bruit de cette aventure parvint aux oreilles de l'Evêque. Il refuſa d'abord d'y ajouter foi : le Curé qu'on calomnioit étant en grande réputation pour les mœurs. Il demanda à voir la lettre en queſtion, & l'ayant confrontée avec quelques autres du Curé, il ne douta point de ſon crime. Il le fit venir, & lui préſenta la lettre contrefaite. Le Curé la lut ſans émotion, & lui dit, en la lui rendant : elle eſt bien copiée, mais Dieu ſait que je ne l'ai point écrite. Le ſcandale étoit trop public pour le diſſimuler : l'Evêque interdit le Curé, & l'obligea de ſe retirer dans un Séminaire. Il y a paſſé deux années entieres, & n'en eſt ſorti que ce matin ;

l'Evêque l'ayant été chercher lui-même, & ayant fait afficher par tout les preuves de son innocence. Voici comment elle a été découverte. L'on donna hier un grand bal à la ville, où votre frere fut invité. L'Auteur de la Lettre y étoit, & ne pensoit pas que ce moment qu'il avoit choisi pour se divertir, fût celui où la justice de Dieu l'attendoit pour le punir de son crime. Au milieu de la nuit il fut surpris d'une colique violente, & qui fut d'abord jugée mortelle. On ne pût le sortir de la maison où étoit le bal, & le maître fut obligé de lui donner un lit. Les Chirurgiens & le Confesseur furent appellez, mais avant qu'ils fussent arrivés, ce malheureux avoua aux assistants qui étoient en grand nombre, qu'il étoit persuadé que Dieu le punissoit pour le crime qu'il avoit commis contre son Curé. Il vécut encore quelques heures, & confirma l'innocence du Pasteur par une déclaration par-devant Notaire, afin qu'elle fût plus authentique : mon fils qui signa comme témoin, aussi-bien que votre Pere m'ont raconté cette histoire, & m'ont fait admirer la sagesse de la

Providence qui tôt ou tard se rend le défenseur de l'innocence.

J'admire avec vous la bonne conduite du jeune Comte de *Mont-joye*. Conduisez-vous selon ses conseils pour empêcher la confiscation de vos terres. Ecrivez-moi souvent, & sur-tout lorsque vous aurez des nouvelles du Marquis. Et ce pauvre Comte, mon Dieu, que je l'aime pour s'être fait votre caution! qu'il sera charmé quand il saura l'heureux dénouement de cette affaire!



LETTRE

*DE LA MARQUISE DE****

A MADAME DU MONTIER.

MA CHERE MERE,

JE viens enfin de recevoir une lettre du Marquis, en réponse de celle que je lui avois écrite, où je lui détaillois la malheureuse aventure qui a fait naître ses soupçons. Il me paroît véritablement humilié de son injustice à mon égard, & promet de ne rien

épargner pour me la faire oublier. Le Comte de *Mont-joye* m'avoit recommandé de ne lui point parler de ma visite au Prince, qu'il doit ignorer, & j'ai suivi son conseil. Nous fûmes hier à Montmélian, & le Marquis de Ste. Croix me présenta au Prince. Je m'avançai pour lui baiser la main; il me prévint & me salua profondément. Ayant appris que j'étois françoise, il me fit plusieurs questions sur les mœurs de ce pays, qu'il n'ignore pas, mais dont il aime à s'entretenir. Ce Prince est grand, mais il manque quelque chose à sa taille : au reste on ne peut rien voir de plus aimable; son air ouvert & gracieux inspire la confiance; il a de beau yeux, le teint blanc, l'air riant, on parle beaucoup de sa générosité, de son goût pour les talents; en un mot c'est mon Héros. Je craindrois que la façon gracieuse avec laquelle il m'a reçue ne me l'eût fait voir avec des yeux trop favorables; mais tout le monde est de mon avis sur son chapitre. Nous résolumes de le voir dîner le lendemain; mais Mrs. les Jacobins, chez lesquels il loge, nous firent dire qu'il n'étoit pas séant de voir des Dames dans leur Couvent.

Les Députés de Geneve étoient venus ſaluer le Prince & aſſiſtoient à ſon dîner. Ce Prince en ſe mettant à table appella le Comte de *Mont-joye*, & ayant appris que nous étions encore à Montmélian, lui demanda pourquoi nous n'étions pas au dîner. On lui dit le ſcrupule des Jacobins, & auſſi-tôt il ordonna à l'un de ſes Officiers de nous venir prendre, & fit dire au Supérieur que tous les endroits qu'il habitoit étoient maiſons Royales, où tout le monde devoit être admis ſans diſtinction de ſexe. Je vous avoue que je me ſerois bien paſſée de ſon attention; il dînoit dans une petite cellule où nous n'étions que douze, & j'étois malheureuſement vis-à-vis de lui, enſorte que je n'oſois lever les yeux. Je me ſuis pourtant remiſe, & j'ai eu le plaiſir de le voir tout à mon aiſe. C'eſt une choſe ſurprenante que notre amour pour nos Princes; je ne ſaurois vous exprimer la ſatisfaction que je trouvois à regarder ce petit-fils de Louis. J'étois glorieuſe de voir l'admiration qu'il inſpiroit à Meſſieurs les Députés auxquels il adreſſa ſouvent la parole, & auxquels il faiſoit les queſtions les plus ſenſées. On ſervit ce

Prince selon l'étiquette Espagnole ; c'est-à-dire, à genoux : il a l'appétit des Bourbons ; & pendant une heure & demie que dura son repas, il ne perdit pas dix minutes. Son valet de chambre nous dit, qu'il prenoit tous les matins de l'or dans un bouillon, & qu'on attribuoit son appétit à ce régime.

Un heureux hazard avoit amené Monsieur de Sillery à Montmélian, & comme nous n'étions que trois & qu'il étoit venu à cheval, il a accepté la proposition que le Comte lui a faite de le ramener dans son Carrosse. Mr. de Sillery est un vieillard vénérable qui inspire du respect à la premiere vue : il a paru gouter ma conversation, & m'a prié de vouloir lui permettre de me voir quelquefois. Cette invitation m'a fait naître une pensée que Dieu a bénie, comme vous l'allez voir. J'ai répondu aux empressements de ce bon vieillard, & lui témoignant le plaisir que me procuroit sa conversation, je l'ai prié de vouloir le prolonger, en nous faisant l'honneur de rester à souper chez le Comte, & de me procurer la connoissance de son épouse & de sa fille. Il y a consenti, & le Comte de Mont-joye s'est chargé

d'aller prendre ces Dames. On s'eſt mis au jeu en arrivant, & le Comte a eu l'attention de ne me mettre d'aucune partie, pour me laiſſer le temps de prevenir la Demoiſelle; car je lui avois communiqué mon deſſein, auſſi-bien qu'à Mr. de Sabran, qui n'a pas paru devant le vieillard. On ne m'a pas nommée aux Dames, & la jeune de Sillery, que le Comte avoit prévenue ſur ce qui s'alloit paſſer, n'a pu malgré cette précaution, ſe défendre du premier mouvement : elle s'eſt trouvée mal, & ce contre-temps nous a ſervi, puiſqu'il m'a donné le prétexte de deſcendre avec elle dans le jardin, pour lui faire prendre l'air. A peine nous ſommes-nous trouvées ſeules, que cette Demoiſelle a laiſſé un libre cours à ſes larmes. Je me ſuis hâtée de la conſoler, & de lui apprendre l'arrivée de ſon époux, & ce que j'avois imaginé en ſa faveur. Elle m'a embraſſée mille fois, & s'étant remiſe, nous avons rejoint la compagnie. On s'eſt mis à table, & dans le moment Mr. de Sabran eſt entré tout botté; a paru ſurpris de voir les Sillery, & après les avoir ſaluées, a feint de ſe retirer. Le Comte de Mont-joye l'a prié de reſter;

à ſouper, en lui diſant qu'il paroiſſoit connoître ces Dames, & qu'ainſi elles excuſeroient le déſordre de ſa toilette. Sabran ne s'eſt pas fait prier ; on a ſervi, & le repas a été fort gai. Au deſſert, les domeſtiques s'étant retirés, on eſt venu m'annoncer ma fille : j'avois fait parer extraordinairement cette pauvre innocente qui eſt belle comme l'amour. Tout le monde l'a careſſée, admirée ;mais Mr. de Sillery, qui l'avoit priſe dans ſes bras, ne pouvoit *s'en* ſéparer. Cette innocente créature, comme ſi elle eût été inſtruite de nos intentions, ſourioit au vieillard, lui tendoit ſes petites menotes, & ſe prêtoit de la meilleure grace du monde à ſes embraſſements. Mon Dieu, l'aimable enfant, dit-il, en la ſerrant dans ſes bras ; je rajeunirois ſi je pouvois eſpérer que ma fille m'en donnât une ſemblable. La pauvre Demoiſelle avoit peine à retenir ſes larmes, elle étoit pâle & tremblante comme une criminelle qui attend ſon arrêt. Qu'avez-vous donc, ma fille, lui dit ſon Pere, l'idée d'un mari vous effraye-t-elle ſi fort ? vous voilà toute défaite. Je me hâtai de reprendre la parole. Le ſort de cette pauvre enfant touche

Mademoiselle, dis-je au vieillard, je lui ai tantôt apris ses malheurs : Cette infortunée ne m'appartient point, Monsieur, ajoutai-je : triste fruit d'un mariage secret, elle n'a point d'état, & peut-être ne sera-t-elle jamais avouée de ceux à qui elle a l'honneur d'appartenir. Quelle cruauté, s'écria Mr. de Sillery ! Pourroit-on avoir le cœur assez dur, pour refuser d'être le Pere d'une si aimable créature ? Je me levai comme il achevoit ces paroles, & ayant laissé passer Mademoiselle de Sillery qui étoit à côte de moi, elle embrassa les genoux de son Pere d'un côté, pendant que de Sabran en faisoit autant de l'autre. Qu'est-ce que cela signifie, s'écria le vieillard ? ah ! Madame, qu'est-ce que j'entrevois ? Vous avez prononcé la grace de cette infortunée, lui dis-je, en prenant la posture de ses enfants, ne la revoquez pas ; accordez à nos pleurs le pardon d'une faute dont on vous présente une si belle excuse. Mr. de Sillery ne me répondit rien, il ne parut pas même me voir ; tout le monde sanglottoit, il sembloit ne rien entendre. A la fin ses yeux se couvrirent de larmes ; il en baigna le visage de l'enfant, puis

la remettant entre les mains de ſa fille : Levez-vous, mes enfants, leur dit-il, je n'ai connu qu'aujourd'hui la force de la nature. Mr. de Sillery jetta dans ce moment les yeux ſur moi, & s'étant levé avec précipitation, me conjura de me relever. Quelle trahiſon, me dit-il ! Ah ! Madame, vous aurois-je ſoupçonnée d'un tel coup ? venez embraſſer un vieillard, c'eſt la punition que mérite votre tromperie. Et moi, dit Madame de Mont-joye, je veux vous embraſſer ſix fois pour la bonne action que vous venez de faire, quoique tout ceci ſoit encore une énigme pour moi. Je m'y perds, dit Madame de Sillery, j'entends parler de mariage ſecret, ma fille y paroît intereſſée, mon époux s'attendrit, qu'eſt-ce que cela ſignifie ? Ce qui cauſoit la ſurpriſe de cette Dame, c'eſt qu'elle avoit cru être ſûre d'une fille qu'elle ne perdoit jamais de vue, elle ne fut pourtant pas plus infléxible que ſon époux ; ils embraſſerent tous deux Mr. de Sabran, qu'ils nommerent leur fils, & ſur le champ, l'on prit des meſures pour ajouter au mariage toutes les formalités qui pouvoient le rendre valable. On a décidé qu'il n'éclateroit point

ici, & qu'ils attendroient pour le publier, leur retour à Paris. Il ne m'est point possible de vous exprimer la joie de cette famille, la reconnoissance des jeunes époux, & la tendresse de Mr. de Sillery & de sa femme pour leur petite-fille.



REPONSE

A LA PRECEDENTE.

SAvez-vous bien, ma chere fille, que vottre lettre m'a fait verser des larmes aussi bien qu'à votre Pere. Nous avons admiré les ressources que la nature, ou plutôt la Providence a mis dans le cœur des Peres en faveur des enfants. Je suis savante sur cet article, mon enfant, jamais mere ne le fut plus que moi; & j'aime à voir justifier par des exemples, mes foiblesses sur cet article. Combien les enfants qui oublient leur devoir à l'égard de ceux qui leur ont donné la vie sont-ils coupables? quelques grandes que soient les fautes d'un enfant, il est bien rare qu'un pere lui refuse le par-

don. Il faut que je vous fasse part, à cette occasion, d'une histoire qui vient d'arriver ici, où j'ai joué le premier rôle. Vous connoissez le Comte d'Orman : son fils ainé, que sa Mere a gâté, lui a donné tous les chagrins possibles. Il lui enleva, il y a trois ans une somme considérable, & ce vol ayant mis le Pere fort à l'étroit, il jura de ne lui pardonner jamais. Il avoit tenu sa parole jusqu'à ce jour ; ni ses amis, ni Mr. notre Evêque, qui l'est venu voir exprès, n'avoient pu rien obtenir. Ce fils est arrivé depuis quinze jours, & a demeuré caché dans le cabinet de sa Mere. Madame d'Orman vint me confier ses inquiétudes à cet égard, & voici comment s'est faite cette réconciliation. On assembla toute la famille du Comte qui est nombreuse, car il a huit enfants mariés ; on avoit pris pour prétexter cette fête, le jour de la naissance de Madame d'Orman, & nous étions trente-deux à table. Nous trouvâmes sur la table un jeune Veau qu'on avoit farci de Volailles, & chacun parut étonné d'une entrée aussi extraordinaire. C'est ici le festin du Pere de famille de l'Evangile, m'écriai-je : voici le veau gras, où

est l'enfant prodigue ? A ces mots, Mr. d'Orman changea de couleur & de discours ; mais je ne fis pas semblant de m'en appercevoir, & continuai à lui parler de son fils. Le Comte, oubliant ce qu'il devoit à l'assemblée, se mit dans une furieuse colere ; je lui laissai exhaler sa bile, & j'applaudis à ses ressentiments. Il parut s'appaiser en me voyant partager ses transports. Lorsque je crus sa fureur épuisée, j'essayai de reveiller sa tendresse ; je craignis long-temps de n'y point réussir ; mais enfin, je vis ses yeux se remplir de larmes. Je crus le moment décisif, je donnai le signal dont j'étois convenue, & le fils prodigue fut aux pieds de son Pere, avant qu'il pût l'appercevoir. Ce Pere infléxible n'eut pas plutôt envisagé ce fils, qu'il sentit expirer sa colere ; il pardonna de fort bonne grace, & le reste du souper se passa avec beaucoup de gaieté.

Je suis charmée du portrait que vous me faites du Prince Dom Philippe ; & je vous sais bon gré des mouvements de tendresse & de joie que vous a causé sa vûe. Les Rois, dans l'ordre de la Providence, sont, ou doivent-être, les Peres de leurs sujets, & nous leur

devons les ſentiments qu'exige cette qualité ; mais les François n'ont pas beſoin de leçons ſur cet article ; ils ſe diſtinguent parmi toutes les nations, par un tendre attachement pour ceux que la Providence leur a donnés pour maîtres.

Je crois, comme Mr. de *Mont-joye*, qu'il faut laiſſer ignorer au Marquis la viſite que vous avez faite au Prince ; peut-être votre Roi ne l'approuvera-t-il pas, & il faut que tout retombe ſur vous. Soumettez-vous aux ordres de la Providence ſur l'éloignement de votre époux ; après les heureux incidents qu'elle a fait naître pour vous juſtifier, vous ſeriez inexcuſable de ne lui pas abandonner tous vos intérêts.



LETTRE
DE LA MARQUISE DE ***
A MADAME DU MONTIER.

MA CHERE MERE,

VOus ne vous attendez pas à la nouvelle que je vais vous apprendre. Mon époux & le Comte sont actuellement à Chambery, à la suite du Roi de Sardaigne. Dom Philippe, à son arrivée, s'est retiré avec toutes ses troupes au Fort Barrau, sans qu'il y ait eu une épée de tirée, ni d'un côté ni d'un autre. Les spéculatifs cherchent du mystere dans cette conduite, qui en effet me paroît fort extraordinaire. Vous pouvez vous imaginer le plaisir que j'ai ressenti en revoyant un époux dont je croyois être séparée pour long-temps; de le voir convaincu de mon attachement pour lui, & de mon innocence. Il veut, dit-il, ne passer aucun jour de sa vie sans me demander pardon de ses injustes soupçons : il a

poussé la délicatesse jusqu'à renvoyer le domestique qui les avoit fait naître; mais j'ai si bien plaidé sa cause, qu'il l'a repris, & j'ai même fait un petit présent à ce pauvre garçon, pour lui faire voir que je n'avois aucun ressentiment contre lui. J'ai mille fois embrassé mon beau-frere; son attachement pour la petite est toujours vif, & il m'assure qu'elle s'est rendue l'objet de l'admiration de toutes les Dames Piémontoises. Au milieu de tant de sujets de satisfactions, j'ai vivement ressenti la disgrace du meilleur de mes amis: le Comte de *Mont-joye*, pour prix des soins qu'il s'est donné, n'a que des reproches; il est devenu suspect. Le Roi n'a pas voulu que le Marquis d'*Arvillars* son beau-pere, vint lui rendre ses devoirs, & ce pauvre vieillard, frappé d'un coup qu'il n'avoit garde de prévoir, est tombé dangereusement malade. Qu'il y a de différence entre le service de Dieu & celui des hommes! avec le premier, ou est toujours sûr de plaider pourvû qu'on en ait l'intention; il faut deviner avec les hommes. Cette pensée me dégoûte absolument de la Cour, & sitôt que le Marquis mon époux pourra

quitter le ſervice avec honneur, c'eſt-à-dire, à la paix, nous vivrons en particulier ſur nos terres.

Comme j'écris cette lettre, le Marquis vient m'apprendre qu'on m'enveloppe dans la diſgrace de mon ami; je n'ai pas cru me diſpenſer de le voir comme auparavant; on m'en fait un crime, auſſi-bien que de ma viſite au Prince. Le Roi, qui ſe prépare à repaſſer les monts, a fait entendre au Marquis qu'il le diſpenſoit de le ſuivre. Je ne puis être fâchée de reſter ici avec mon époux, j'ai une répugnance pour Turin, que j'aurois bien de la peine à vaincre.

Le Roi vient de partir il y a deux jours, & nous voici de nouveaux avec les Eſpagnols: en vérité c'eſt une comédie à laquelle on ne peut rien comprendre. Dom Philippe ſemble avoir parole du Roi de Sardaigne de n'être point troublé dans cette ville; il s'y établit comme s'il devoit y demeurer éternellement.

Je comptois faire partir cette Lettre, il y a deux jours; mais un accident imprévu l'a retardée. Le feu a pris au palais, qui a été entiérement conſumé; notre maiſon n'en eſt pas

éloignée, & nous avons été ſur pied toute la nuit. Heureuſement nous en ſommes quittes pour la peur, & cet accident n'a point interrompu les plaiſirs. Nos Dames s'y livrent de tout leur cœur, & leurs filles eſpérent accrocher quelque maris parmi les Seigneurs de la Cour de Dom Philippe. Je ne plaindrai pas ceux d'èntr'eux qui ſe marieront ici ; plus l'on voit nos cheres Savoyardes plus on s'attache à elles ; c'eſt en général le plus beau ſang, & les meilleurs caractéres qu'on puiſſe imaginer. L'aimable *Sophie*, fille de la Comteſſe de *Menthon*, a fait la conquête d'un Eſpagnol fort aimable, & l'on compte que cela ſe terminera par un mariage où chacune des parties trouvera ſon avantage, la Demoiſelle du côté de la fortune, & le Cavalier du côté des qualités perſonnelles & de la naiſſance.



REPONSE

REPONSE
A LA PRE'CE'DENTE,
Et Conclusion de ces Lettres.

RAppellez votre soumission aux ordres de la providence, ma chere fille, vous n'avez plus de pere, & l'instant où je dois me rejoindre à mon époux, n'est pas éloigné. C'est ici probablement la derniere lettre que vous recevrez de ma part; j'eusse souhaité vous l'écrire de ma main, mais la foiblesse où je me trouve, ne me permet pas d'avoir cette satisfaction. Votre Pere est mort de la mort des Saints, & je n'ai, sur cet article, que des actions de graces à rendre au Seigneur. Je voudrois pouvoir vous cacher le genre de sa mort; mais il faudroit tôt ou tard que vous l'apprissiez; votre douleur ne seroit que retardée.

Un Gentilhomme de nos voisins, aussi roturier du côté des sentiments, que riche en aïeuls, étoit venu plusieurs fois chasser sur nos terres: votre malheureux Pere l'ayant pris sur le fait, lui en fit des reproches, peut-être avec trop de hauteur: il étoit sans armes, & ce coquin ayant son

fusil chargé, lui a mis deux balles dans le corps. On a rapporté votre pauvre Pere mourant, & trois paysans s'étant saisis de l'assassin, le menerent chez nous presque en même-temps. Le premier soin de mon époux a été de faire enfermer ce misérable, & d'envoyer chercher son pere, quoique nous fussions brouillés depuis plusieurs années. Il lui a remis son fils entre les mains, a donné de l'argent aux paysans pour les engager au secret, & ayant assemblé ses enfants, il leur à fait jurer de ne jamais songer à venger sa mort. Il n'a plus pensé après cela, qu'à se préparer à paroître devant Dieu, & pendant douze jours, qu'il a survécu à sa blessure, il n'a cessé de demander miséricorde au Seigneur, répétant sans cesse ces paroles : *pardonnez-moi, mon Dieu, comme je pardonne à celui qui me donne la mort*. Il a refusé de nommer son assassin à la justice, & Dieu pour le récompenser dès cette vie du sacrifice qu'il lui faisoit, lui a accordé la conversion de son ennemi, qu'il lui demandoit avec instance. Le veille de sa mort, le pere de ce Gentilhomme est venu lui demander pardon de sa part, & lui apporter une lettre qu'il lui écrit de la Trape, où il s'est retiré. Il conjuroit votre pauvre Pere de demander

pour lui la persévérance au Seigneur. Cet heureux événement a adouci notre douleur. J'ai reçu les derniers soupirs de votre Pere avec constance ; mais malgré mes efforts pour me soutenir dans cette disposition, mon corps a succombé ; & dans le moment où mon cœur se soumettoit aux ordres du Ciel, il étoit si cruellement déchiré, que les principes de ma vie ont été altérés. Une fievre lente, une impossibilité totale de garder aucune nourriture, m'annoncent une fin prochaine, & les Médecins ne croient pas que je puisse passer la huitaine. Je ne souffre point pourtant, mais je suis dans un épuisement total.

Un de mes plus grands sacrifices en quittant la vie, est d'être privée de la consolation de vous embrasser encore une fois ; mais de quoi m'affligé-je ? nous nous reverrons bientôt, chere enfant ; la vie la plus longue est une minute comparée à l'Eternité. Je le sens à ce moment, ma chere, je n'ai vécu qu'un jour, encore en ai-je perdu la plus grande partie. Il ne me reste que ce que j'ai fait pour mon Dieu, & c'est bien peu de chose : j'espere pourtant en sa miséricorde. Les bontés de votre époux ne me laissent rien à desirer pour mes enfants du côté de la fortune ; je vous les recomman-

de, ma chere, servez-leur de mere, & sur-tout n'oubliez rien pour les confirmer dans la crainte du Seigneur. Mes derniers moments seroient remplis d'amertumes, si je pouvois craindre que votre constance & votre soumission à la volonté du Seigneur vous abandonnassent dans cette occasion: Pleurez nous en chrétienne, & comme ayant l'espérance de nous revoir un jour; mais n'avancez point ce jour en vous livrant sans mesure à la douleur. Adieu, chere enfant: je ne dois plus m'occucuper que de Dieu, & je sens que je m'attendris trop. Le Marquis vous rendra cette lettre. J'espere que vous jouirez ensemble d'une paix qui sera l'avant-goût du bonheur où j'aspire, & que j'attends de la miséricorde du Seigneur.

Je suis, &c.

Mád. *Du Montier* ne mourut point de cette maladie: sa fille partit aussi-tôt après avoir reçu sa lettre, & la trouva à l'extrêmité; mais une vue si chere, sembla rappeller son ame prête à s'envoler. Elle se retira avec la Marquise dans une de ses terres, où elle vivoit encore il y a deux ans.

Fin du Tome premier.



